

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

DOCUMENT FORMAT PORTABLE  
ORGANISATION DES STANDARDS INTERNATIONAUX

MÉMOIRE  
PRÉSENTÉ  
COMME EXIGENCE PARTIELLE  
DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR  
LUDOVIC CHAMPAGNE

AVRIL 2023

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL  
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.04-2020). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

## REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier Frédérique Beaulieu, mon amoureuse, pour sa présence, ses idées, ses questions ainsi que toutes les discussions passées et à venir.

Merci à mes parents Yves et Chantal pour le support, l'amour, les déménagements, la manière de porter attention et de faire attention aux choses.

Merci à mes sœurs Clothilde et Méika pour tous les jeux que nous nous sommes créés, la complicité, la chance d'être votre frère.

Merci à grand-maman Irène et grand-papa Bruno, « vous êtes comme du bon pain ».

Merci au grand artiste qu'est Gabriel Mondor, pour son aide, son amitié, sa façon de faire de l'art.

Merci à mon directeur Philippe Charron pour sa gentillesse, son écoute, ses invitations, ses livres prêtés : je me compte très chanceux d'être tombé sur un professeur comme toi.

Merci à Cassie Bérard pour ses enseignements, sa sensibilité, ces pratiques d'écriture en atelier qui bouleversent.

Merci à mes collègues, ami.es de littérature, Maude, Mélanie, Denis, Alex, Rosy, Manon, Marc-Antoine et j'en oublie.

# TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS .....	ii
LISTE DES FIGURES .....	iv
RÉSUMÉ.....	v
INTRODUCTION.....	1
Préambule en forme de vie.....	1
Document Format Portable .....	3
Organisation des Standards Internationaux .....	6
L'enquête.....	8
ORGANISATION DES STANDARDS INTERNATIONAUX : ÉCHANTILLON 1 .....	13
1. DOCUMENT .....	24
1.1 Document 1 : Le Cahier 'D' (7ième année) de Grammaire et Exercices français, Éditions Le Centre de Psychologie et Pédagogie, Montréal, 1941. ....	27
1.2 Document 2 : Bécancour. De l'Agriculture à l'Industrie. Ville de Bécancour, Albums René Beaudoin/Comité Bécancour 64, Bécancour, 1990. ....	36
1.3 Document 3 : Conversation Anglaise à l'Aide de l'Image. Livre de l'élève (2e livre), Albert Filteau, Charles Villeneuve, Les Éditions Schola, Montréal, 1949. ....	45
ORGANISATION DES STANDARDS INTERNATIONAUX : ÉCHANTILLON 2 .....	62
2. FORMAT .....	74
2.1 Extraits du cahier de formation .....	78
2.2 Extraits du carnet oral .....	84
2.3 Notes du carnet écrit.....	98
ORGANISATION DES STANDARDS INTERNATIONAUX : ÉCHANTILLON 3 .....	106
3. PORTABLE .....	118
3.1 Impressions, intuitions, répétitions de l'intention .....	125
3.2 Sabotages, pancartes, observations en cours de route .....	134
3.3 Constats, bâtons, cartes, projections.....	144
BIBLIOGRAPHIE .....	155

## LISTE DES FIGURES

Figure	Page
1.1 Photo-document <i>Grammaire et exercices français</i>	27
1.2 Photo-document <i>Bécancour. De l'agriculture à l'industrie</i>	36
1.3 Photo-document <i>Conversation anglaise à l'aide de l'image</i>	45
1.4 Photo-document <i>Mary and John in their playroom</i>	47
1.5 Photo-document <i>John in his bedroom</i>	49
1.6 Photo-document <i>John's clothes</i>	51
1.7 Photo-document <i>Mary's clothes</i>	53
1.8 Photo-document <i>The Martin family at church</i>	55
1.9 Photo-document <i>John and Mary doing their homeworks</i>	57
1.10 Photo-document « <i>Je n'ai pas de téléphone</i> »	58a
1.11 Photo-document « <i>I have no telephone</i> »	58b
1.12 Photo-document <i>Mary and John at school</i>	60
2.1 Schéma <i>Recette de mortier</i>	100
3.1 Photo-document <i>Ligne d'emprise</i>	124

## RÉSUMÉ

À travers trois enquêtes auto-ethnographiques menées durant une année de rédaction, ce mémoire investit « les manières de faire de notre expérience une forme de connaissance. » (Giroux, 2019, p. 61). La conception de l'enquête qui guide ce mémoire est redevable aux écrits de John Dewey concernant la formation de publics, la mise en situation de problèmes et la construction d'hypothèses. Chacune des enquêtes s'intègre à une situation particulière, chapeautée par un concept (*Document, Format, Portable*). Le tout chemine le long d'une trame, l'*Organisation des Standards Internationaux*. Cette dernière accompagne les enquêtes en leur offrant un endroit alternatif pour entrer en conflit, s'agréger et s'écrire différemment. En ce sens, la disposition de cette trame prolonge la réflexion entreprise dans les enquêtes et cherche à les faire travailler à rebours, de manière expérimentale, en soumettant la pensée au rythme bref du défilement qui caractérise l'*Organisation des Standards Internationaux*. La première enquête se trouve au fond d'une boîte, du côté de la paire de main qui reçoit un leg inattendu, qui choisit de fouiller et de rendre public trois documents intimes : un cahier de grammaire française, un livre historique à propos de la naissance de l'industrie sidérurgique à Bécancour et de la déportation de 66 familles que celle-ci occasionne, un cahier d'apprentissage de l'anglais. La seconde enquête se situe au cœur du chantier, en habits d'ouvrier et d'apprenti maçon, à apprendre auprès de Luc et ses histoires. Elle travaille à établir des liens entre les façons de mettre en forme – de construire – à la fois par le geste, la parole et l'écriture. La troisième enquête s'engage à partir d'une action directe menée par des « étudiant.es en arts » qui consiste en la recontextualisation d'une pancarte de signalisation. Cette enquête finale est le résultat d'un suivi de l'action menée et d'une série d'observations mettant en lumière les interactions réciproques entre la pancarte signalisante et son contexte d'implantation – le parc public.

Mots clés : action directe, attention, antidisciplinaire, décolonisation, dispositif, document, enquête, expérimentation, famille, format, geste, maçonnerie, observation, oralité, pancarte, pipeline, poésie, portable, postpoésie, pragmatisme, pratique, problème, public, recherche-création, terrain, usage

# INTRODUCTION

## Préambule en forme de vie

12 mars 2020, 17h. Je termine ma première communication à vie dans le cadre d'une journée d'étude. Un sentiment de repos, d'accomplissement m'envahit et se superpose à une certaine déception. C'est déjà fini, mon temps est écoulé et je n'ai pu parler que partiellement du sujet de ma communication, le *sampling*<sup>1</sup>, sans avoir l'impression à aucun moment de rejoindre mon public, à l'exception de ma douce moitié assise seule à l'arrière. Il faut dire que, fidèle à mon habitude, je me suis exprimé de manière alambiquée, surfant sur quelques pertes de contrôle, à bout de souffle, le cœur au bord des lèvres. Parler devant public m'angoisse, je suis timide. J'essaie tout de même de m'exposer à des situations où je dois parler publiquement en faisant l'exposé d'un sujet de façon concise et claire, sans tourner autour du pot. Objectif plus ou moins réussi. Pas le temps d'écouter les recommandations, les conseils, les critiques qu'on m'adresse. Je suis déjà en retard pour ma première exposition-performance qui a lieu dans un autre pavillon, au Centre de Diffusion et d'Expérimentation de la maîtrise en arts visuels (CDEx) de l'UQAM. Je file à toute allure hors du studio pendant qu'une dizaine de personnes amorcent la séance de réseautage qui suit habituellement la période de questions. J'accélère le pas, mon cerveau bouillonne. Je pense à la cadence de ce rythme insoutenable, à l'obligation d'être à deux endroits en même temps, à ma future carrière académique qui dépend de ce tempo. Je ne tourbillonne pas seul. D'autres personnes pressées sprintent le long des couloirs et poursuivent le même rêve universitaire que moi. Derrière le mur des études supérieures, la spirale de la ville semble partager cette commune mesure de manière un peu plus désordonnée, mais toujours efficace. Arrivé devant la salle d'exposition, je reprends mon souffle en repensant au déroulement de la performance tel que moi et mon invité l'avons pratiqué. Un mélange de fatigue et de hâte s'empare de mon corps alors que je prépare les micros, démarre l'enregistreuse et rassemble l'auditoire. Nous improvisons une entrevue au

---

<sup>1</sup> Voici un extrait de ma communication qui décrit brièvement la pratique de l'échantillonnage sonore : « Simple technique de raccord musical entre des blocs sonores capturés à même des vinyles (dans les années 80-90), puis des fichiers numériques (2000 à aujourd'hui), le *sampling* permet à qui l'utilise de réaliser une piste musicale à partir de boucles répétitives provenant du jazz, du gospel, du soul, du rock'n'roll et j'en passe. » Ludovic Champagne, « Je ne suis pas un MPC 2000 XL », communication prononcée dans le cadre de la journée d'étude *Des ondes à l'écran : réimaginer la radio à l'ère numérique* organisée par ALN/NT2, 12 mars 2020. La première moitié de cette journée d'étude en format podcast est disponible en ligne à l'adresse suivante <https://nt2.uqam.ca/fr/episode-49>. La deuxième moitié n'a pas encore été diffusée à ce jour.

schéma orchestré et réussissons à tenir une vingtaine de minutes. En réécoutant l'enregistrement, j'entends en bruit de fond les voix étouffées de la foule découpées par quelques silences grisâtres. Il ne fait pas très beau dehors, il vente, il fait froid. La plupart des personnes présentes ont l'air de se préparer à recevoir une mauvaise nouvelle. Je me charge de leur annoncer la première. Notre performance-entrevue repose sur un cas fictif, monté de toutes pièces avec la collaboration d'un autre collègue à la maîtrise en arts visuels. L'entrevue est fausse, l'invité interviewé est un faux journaliste, nos pièces à conviction – bien qu'elles soient faites de faits réels – sont le résultat d'un bricolage à effet direct qui vise l'ébahissement faible, l'inconfort modéré. Mes proches, collègues et ami.es ne savent pas comment réagir, on s'imagine une mauvaise blague, on me demande pour quelle raison j'ai décidé de faire ça, quelle était mon intention. Bravo, vous avez réussi à nous berner et à nous rendre mal à l'aise. Pas le temps d'inventer une réponse, ni à moi-même, ni à celles et ceux qui se questionnent. Vient la seconde mauvaise nouvelle. Les mines se font encore plus basses. Nous recevons le message ou la notification du gouvernement québécois qui nous indique le basculement, le calcul des retombées sinistres, les conséquences inévitables. Certaines personnes se meurent, sont déjà mortes à l'heure où nous interrompons le vernissage. La salle se vide et je me sens de plus en plus creux, cerné. En laissant derrière moi les dernières discussions, je constate que nos œuvres vont rester seules en plan dans ce coffre hors du temps. Ce vernissage du 12 mars aura été la seule occasion pour un public de les rencontrer. Comme bien d'autres choses en ce début de pandémie, notre exposition fige à l'abri des regards pendant quelques semaines, quelques mois, puis passe à la trappe du retour à la normale. Je retourne chez moi comme les autres, en réfléchissant à l'étendue de ma surface de contact, à la forme que prend l'aérosol en suspension, à suis-je pour ou contre cette nouvelle norme du masque. Une douche froide, vague de panique, relâchement. Les semaines passent, l'esprit brouillé. Mon projet de mémoire est finalement accepté. J'abandonne mes deux séminaires avant la fin du trimestre avec la mention « Succès ». Mon amoureuse et moi quittons notre appartement montréalais pour nous établir à Trois-Rivières, notre ville natale. Nous décidons de continuer nos études à distance, on verra pour la suite. Tasser le budget, s'acheter une première voiture, faire les allers-retours entre la grande ville et Trois-Rivières, plus petite, afin de vider progressivement nos armoires, nos garde-robes. Nos familles nous aident à tout déménager sous l'œil suspect de notre ancien propriétaire. Nous emménageons en diagonale du bâtiment où je suis venu au monde, à l'étage au-dessus de mes grands-parents maternels qui viennent aussi de changer de vie.



## Document Format Portable

Mon mémoire se compose de trois enquêtes menées en parallèle au cours de deux années de rédaction. L'écriture de ces enquêtes est inséparable d'un fait de vie intime que j'imagine grandement partagé : la fuite à l'extérieur de la métropole, le retour à la ville natale à la suite d'un fait déclencheur, soit la pandémie de SARS-CoV-2. À la fin du printemps 2020, je retourne habiter à l'endroit où j'ai grandi, Trois-Rivières, avec l'intention d'établir un dialogue entre mes apprentissages scolaires, mes pratiques de recherche-crédation et ma nouvelle « bulle » intergénérationnelle. Comme plusieurs, la réalité du printemps pandémique me force à rester solidaire jusqu'au bout des doigts, de gestes en micro-gestes, en échangeant des clémentines et des histoires sur le perron, des semences et des conseils au jardin tout en gardant bien nos distances. Ma vie familiale demeure intimement liée à cette temporalité publique – celle de la crise – mondialement reconnue, mais inégalement répartie qui relève d'un virus, résultat du « chaos climatique » (Shiva, 2021, p. 154; Shah, 2020), expression que la philosophe et militante écoféministe Vandana Shiva préfère à celle de « changements climatiques ». Avec mes grands-parents, nous effleurons parfois ces sujets – la « Covid », la « Terre » – à l'heure du souper autour de la télévision. La chaîne d'information en continu les effeuille en chiffres, statistiques, tableaux ou témoignages d'expert.es. Pendant que la cheffe d'antenne anime un débat entre deux politicien.nes, nous partageons des souvenirs, des histoires de travail, d'accidents, de sauvetages, de coups manqués, de mauvaises récoltes, de déportation, de recettes et de nuitées tardives. Comme l'écrivait Nicholas Dawson à Stéphanie Roussel dans leur ouverture épistolaire au numéro double « Depuis la crise » de la revue *Moebius*, « [l]es temps sont durs et les crises ont raison de nous [...], mais depuis toutes ces crises, nous lançons encore des mots. » (p. 18). « Hélas, comme l'écrit le philosophe Bruno Latour, parler de 'crise' serait encore une façon de se rassurer en se disant qu'elle va passer'; que la crise 'sera bientôt derrière nous'. [...] D'après les spécialistes, il faudrait plutôt parler de 'mutation' : nous étions habitués à un monde; nous passons, nous mutons dans un autre. » (Latour, 2015, p. 16). Néanmoins, selon moi, il est nécessaire de souligner cette persistance des mots, de la parole et de la pensée en temps de crise-mutation malgré les déformations qu'elles imposent à nos formes de vie. Estelle Ferrarese et Sandra Laugier écrivent, en introduction à l'ouvrage collectif *Formes de vies* (2018), que « [p]enser une forme de vie, c'est décrire la persévérance d'une forme, d'un 'comment', c'est rendre compte d'une obstination de

celui-ci, obstination qui n'a malgré tout rien d'une autoreproduction aveugle et fonctionnelle. » (Ferrarese, Laugier, 2018, p. 15). Par exemple, ma grand-mère entretient la persévérance du don : elle nous envoie à manger et nous propose des vêtements, elle me partage ses anecdotes, me donne des nouvelles de ses sœurs, de ses proches. Mon père persiste à m'engager pour ce qu'il désigne comme de « petits contrats », car il souhaite m'impliquer dans ses projets et m'initier aux étapes de la construction d'une maison. À Trois-Rivières, dans un parc du centre-ville, les piétons poursuivent leurs trajets routiniers et s'obstinent à choisir la route la plus courte sans remarquer l'apparition d'une œuvre de *land art*, une sorte de *ready-made* planté en bordure du chemin pavé. Pour ma part, à l'aune de rencontres qui enclenchent mon processus de recherche-crédation, je m'obstine à ne pas décider à l'avance des sujets d'enquête dont je vais traiter. Au contraire, je les laisse surgir au cours de ma pratique d'écriture qui s'établit au contact des formes de vie dans lesquelles je suis plongé. Je désire me positionner en faveur d'une attitude attentive aux détails et sensible aux façons de les redécrire afin d'insister sur la visée politico-éthique de l'écriture en recherche-crédation. Cet *a priori* est le point de départ de mon mémoire qui explore « les manières de faire de notre expérience une forme de connaissance. » (Giroux, 2019, p. 61). En effet, selon Dalie Giroux, le point de départ de notre expérience se trouve dans notre relation au territoire, dans les manières de l'arpenter, de le raconter, de se l'approprier, d'y vivre et d'y mourir. En s'appuyant sur la pensée de la juriste mohawk Patricia Monture-Angus et du philosophe indien Homi J. Bhabha, « [l']objectif est alors de reconnaître cette expérience territoriale (de laquelle nous vivons/à laquelle nous survivons) dans sa singularité et de chercher à apprendre de celle-ci – sans connaître à l'avance le résultat de cet apprentissage, et sans mettre ses espoirs de résolution d'unité, d'opposition dans les termes servant à définir cette expérience. » (Giroux, 2019, p. 61). Au fur et à mesure du déménagement, je reste attentif aux ouvertures possibles que le quotidien offre ainsi qu'aux pistes d'investigation ordinaires. Je dresse des listes et je compile les occasions qui m'interpellent, en ne cherchant pas à les maîtriser, ni à les surplomber, ni à les expliquer. Je tiens un journal de bord qui me permet d'établir la chronologie, le déroulement de ma réflexion pendant l'enquête. J'y élabore des plans et des schémas d'idées, je transforme les actions qui font événement en « blaireaux » (Hocquard, 2001, p. 268-269). Comme le raconte l'écrivain Emmanuel Hocquard dans son livre-dossier *ma haie*, le blaireau, en tant que processus d'écriture et tactique de détournement de nos usages quotidiens, est un outil conceptuel qui vise à transformer les métaphores, les anecdotes en concepts utiles pouvant être rangés dans nos boîtes à outils

langagières. Hocquard relate l'origine du terme qu'il s'approprie en prenant l'exemple d'un jeune garçon qui s'empare d'un blaireau littéral – « (pinceau à savonner la barbe avant le rasage) » (268) – et s'isole en cachette pour faire l'expérience de couper les poils du pinceau afin de les recoller un à un ensuite. À l'instar du jeune garçon, je décortique des outils et des situations ordinaires pour en faire autre chose. Je reconfigure le legs de ma grand-mère (un cahier d'apprentissage du français, un autre d'anglais, un livre d'histoire de Bécancour), le court contrat de maçonnerie offert par mon père ainsi qu'une pancarte appartenant à l'entreprise TC Energy. Le blaireau « devenu concept » (p. 268) relève d'« une question de survie au présent » (p. 268). Une fois le travail d'enquête entamé, je ne peux plus revenir en arrière, il me faut recoller un à un les fragments de situations que je détourne. Le blaireau consiste en « l'interrogation soudaine et la solution immédiate » (Hocquard, p. 268), c'est-à-dire, en l'apparition d'un problème dans le tissu de la vie courante, suivie d'hypothèses cherchant à faire stopper l'irritation problématique. Comme l'écrit Christiane Chauviré dans un article sur la pensée de l'enquête chez Charles Sanders Peirce, il s'agit de « trouver une autre croyance stable en laquelle se reposer ». (Chauviré, 2004, p. 56). Parmi la collection d'objets récoltés que j'entrepose sur ma table de travail, j'ai un ensemble de cahiers et de carnets dédiés à mes enquêtes. Je passe de l'état du jeune qui expérimente pour le plaisir d'expérimenter à celui, plus sérieux et discipliné, d'enquêteur en recherche-crédation; je multiplie les allers-retours entre la « boîte à jouets » (Hocquard, 2001, p. 268-269) et le « coffre à outils » (Hocquard, 2001, p. 268-269); j'élabore ma méthodologie à partir de transferts ludiques, d'une continuité entre plaisir et exigence. Les mois, l'été passent et nous apprenons à vivre avec ce qui s'annonce comme la deuxième de plusieurs « vagues ». Je fais quelques tours en auto à Sainte-Angèle, en sorties de poésie, je débarque dans le bois de pins blancs de Bécancour pour marcher et ramasser des objets du coin. Je visite des endroits qui se trouvent dans les livres que me donne ma grand-mère, je fais le croquis des maisons qui n'existent plus en essayant d'imaginer la vie des gens qui y vivaient.

## Organisation des Standards Internationaux

Plus je tiens mon journal de bord virtuel, plus je griffonne dans mes cahiers de papier en restant à l'affût des traces ordinaires et des rencontres informelles avec ma grand-mère, Luc le maçon, les passant.es du parc qui enrichissent les notes que je prends. Plus j'écris, plus je me sens à l'aise d'élaborer une méthodologie qui convient à mes besoins. Plus j'enquête, plus je porte attention aux détails et j'élargis la prise en compte de ces détails. Je développe des habitudes, des routines qui me donnent des idées. Puisque mon mémoire se compose de trois enquêtes aux connexions floues, je décide d'ouvrir un autre journal de bord – intitulé *Organisation des Standards Internationaux* – qui me sert d'exutoire, où je me permets de fusionner les réflexions concernant les trois enquêtes « en un tout significatif. » (Cefai et Terzi, 2012). Peu à peu, ce journal de bord évolue selon mes choix méthodologiques, mon envie de connecter chacune des enquêtes à une parole équivoque qui les réunit équitablement. En continuant d'écrire, j'effectue le tressage de ma pensée où se rencontrent des propositions liées aux trois enquêtes. L'*Organisation des Standards Internationaux* se distingue de celles-ci par l'usage de l'italique, par une disposition alternative du texte sur la page qui fonctionne en cohérence avec la pratique orale guidant mon processus d'écriture. En effet, la totalité de cette trame provient de mon expérience de terrain, de l'oralité qui surgit au cœur des différentes enquêtes et des heures d'écoutes d'enregistrements retranscrits qui prolongent les paroles énoncées, les réflexions amorcées ou achevées. Je découpe les retranscriptions, je les versifie selon les inflexions de la parole, en faisant s'entrechoquer les thèmes, motifs, temporalités propres à chaque contexte d'énonciation. Le fait que l'*Organisation des Standards Internationaux* soit entièrement constituée de notes à voix haute, de discussions et d'entrevues retranscrites l'inscrit dans une réalité orale continuellement renouvelée où se superposent les recherches menées dans le cadre de trois enquêtes. Placer l'oralité issue des enquêtes au cœur de cette trame m'offre la possibilité d'investiguer à propos de l'intermédialité de mon mémoire – sa composition hétérogène, sa mixité générique, son existence plurielle et continue prenant la forme d'écrits, de documents, de gestes manifestes – en me posant la même question que le philosophe Bruno Latour, « quel est le bon montage expérimental, quel est le bon compte rendu d'expérience ? » (Latour, 2006, p. 182). Selon Yves Citton (2015), le media est « [q]uelque chose d'essentiellement écopolitique, situé au nœud de questions techniques, esthétiques et éthiques »; la prise en charge des discours issus de différents media implique « une exigence documentaire dont la mise au premier

plan aurait de quoi repolitiser notre rapport aux media. » (Citton, 2015, p. 179). Je tente d'organiser un foyer documentaire où convergent des pratiques écrites, orales, gestuelles en me servant des trois enquêtes comme faisceaux de situations micropolitiques, en prenant le pari que fait la microsociologie pensée par le sociologue Isaac Joseph : « Un des paris de cette microsociologie est qu'il est possible et pertinent d'observer et de décrire des situations de co-présence, sur un mode ethnographique, éventuellement, en recourant aussi à des éléments de récit et de documentation. » (Joseph, 2007, p. 14). J'ajoute à ces « éléments de récit et de documentation » une trame complètement distincte, censée accomplir à l'endroit des trois enquêtes ce que chacune d'entre elles réussit à faire en situation de « co-présence » à l'égard des problèmes particuliers qui la concernent. L'*Organisation des Standards Internationaux* est une forme d'enquête sur ma façon d'enquêter, un tissage de questionnements transcrits qui témoigne de ma volonté d'insister sur la continuité entre l'écriture, l'oralité, le geste.

## L'enquête

Ma démarche d'écriture traite les nœuds et les problèmes que je croise en procédant par « redescriptions » (Haraway, 2000, p. 108) successives. J'insiste sur cet aspect en me fiant à la pensée de la biologiste et philosophe écoféministe Donna Haraway qui parle ainsi de sa manière de théoriser : « redécrire une chose pour que celle-ci apparaisse plus épaisse [*thicker*] qu'elle n'en a l'air. » [Je traduis] (2000, p. 108). J'utilise des techniques descriptives variées : concaténations, combinaisons, saturations, répétitions et connexions d'énoncés que je récolte au contact des enquêtes, des réseaux qu'elles tissent, des contextes qui les animent. Comme je l'ai dit, les méthodes que j'emploie nécessitent l'achat de nombreux cahiers, carnets, crayons qui s'empilent sur mon bureau et que je traîne constamment. Lorsque je travaille sur le chantier, j'utilise mon enregistreuse pour capter les bribes de nos discussions mêlées au bruit de la scie et aux coups de pelle. Je suis de nature timide, je suis habitué à écouter et à laisser la place aux autres alors je me force à garder la même attitude en me familiarisant au fait d'être enregistré, de savoir ma voix consignée. Comme l'écrit la philosophe Isabelle Stengers à propos de la conception du sens commun d'Alfred North Whitehead, je souhaite « dramatiser ce qui va sans dire lorsque nous disons quelque chose, le déploiement quelque peu vertigineux de ce que présuppose et affirme le plus limpide, le plus routinier des énoncés, dès lors qu'il n'est pas réduit à 'un' énoncé, mais envisagé comme 'cet' énoncé, toujours engagé dans 'cette' situation, répondant à 'ce' mode d'engagement dans la situation. » (Stengers, 2020, p. 12). « Dramatiser » peut se traduire par « problématiser » en considérant les problèmes comme des instruments de dramaturgie routinière qui nous invitent à engager l'investigation en la relançant grâce à la redescription afin de « rendre visible les scènes banales » (Garfinkel, 2020, p. 99). Il n'est pas de mon ressort de juger de la banalité des scènes, ni de leur potentiel problématique; j'agis *avec*, en leur laissant le plus de place possible. Philippe Charron, dans son article « Faire avec. L'écriture de l'usage »,

[conçoit] le faire avec en fonction de ce qu'on peut appeler une écriture de l'usage, qui porte plus directement attention à la dimension pratique, aux façons circonstanciées de se conduire tout comme à la capacité de transformer celles-ci. Moins fondée sur un principe ontologique et correspondantiste selon lequel le réel précéderait nécessairement les manières d'en parler, l'écriture de l'usage met plutôt de l'avant que le sens du monde est inextricablement lié à ce qu'on y fait et à la façon dont on le fait, qu'il est toujours en train de se faire et de se modeler à travers les multiples interactions pratiques que l'on engage dans le cours ordinaire de la vie.

Je conçois l'enquête comme une façon de me déplacer entre les contextes, comme une manière de me servir d'opérations d'écriture afin d'investiguer et de publiciser différentes situations problématiques. Le but de mon travail en recherche-crédation est d'explorer et d'exposer de nouvelles façons de penser les rôles et les fonctions politiques de la littérature, en mobilisant un autre pan des études littéraires situé à la jonction de pratiques de l'enquête sociale, pragmatiste et d'une problématisation de la notion de poésie qui émerge de pratiques postpoétiques contemporaines. La notion d'enquête qui se déploie à travers mon éventail de pratiques d'écriture est indissociable de la logique pragmatiste de l'enquête expérimentale vue comme « inter-objectivation » : comme l'écrit Joëlle Zask (2004) dans son article « L'enquête sociale comme inter-objectivation »,

[p]lacer l'accent sur le caractère expérimental de la connaissance mène à privilégier les opérations de production d'objets, par rapport aux opérations de validation des idées. En effet, dans la perspective pragmatiste, la pertinence d'une proposition se trouve indexée sur la qualité de constitution d'un objet : mieux un objet est constitué, meilleure est la connaissance que nous avons.

Daniel Céfaï et Cédric Terzi (2012) font référence à Louis Quéré (2002) en ajoutant à la dimension *expérimentale* des concepts d'enquête et d'expérience pragmatiste un caractère *esthétique*. Ce

double caractère [...] désigne à la fois : les transactions continues que les organismes individuels ou collectifs entretiennent avec leurs environnements; le caractère expérimental de ces transactions lorsqu'elles sont conduites dans un régime d'enquête; la composante esthétique qui survient lorsque les éléments qui interviennent dans ces transactions se composent en un tout significatif. (Céfaï, Terzi, 2012, p. 19).

La nature expérimentale et expérientielle de mes enquêtes est illustrée grâce à la reprise d'hypothèses mises à l'épreuve par des actions en situation, par le changement de perspective qu'entraîne une conception des moyens en tant que fins (« *ends-means* » (Dewey, 1991, p. 114-115)). Parallèlement aux enquêtes que je mène, je consulte les travaux du philosophe John Dewey, surtout *Logic : The Theory of Inquiry* (1991), pour les perspectives nouvelles qu'ils m'offrent. Ces lectures me permettent d'envisager l'enquête comme une manière méthodique et active d'engager des investigations sur les habitudes d'action.

Le premier trait distinctif de la pensée est donc la prise en compte des faits par l'enquête, l'examen minutieux et approfondi, l'observation. [...] Qui dit penser, dit méthode de reconstruction de l'expérience, nécessité d'en passer par l'observation des

faits pour définir le problème, le localiser, parvenir à une idée claire – et non à un vague sentiment – de la nature et de la situation de la difficulté. (Dewey, 2014, p. 198-199).

Selon Dewey (1991, p. 112-113), je fais taire – je *reconstruis* – l’interrogation initiale en proposant des hypothèses de croyances où me reposer, en transformant les trois situations indéterminées (problématiques) auxquelles je fais face en situations déterminées. Puisque la croyance est une habitude d’action, je m’engage dans les trois enquêtes par des gestes de traduction, de positionnement de problèmes et de formulation d’hypothèses : la problématique du legs de la boîte, les problèmes liés à l’apprentissage de la maçonnerie et au repositionnement d’une pancarte privée en milieu public. Un premier journal intitulé *Document*, un second nommé *Format*, le troisième se nomme *Portable*. À ces journaux sont rattachés des carnets, des enregistrements qui gardent les traces d’hypothèses et de problématiques émises par d’autres personnes à l’égard des enquêtes. J’interviens dans cet amalgame de techniques, d’outils, de contextes en recueillant et en recadrant ce qui me provient des acteurs et actrices impliqués dans les trois enquêtes. En ce sens, l’enquête travaille à même le tissu langagier et social, parmi les « *trans-actions* » (Dewey, 2005, p. 61) constantes entre privé et public. Plus récemment, le critique français Christophe Hanna propose une description de l’enquête deweyienne en la liant au concept de « recontextualisation » hérité du philosophe états-unien Richard Rorty :

La *recherche* implique une recomposition plus vaste [que l’habitude] et surtout délibérée, consciente, active, voire méthodique : elle est générée par une nouvelle *situation*, qui reste cependant une *situation interprétable* [...]. Plus ce processus occasionne des déplacements importants, des transformations radicales dans le tissu spirituel des croyances, plus il apparaît éclairant de parler de « recontextualisation ». (Hanna, 2010, p. 64-65).

À l’instar de C. S. Peirce, Richard Rorty, dans le chapitre « La recherche comme recontextualisation » de son ouvrage *Objectivisme, relativisme et vérité*, « [traite] les croyances comme des habitudes d’action » : « sous les effets qu’elles produisent dans l’environnement, ces actions produisent à leur tour de nouvelles croyances qui, composées comme elles doivent l’être, produisent de nouvelles actions, et ainsi de suite, aussi longtemps que l’organisme demeure en vie. » (Rorty, 1994, p. 106). La « recomposition plus vaste » augmente l’étendue des conséquences de l’action et engage l’organisme dans un « nouveau contexte » qui exige de penser de nouveaux outils conceptuels au croisement des disciplines, comme « une nouvelle théorie explicative, une nouvelle classe de comparaison, un nouveau vocabulaire descriptif, de nouveaux desseins



politiques ou privés, le dernier livre qu'on a lu, la dernière personne à qui on a parlé. » (1994, p. 107). Cette nouveauté soulignée par Rorty ne se réfère pas à une invention ni une découverte *ex nihilo*. Elle résulte de la combinaison des discours à des modes d'agir et, dans mon cas, relève d'un « rapport à la fois fonctionnaliste et objectivant » (Mougin, p. 298), inscrit dans un « littéralisme » dont le chercheur Pascal Mougin établit la généalogie aussi bien littéraire qu'artistique dans son ouvrage *Moderne/contemporain. Art et littérature des années 1960 à nos jours* (2019).

Le littéralisme se saisit de tous les langages – ordinaires, spécialisés, littéraires même, en tant qu'ils sont constitutifs de l'expérience quotidienne – dans un rapport à la fois fonctionnaliste et objectivant : il les met à distance et invite à les regarder fonctionner ou dysfonctionner. [...] Le littéralisme est fondamentalement transitif en tant qu'il se donne pour objet les discours qui lui préexistent davantage que le sien propre. (2019, p. 298).

Cette posture littéraliste – dont l'histoire s'étend du mouvement objectiviste états-unien porté par l'œuvre *Testimony* (1934) de Charles Renikoff jusqu'au livre *Les enfants vont bien* (2019) de l'écrivaine Nathalie Quintane – est échafaudée par le poète Jean-Marie Gleize tout au long de sa carrière. Ce dernier utilise le terme *postpoésie* dans son livre *Sorties* (2014) pour tracer les contours de l'attitude littéraliste installée dans le champ de la poésie afin de problématiser les clichés romantiques souvent associés aux pratiques poétiques :

– [les] objets [de la *postpoésie*] ne travaillent pas à partir d'une intériorité créatrice [...] – ces objets sont très liés à leurs modes de production et de reproduction [...] – ces objets sont fortement réflexifs, métatechniques, métadiscursifs : ils font ce qu'ils disent, ils disent ce qu'ils font, ils explicitent, ils donnent à voir la façon dont nos représentations conditionnent notre perception et nos discours [...] – ces objets se caractérisent enfin par les dispositifs de montage qu'ils mettent en œuvre : citations, prélèvements, échantillonnages, boucles, formatage, compactage, hiérarchies graphiques, etc. (Gleize, 2014, p. 41-42).

Un exemple actuel de la rencontre entre posture postpoétique/littéraliste et attitude pragmatiste se retrouve dans *des documents poétiques* que décrit Frank Leibovici (2007) dans son livre éponyme. Les documents poétiques cherchent à « [produire] un effet de création ou de désinvisibilisation d'un problème public [...] réduisant [leur] sujet producteur à une simple *position*. » (Leibovici, 2007, p. 11). Cette reformulation de la théorie de l'enquête deweyenne implique qu'« un document est avant tout une opération matérielle, nécessitant une mise en place préalable, et permettant des actions, une circulation, des productions de savoir. » (Leibovici, 2020, p. 8). La poéticité du document relève des aspects et problèmes pratiques qu'il vise à faire saillir en conjuguant les

différents calques d'institutions, vues comme cadres ou contextes expérientiels, fonctionnant *in situ* et *in socius*. Christophe Hanna, quant à lui, traite de *dispositifs poétiques* (2009) qu'il décrit « comme foyer d'une *composition* intentionnelle, dont la production et l'activation impliquent l'usage de savoirs pratiques divers, sans induire *a priori* une fonctionnalité précise. » (Hanna, 2009, p. 13-14). Ce « potentiel ouvert de fonctionnalités » (2009, p. 14) – où « la notion de *fonctionnement* devient plus importante que celle de 'signification', de 'représentation' et d' 'expression' » (2009, p. 15) – s'oriente « sous l'interprétation littéraire ou à côté d'elle, sollicitant d'autres formes de compréhension lectorale » (2009, p. 19): « [l]ire un dispositif [revient à] le faire fonctionner » (p. 19). Le dispositif poétique « agit *directement* » (2009, p. 19) sur nos croyances et attitudes, il s'intègre au processus de recomposition et de valorisation de nos habitudes d'action en les faisant passer du côté de la recherche, entendue comme instrument d'ajustement des croyances à partir d'une « nouvelle *situation* » (2009, p. 64-65). De ce fait, mon travail prend ses distances avec une conception lyrique, sentimentale et intérieure associée à la pratique de la poésie. Il s'inscrit tout de même en son champ, mais de manière problématique. Je tente de participer à cette discussion concernant la poéticité en choisissant de tester son élasticité grâce à l'utilisation de matières, de techniques, de formes qui lui sont plus ou moins étrangères, au risque que ce mémoire se fasse qualifier d'« Objet verbal non identifié » (Alféri et Cadiot, 1995, p. 6). À la suite de l'expression qu'utilisent Pierre Alféri et Olivier Cadiot – et que reprend Hanna pour décrire « l'espace littéraire français d'aujourd'hui [...] comme un monde traversé par des *ovnis* » (Hanna, 2009, p. 1) –, les trois enquêtes rassemblées dans ce mémoire sont « [f]idèles à la matière hétérogène qui les remplit, fidèles à la circonstance, à l'accident de leur naissance. » (Alféri et Cadiot, 1995, p. 6).

# ORGANISATION DES STANDARDS INTERNATIONAUX : ÉCHANTILLON 1

*Si la recherche mène  
l'individu à l'emploi  
redirigé des aspects  
de la vie, alors  
l'engagement, la médiation  
d'une focale que manifeste  
la personne (son attention,  
son écologie) doivent être  
pris en compte.*

*Par pris en compte,  
j'entends pris comme  
prendre, saisir; j'entends  
compte comme compter,  
dénombrer, faire ses comptes.*

*Apprendre à compter  
en suivant une règle  
(« zéro précède un »).*

*Nuancer le risque que  
comporte le compte rendu.  
Par la traduction, chercher  
à rendre visible le social  
sous ses formes liquide,  
gazeuse et solide.*

*En rendant compte, des  
associations se tissent  
s'étiolent ou se stabilisent.*

*Cette façon de rendre visible.*

*Régler les coûts nécessaires  
à la construction d'un conduit  
étroit et artificiel où circuler.*

*Prendre en compte le nombre  
qui entre en jeu dans l'enquête  
ainsi que son positionnement  
le long d'une distance,  
laquelle est stoppée par  
la durée de la recherche.*

*La médiation du texte  
au premier plan, en  
risquant peut-être même  
d'y rester pris.*

*(Prendre.)*

*À partir du créneau des disciplines.*

*Quel que soit le  
degré d'attention porté  
aux formes d'existence.*

*La forme de savoir qui  
s'y débat demeure  
incommensurable, limite  
ses mouvements.*

*Ne pas se préoccuper  
du « beau style ».*

*La mer du risque  
est parsemée de bouées*

*disciplinaires mises à  
l'épreuve par la tempête  
dans un verre  
d'eau d'expérimentation.*

*Ce risque cadre  
les exigences de la  
recherche et demeure  
faible pour qui, au  
pire, se prend le  
pied dans une  
controverse épistémologique.*

*Ne pas se contenter  
de placer les carnets  
à l'avant-scène.*

*Ce qui est écrit  
demeure flou.  
Si les réseaux sont  
déployés, les acteurs  
font faire des choses  
à d'autres acteurs.*

*Or, le geste qui  
suit (la prise en  
charge des carnets  
et leur retraduction  
vers le format du  
mémoire) fait partie  
de la médiation.*

*Personne ne lit vraiment,  
et si on lit, ce n'est pas  
de la bonne façon.*

*Le texte  
est mal écrit.*

*(Les conséquences  
d'un acte s'établissent  
par après.)*

*Les comptes à rendre  
ne sont pas risqués  
si le public est*

*choisi d'avance.*

*La publicisation d'un  
texte se doit d'être  
aussi multiforme que  
possible tout en rejoignant  
les acteurs et  
actrices impliqués.*

*Une description ou  
une proposition peut  
être le fait  
de n'importe qui,  
n'importe quand.*

*L'artificialité du  
laboratoire reste  
modeste.*

*Comment rendre un  
texte encore  
plus artificiel ?*



*Si désormais tout fait  
partie des données,  
alors il faut se  
risquer à faire  
partie des données.*

*(Tout.)*

*S'orienter grâce  
à cette règle  
devenue faculté  
de prévoir.*

*Partir du contour  
en se rendant  
progressivement vers  
le centre.*

*Lorsque la boîte  
est assez profonde  
(même si elle est  
de petite taille),  
le centre suffit.*

*Les contours peuvent  
aussi être le contour.*

*Tracer afin  
d'arrêter le centre.*

*Le privé veille  
au seuil  
de la boîte.*

*Quelques observations  
ont été faites.*

*De la pointe du cap  
(le « couvercle ») de roche  
jusque devant les  
marches de l'église,  
face au parc.*

*Comment s'y rendre?*

*La ligne d'emprise*

*côtoie le right-of-way,  
les droits d'exploration  
aux enchères,  
les audiences  
publiques, vides.*

*Quelques contestations  
seront menées.*

*En pointant des  
yeux, se saisir  
d'une variation.*

*Lors d'un trajet  
familier, une marche  
à deux, répondre  
en introduisant un  
sujet étranger à  
la discussion.*

*Remarque le nouvel  
état du lieu.*

*Saboter peut vouloir  
dire « avec douceur »,  
sans plus.*

*(Sans éclat.)*

*Le trou est si  
grand qu'on peut  
y tenir debout.*

*Il s'agit de la  
salle des machines.*

*La lecture peut  
se comporter comme  
une topographie,  
une recension.*

*Sans lâcher prise.*

*Le trajet des archives  
numérisées est analogue  
aux tracés de*

*routes vers le  
nord, où tiennent  
les barrages.*

# 1. DOCUMENT

Quelques semaines après avoir emménagé à Trois-Rivières, à l'étage au-dessus de chez mes grands-parents, ma grand-mère me lègue une boîte contenant de la vaisselle, des photos de famille et trois documents qui traitent de grammaire, de l'histoire de Bécancour, de leçons d'anglais. Elle sait que j'ai besoin de vaisselle. Elle sait aussi que j'étudie en littérature et que tout ce qui est écrit m'intéresse. Durant l'été 2020, je scanne, prélève, transcris, puis examine des extraits des cahiers de grammaire canadienne-française-catholique, des archives de la commune de Bécancour et des manuels d'apprentissage de l'anglais à l'aide de l'image. Ces documents datent des années 1940 à 1960 et gardent les traces d'une époque, l'empreinte de vocabulaires à resituer. Le legs provenant de ma grand-mère me force à porter attention à toute une gamme de dynamiques publiques du passé et à me demander comment elles influencent la formation de publics contemporains. Ces dynamiques historiques, grammaticales, géographiques se superposent à la transformation de la municipalité de Bécancour en centre sidérurgique ainsi qu'à celle de l'institution scolaire québécoise en système sécularisé. Comment témoigner de ces changements ? Comment ces documents d'une autre époque peuvent-ils révéler quelque chose à propos de la nôtre ? Me permettent-ils d'ouvrir des perspectives sur les façons dont on peut concevoir nos formes de vie contemporaines ? Sont-ils suffisants pour donner à voir la forme de vie propre à une époque ? Quels types d'histoires, de narrations, d'interactions mettent-ils en scène ? Parmi ces scènes de la vie quotidienne, quelles sortes de valeurs sont à l'avant-plan et quelles autres sont négligées, tuées ? Enfin, en ce qui a trait aux exercices de grammaire en français et en anglais, comment s'intéresser à la manière dont on nous fait porter attention au monde dans lequel nous vivons ? Je me sers de ces textes, d'une part, pour honorer le geste de ma grand-mère qui me demande de les inspecter, de leur jeter un coup d'œil et, d'autre part, pour en faire – à l'aide du *sampling* vu comme technique légitime d'investigation littéraire – « saillir des *aspects*, au sens wittgensteinien, qui étaient pourtant sous les yeux, mais jusqu'alors inaperçus ou routinisés dans l'arrière-fond de notre perception. » (Quintyn, p. 19, 2010). Le terme « *aspect* » qu'Olivier Quintyn utilise dans le cadre d'une étude de la poésie collagiste de Manuel Joseph est indissociable d'une théorie de la perception et de l'expérience que le philosophe Ludwig Wittgenstein forge dans ses *Recherches philosophiques* (2004 [1953]) grâce, entre autres, à la notion d'air de famille. Comme chez les frères et sœurs de ma grand-mère, le trait commun, les airs familiers qui proviennent des parents –

ou, du point de vue wittgensteinien, de nos concepts généraux comme celui de jeux<sup>2</sup> ou de couleurs – renvoient à la délimitation floue des ressemblances que partagent les membres de la famille. Christiane Chauviré (2003) dans le livre qu'elle consacre à la philosophie du « second Wittgenstein », écrit qu'« [à] la lumière des airs de famille, en effet, nos concepts paraissent en général non circonscrits, et leur sens, fluctuant, ce qui, loin d'être un défaut, facilite au contraire la communication. » (p. 15). À l'instar de nos concepts, un document ayant passé à travers les décennies n'est pas épargné par la fluctuation du sens et se transforme au rythme des pratiques et usages qui l'exposent à la lecture et aux autres types de manipulations. Malgré la disjonction qui règne entre les documents offerts par ma grand-mère, ceux-ci ne sont pas pour autant incommensurables ou irréconciliables. Ce qu'ils visent à présenter, raconter et enseigner se mesure en fonction de mon intention qui les réunit à la suite du leg, du déroulement de ma recherche-crédation qui se modifie à force de fréquenter et d'organiser ces documents. Relire ces types de documents en explorant certaines de leurs facettes grâce à mes outils de recherche-crédation les transforme en retour et expose d'autres de leurs *aspects*. En confrontant les énoncés récoltés et leurs formes de vie sous-jacentes à ma forme de vie actuelle, je constate à la fois un écartèlement historique, résultat objectif du temps, ainsi qu'une jonction intime et personnelle qui me fait porter attention aux lieux communs présents dans la grammaire scolaire des années 40 ainsi que dans le Bécancour d'hier et d'aujourd'hui. Pour cette enquête qui s'intitule *Document*, je me limite à des formes simples de *sampling* ou de *cut-up* afin d'extraire des ouvrages certaines propositions, phrases, formulations et énoncés en les confrontant à d'autres extraits provenant de mes propres cahiers d'enquête. Je tente d'investir l'écart historique en me fiant aux témoignages de ma grand-mère à propos de son enfance à la campagne et sur les bancs d'école, en multipliant les sorties d'observation sur les lieux de Bécancour et Sainte-Angèle. De ce fait, je réitère l'importance de la notion de forme de vie en jeu dans cette enquête qui suit le fil d'une « tension entre sédimentation et engagement » (Ferrarese, Laugier, 2018, p. 14). Il faut aborder la persistance des formes de vie à partir de ce caractère éthique double : d'un côté,

[e]lle décrit l'agrégation lente de pratiques chargées de sens et qui sont, au cours de ce processus, progressivement rendus indisponibles, indisponibles à une remise en cause

---

<sup>2</sup> À la § 66 de ses *Recherches*, Wittgenstein utilise l'exemple de la famille des jeux (jeux de pions, jeux de cartes, jeux de balle et jeux de langage) afin de rendre compte de la diversité qu'offre cette notion tout en nous montrant comment elle nous oblige à « voir ce qui est commun » (Wittgenstein, 2004 [1953], p. 67). De la même manière, pour ce qui est le cas des couleurs, la philosophe Christiane Chauviré (2003) rappelle que c'est « plutôt en fonction d'une palette ou d'un dégradé continu de nuances que nous appliquons le terme 'rouge'. » (p. 47).

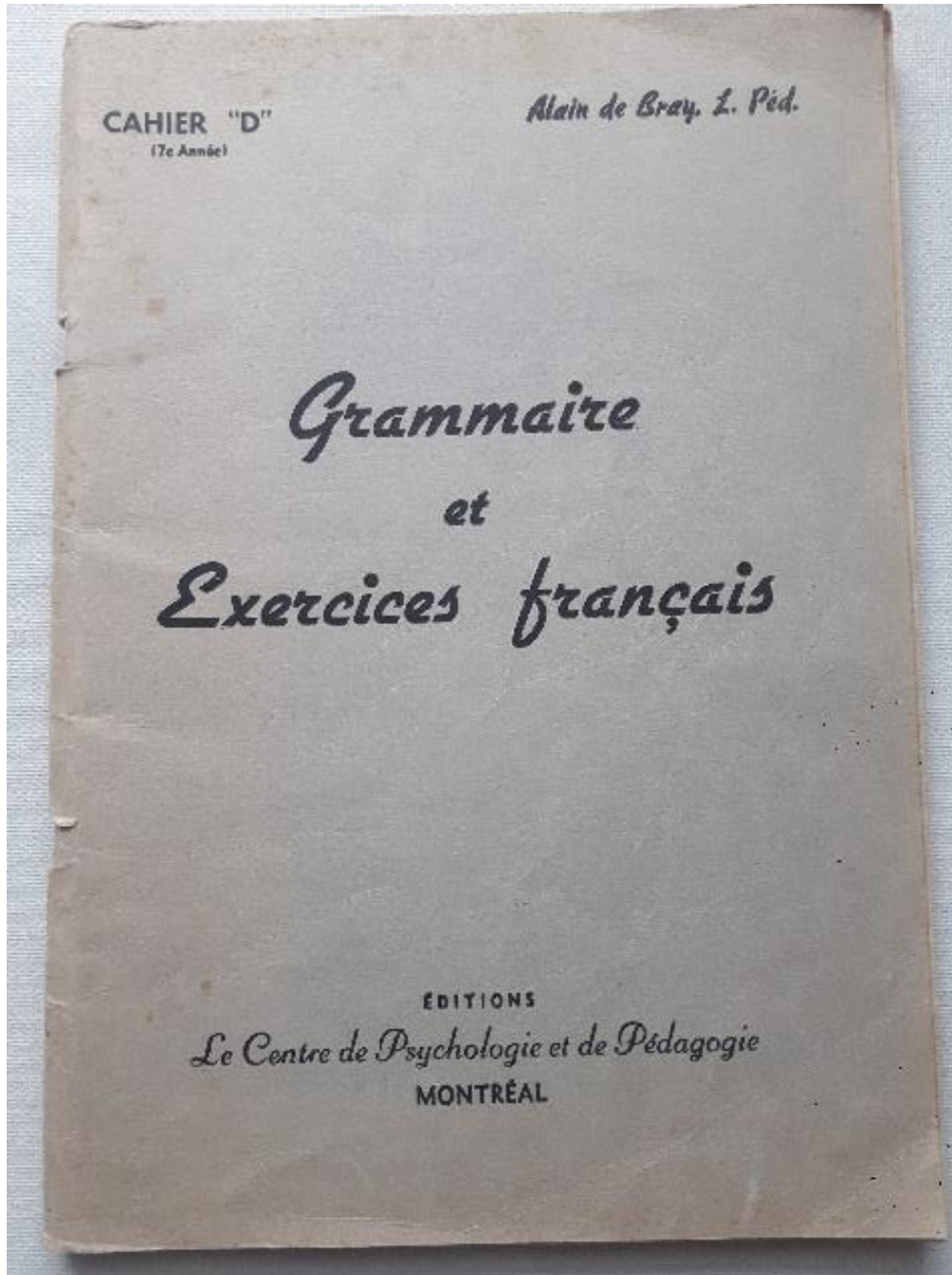
aisée » (p. 12); « [d'un autre côté], elle procède surtout [...] de l'engagement – il en va *de soi* que d'effectuer et maintenir telle ou telle pratique. Réaliser une forme de vie c'est se mettre en jeu soi-même. (p. 12).

Dès lors, les propositions énoncées sont traitées en fonction de « l'idée d'une extrême concrétude de la vie morale » (p. 13), des effets directs et indirects qu'elles produisent sur nos comportements par la sélection et l'invalidation de certaines attitudes morales. Ainsi, tout au long de cette enquête, ma recherche-crédation entreprend d'évaluer les conséquences que produisent l'application d'une telle idée aux documents de grammaire, de Bécancour ou d'apprentissage de l'anglais.



1.1 Document 1 : Le Cahier 'D' (7ième année) de Grammaire et Exercices français, Éditions Le Centre de Psychologie et Pédagogie, Montréal, 1941.

Figure 1.1 *Grammaire et exercices français*



*« En 7<sup>ième</sup> Année, les élèves étant encore incapables de se discipliner eux-mêmes, il faut guider leur spontanéité et les forcer à entrer en réflexion. Notre ambition a donc été d'offrir aux Élèves de 7<sup>ième</sup> année un fac-similé du monde, tel qu'il doit apparaître à leurs yeux de douze ans. »*

Ces deux dernières phrases sont tirées de la « Présentation aux Maitres » en introduction aux deux manuels qu'Irène choisit de mettre au fond de la boîte.

Je relis les notes que j'ai prises depuis que je l'ai reçue. Rassemblées dans mon journal de bord numérique, je les fais défiler sur mon écran jusqu'à la première note du mois juillet.

*Début juillet : reçu la boîte, ouvert la boîte.*

De nombreuses remarques tendent vers le style bancal de la prise de note.

Écrire comme on laisse un mot sur la table ou sur la porte du réfrigérateur.

Mes entrées servent à garder la trace mnésique des opérations de l'enquête, même les plus banales.

*(Aujourd'hui : séance de recopiage, de traduction; numérisation de documents.)*

Certaines entrées s'insèrent dans un horaire et des objectifs de travail plus ou moins méthodiques.

*À prévoir : visite du technoparc, chercher des traces de l'expropriation (ou plutôt, comme l'entend le gouv. prov. : « vente de gré à gré »).*

À un endroit (mi-juillet), j'ai surligné une partie de ma réflexion : *L'enquête (dans ce cas) est la recherche de problèmes publics à partir d'une situation intime, d'une boîte de documents.*

*Comment revaloriser ces documents ?*

Dans les cahiers d'exercices, je lis les inscriptions, les réponses aux questions disposées dans les cases carrées ou rectangulaires.

La disposition même des cases forme une règle, guidant et accueillant les traces écrites, transforme le cahier « réglé » (« ruled ») en document, comme l'explique Lisa Gitelman à propos de l'histoire des « checkbooks », des « receipt books », et, plus largement, des « blanks » (Gitelman, 2014, p. 23), ces documents-à-faire.

« De nombreux livres à remplir [*blanks*] – mais pas tous – étaient réglés [*ruled*], leurs pages alignées en vue d’usages particuliers, comme s’ils constituaient une réserve pour le document en devenir. » [Je traduis] (Gitelman, 2014, p. 23).

*Comment pourrais-je revaloriser (réévaluer) les ententes rendues implicites par la mise en page des cahiers et de leurs cases ?*

Dans le cas des cahiers de ma grand-mère, cette réserve en devenir fonctionne de pair avec l’obligation de répondre à ces cases et à ces énoncés de la bonne ou de la mauvaise façon.

Ma grand-mère a trouvé un moyen de contourner l’injonction morale : ses cahiers sont restés en grande partie vides.

*Quelles valeurs sont en jeu dans ce que j’ai reçu de la part de ma grand-mère Irène ?*

L'apprentissage de la grammaire s'accompagne le plus souvent d'une inculcation morale et n'est pas étranger à un dressage comportemental, à une valuation de certaines habitudes de langage censée présenter aux citoyen.nes le cadre éthique de leur vie commune : « les mêmes [règles] pour tous qui doivent être appliquées par tous. » (Hocquard, 2019, p. 357). Wittgenstein dirait qu'elles participent à la mise en forme de nos vies. Heureusement, l'usage et l'enseignement de ces règles ne se limitent pas à leur aspect moral contraignant et autoritaire. Bien entendu, l'École, en tant qu'institution provinciale, nous invite à suivre les diktats sociaux, scolaires, religieux, les fonctions censées gouverner nos pratiques. Un détour par la boîte permet de jeter un regard sur le fonctionnement de cet appareil moral tel qu'il sévissait il y a 60 ans.

*Cher Élève,*

*Tu connais déjà les cahiers de Grammaire et Exercices français. Tu sais qu'ils permettent à chaque écolier d'avancer selon ses aptitudes, sans être obligé d'attendre les autres.*

*Maintenant que tu es en 6<sup>e</sup> année, tu es capable de faire les exercices et de les corriger sans que le professeur te le dise. Lis attentivement les explications de ton cahier, écoute celles du professeur, et tu verras que le travail est facile et agréable.*

*Quand tu as terminé une tâche, corrige chaque exercice immédiatement, en regardant dans le cahier du maître. Ne laisse jamais de faites [sic], corrige-les toutes. Quand une tâche est bien réussie, fais la suivante sans attendre les autres élèves. Ne perds pas de temps et applique-toi.*

*Si tu fais bien chaque tâche, tu réussiras bien les tests que ton professeur te donnera chaque mois. Et, à la fin de l'année, tu pourrais obtenir un diplôme en Grammaire et Exercices français.*

Cependant, il faut garder en tête le jeu qui subsiste entre les pièces toujours brinquebalantes de cette machinerie institutionnelle. L'apprentissage d'une règle vient avec toutes les possibilités qu'il y a de s'en éloigner, de désapprendre certains de ses modes afin de s'appropriier autrement les conceptions morales sous-jacentes. L'éthique ne tourne pas le dos à la morale, chacune semble organiser l'autre de manière plus flexible ou plus rigide, nous permettant de distinguer l'offre de l'ordre. Nous les infléchissons selon nos besoins, nos envies propres, nous tentons d'en profiter, de tirer notre épingle du jeu lorsque nous pensons mieux les connaître. Deux mots pour dire la même chose selon l'intensité du dressage, le degré d'inflexion des normes semi-cadenassées. Ces nuances sont plus faciles à apporter pour nous aujourd'hui que pour une jeune élève fréquentant l'école de rang de Sainte-Angèle dans les années 1940, sous la supervision du clergé.

SI TU VEUX RÉUSSIR, PRENDS LE DESSUS

LES ALENTOURS DE CETTE MAISON SONT MAL ENTRETENUS.

RÉPONDS PAR UN OUI OU PAR UN NON.

JE N'AI PAS VU LE DEDANS DE CETTE BOÎTE.

IL Y A TOUJOURS DES SI OU DES MAIS.

NE JUGE PAS QUELQU'UN PAR LE DEHORS, REGARDE AUSSI LE DEDANS.

IL IGNORE LES DESSOUS DE CETTE AFFAIRE.

ÉVITE LE MAL ET TU FERAS LE BIEN.

JE LE CONNAIS MOINS QUE TOI.

PENSE SOUVENT À L'AU-DELÀ.

*Je te souhaite beaucoup de succès en 6<sup>e</sup> année. J'espère que nous aurons encore l'occasion de nous rencontrer l'an prochain.*

*Bonne Chance !*

Les exercices de grammaire suivent les exigences du clergé et leur arrangement s'entrelace subtilement aux contours de la vie quotidienne. Il faut apprendre à parler et à écrire à partir de formules plus ou moins retravaillées provenant de la vie en campagne ou de la Bible. Employer la langue afin d'arriver à se débrouiller le plus rapidement possible au milieu des tâches, prières, injonctions qui parsèment l'ordinaire d'une famille de dix enfants et plus. Espérer au sortir de l'école de rang que cette langue nous fasse vite parvenir à un emploi rémunéré, si ce n'est pas déjà fait. En attendant la pleine maîtrise du français (le diplôme), aider au champ, à la cuisine, à l'étable sont des activités qui se décomposent en gestes simples, répétitifs. Si vous êtes l'aîné.e, vous reprenez l'entreprise familiale agricole. Les gestes simples, inoffensifs provoquent à long terme des microdéchirures, un défaut de posture, une fin de vie à tousser ou allongé à ne plus pouvoir bouger ni dormir sans douleur. Les mots et les habitudes appris à l'école induisent la croyance en Jésus, fils de Dieu, protecteur du Canada : hymne national, agenouillement, prière, coups de règles, chapelets.

Tu connais le verbe. Tu sais que c'est un mot qui dit quelle action on fait.

Ex : Je cours, tu patines. Mais le verbe dit aussi dans quelle situation, dans quel état on est.

Ex. : Je dors, je souffre. Tu as déjà étudié le verbe ÊTRE. Tu vas le revoir à tous les temps. Étudie-les comme il faut.

Tu vas revoir le verbe AVOIR à tous les temps. Étudie-les comme il faut. Tu as déjà appris que le verbe et son sujet se mettent à la même personne.

Regarde bien. Remarque bien ceci. Regarde bien ceci. Regarde l'exemple.

Apprends ça par cœur.

Tu vois que lorsque le sujet est un nom ou un infinitif le verbe se met à la 3<sup>e</sup> personne. Tu connais la différence entre un nom propre et un nom commun.

Tu as vu que le nom commun convient à tous les êtres qui se ressemblent, qui sont de la même espèce, comme élève, cheval, pays. Le nom propre n'appartient qu'à un ou quelques êtres.

La grammaire dresse l'arrière-plan moral de toutes les actions censées nous faire passer du statut contraignant de bouche à nourrir à celui, plus utile et respectable, d'adulte. Un enfant de douze ans devient adulte s'il ou elle a appris à se servir de ses mains, de ses doigts, de ses yeux pour se rendre enfin utile à la maison. Prier, respecter sa famille, ses parents et ses semblables, travailler avec ardeur, ne pas commettre de faute grave, car, dans un petit village, tout finit toujours par se savoir. « Être utile à la maison » peut vouloir dire « être conforme à l'attitude morale prônée par ce qui m'entoure » afin d'éviter toute forme de punition. Cette attitude morale n'émane pas d'une grammaire qui se dépose lentement au sein de la conscience individuelle. Elle ne va pas *de soi*. L'attitude visée se cimente chez les élèves grâce à l'obligation ou la sanction qui interviennent en cas de manque d'intérêt ou d'erreur lorsque la classe prend part aux jeux de langages qui lui sont transmis. Le type de forme de vie encouragé ainsi que les règles qui en tracent les bordures sont corrélatifs aux formules apprises par cœur. Ces jeux de langage informent l'avis, les idées, les comportements des élèves qui participent de bonne foi.

Apprends ça par cœur. Tu as vu, ce n'est pas difficile. Les fenêtres semblent ouvertes. Ces fleurs sont jolies. Ces hommes paraissent forts. Ces fleurs sont fanées. Ces hommes paraissent fatigués. Ce fusil était chargé. Cette machine fut réparée. Les jours deviendront plus longs. Ces trappeurs moururent perdus. Cette maison paraît abandonnée. Elle vivait contente de son sort. Crier n'est pas chanter. Le Canada est ma patrie. Demain vous serez plusieurs à jouer. Partir c'est mourir un peu. Quand nous deviendrons plus vieux, nous passerons pour des hommes. Si tu restes seul, nous serons heureux de venir te voir. Mes pommes furent cueillies à temps. Leurs bijoux passent pour volés. Tu es un voyou. Cet homme paraît malade. Je meurs content. Travailler c'est prier.

Il faut, en plus de cet ensemble de règles langagières, que de multiples agents, qui forment un complexe de relations, prennent en charge les tâches de l'éducation. Même si une partie de ce complexe cesse de fonctionner, l'attitude morale prônée garde sa valence, elle maintient son mouvement. Par exemple, une fois sortie de l'enfance, l'aînée de la famille n'a plus besoin d'être à l'école. Les parents considèrent que les valeurs morales de base sont acquises et leur complexe passe de l'école à la famille. Les exercices de grammaire, d'accord du verbe, de calcul mental cèdent leur place à d'autres tâches manuelles répétitives et tout aussi variées. Vider le dalot, préparer les récoltes, guider les vaches le long de la route, les traire, réfrigérer le lait, en faire la livraison, etc.

Tu es encore tout endormi. Cet homme a quelque soixante ans. Il est riche, mais il est charitable. Il viendra dans quelque temps. Nous sommes heureux de partir. Je veux une plume ou un crayon. Tout le monde a compris. Il deviendra un habile menuisier. Tes amis veulent jouer. C'est lui qui veut ça. La souris se cache dans le mur. Il nous parlait de son père. Ma mère semblait contente. Je voyage toujours par avion. Que veux-tu ? Elle lui écrit souvent. Je les verrai bientôt. Le livre que j'ai lu est intéressant. Vous entrerez quand il fera nuit. Jean terminait son devoir. Vous avez peur. Il fait beau aujourd'hui. Tu lui donneras raison. Nous avons confiance en vous. Il rendit grâce à Dieu. Je faisais semblant de dormir. Elle nous fit confiance. Ce pauvre a faim. Il fait chaud au soleil. Ce chien lui fait peur. Je te donne le mien. Écoute cette histoire. Chaque cahier coûte trois sous. Prends-en plusieurs. Tu lui écriras. Qui est venu ? Quelle heure as-tu ? J'ai rencontré votre ami. Nous leur disons de venir. Leur père est malade. Il ira à l'école demain. Tu liras le livre que tu as reçu. Ce cheval est très rapide. C'est toujours la même chose.

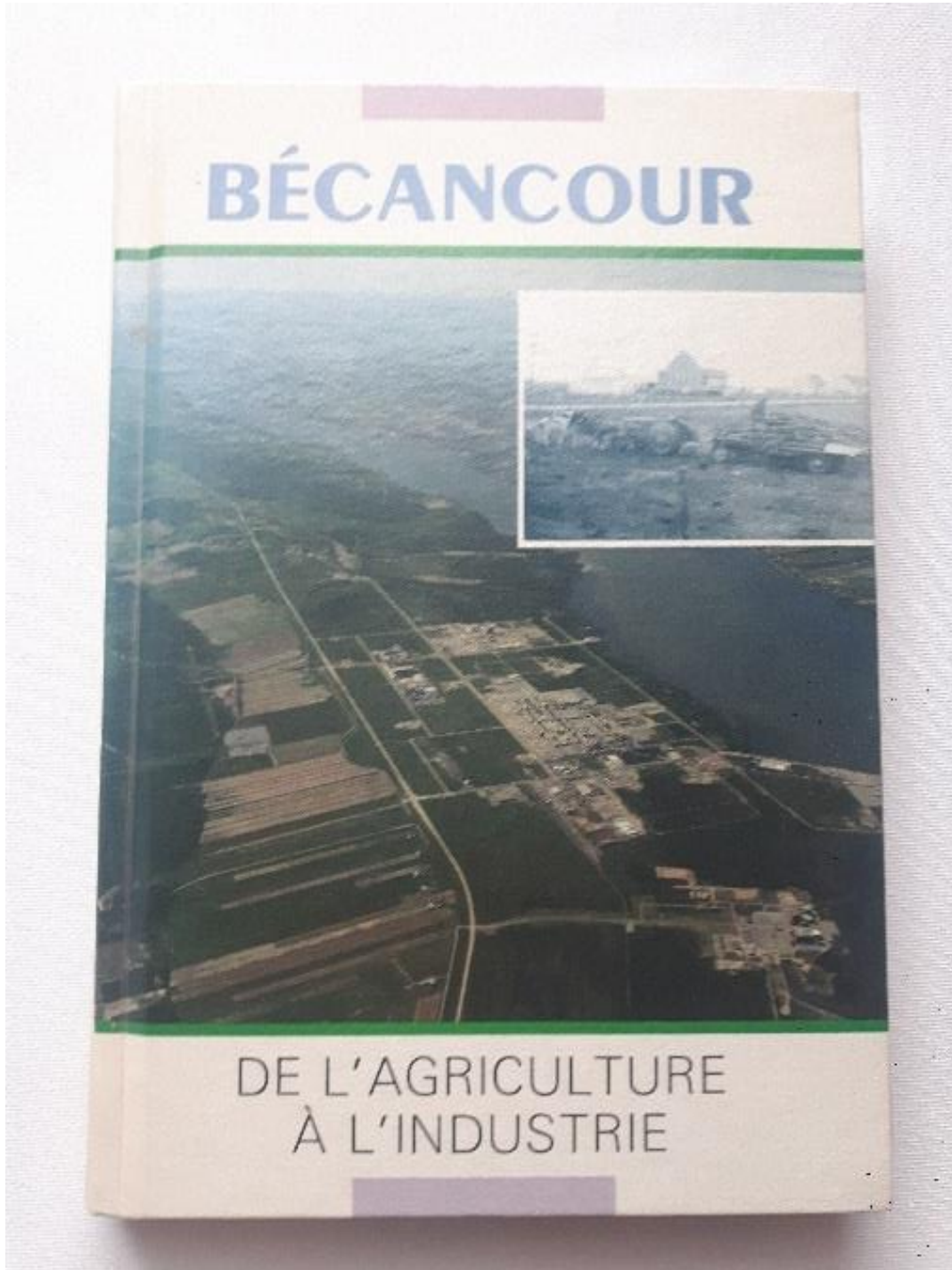


« Conséquence : ‘Que notre langage soit réglé, cela contraint toute notre vie.’ (Wittgenstein) » (Hocquard, 2019, p. 162). L’ensemble de règles sociales conformes à la morale dominante passe autant par un assujettissement que par une croyance en cet assujettissement. L’acquis est tenu pour acquis et impose à la vie sa vitesse de croisière, à moins que l’on ne s’entraîne à voir autrement : dans ce cas, l’intensité du dressage diminue ou augmente, la trajectoire dévie. « L’objectif principal est d’apprendre à suivre des règles. L’apprentissage est fait d’entraînement et de dressage : on nous exerce à suivre les règles en nous forçant à les appliquer d’une certaine façon. » (Hocquard, 2019, p. 162). Une fois la règle assimilée, le passage de la règle à son application ne peut plus se faire par la décision ou l’intuition. « Nous comptons tous de la même façon, nous disons tous des mêmes objets qu’ils sont rouges, etc. » (Hocquard, 2019, p. 162). La règle se constitue en habitude automatique, la mécanique est bien huilée, la croyance en Jésus, fils de Dieu, fait désormais partie de notre personnalité.

Elle est couturière. Ils sont plusieurs. Noé vécut très vieux. Le soleil semble marcher. Cette fleur parait très belle. Le prodigue mourra pauvre. La pluie semble arrêter. Mourir c’est partir. Ces arbres sont hauts. Cette rivière est large. J’ai vu ton frère. Ces plumes sont à moi. Une couverture rouille. Des gants olive. Des voiles pêche. Des souliers cuivré. Des foulards prune. Un ciel et une mer bleue. La couleuvre est vert pâle. Le paon est bleu vert. Votre fougère est vert tendre. Mon frère se repose. Le cheval tirait la voiture. Ces fleurs sont belles. Il restera à la maison. Ta sœur joue du piano. Apporte-moi mes livres. Ce malade souffre beaucoup. Ouf ! je suis soulagé.

1.2 Document 2 : Bécancour. De l'Agriculture à l'Industrie. Ville de Bécancour, Albums René Beaudoin/Comité Bécancour 64, Bécancour, 1990.

Figure 1.2 *Bécancour. De l'agriculture à l'industrie*



Ce document offre plusieurs points de vue sur la situation locale de Bécancour entre les années 1940-1960, soit la période d'enfance et d'adolescence de ma grand-mère.

Le point de vue des gens du Cournoyer et du Petit Chenail rassemblés par les fonctionnaires du Gouvernement du Québec.

*Photographie d'un lieu, récolte d'un échantillon pour analyse.*

Pour se permettre d'être problématisés, ces points de vue doivent être mis en relation avec la situation locale de Bécancour.

*Lundi, tests, terrain, je constate les restants de la déportation.*

*Allers et retours entre la feuille et le crayon, entre le clavier et les doigts, d'un document à l'autre.*

*Mettre au propre les remarques (hypothèses) afin de pouvoir les trimbaler et s'en servir.*

La recherche du problème public s'exécute donc à la fois en dehors et à l'intérieur de la boîte.

On apporte avec soi, sur le terrain, plusieurs lentilles qui résistent ou non à l'hypothèse et qui parviennent ou non à la mettre à l'épreuve.

Le mot « expropriation » est utilisé régulièrement dans le présent ouvrage. Les familles touchées par le grand dérangement l'ont utilisé fréquemment avec la signification suivante : vente non prévue et dans plusieurs cas, non souhaitée au gouvernement de la province. Le terme légal, utilisé par le Gouvernement du Québec dans cette même transaction, est « vente de gré à gré ». L'expression « Petit Chenail » est utilisée pour localiser les gens demeurant dans le rang du « Petit Chenal d'en bas » (tel que désigné dans les documents officiels). Le Petit Chenail était l'expression utilisée par les gens du milieu.

ELPHÈGE GERMAIN et JEANNETTE

LAQUERRE

Jeanne d'Arc, Raymond (décédé en 1968), Pauline, Laurette, Françoise, Anne-Marie, Irène et Fernande

Elphège Germain travaille comme menuisier pour divers contracteurs et s'occupe de sa terre de cinquante arpents jusqu'à sa vente en 1963.

Avec sa femme Jeannette, il porte beaucoup d'attention à ses enfants.

Tous les dimanches, le paternel remet à chacun sa « paye » en les asseyant sur ses genoux.

En ce soir de septembre, il fait beau et chaud comme en juillet. Vers 7 heures, Almanzor est passé avec son Massey-Harris et son convoi : une batteuse et sa longue plate-forme à quatre roues. Il est allé battre au moulin chez un retardataire, sans doute. Dans cette paisible paroisse rurale et prospère de Bécancour, l'univers bascule et bascule vite. Le Trust Général prend option en vue d'y ériger une imposante sidérurgie. Mais, Contrecœur est aussi dans la course.

La mère coud pour ses fillettes et leur fait des boucles avec des « guénilles » : sept petites chouettes bien mises!

Aussi, la famille chante souvent en chœur avec Jeannette qui joue de l'harmonica ou de l'accordéon.

Devoir nourrir toutes ces bouches fait des Germain une clientèle de choix pour le boucher Poliquin qui passe chaque semaine.

Mais il arrive que nos amis ont déjà de belles grosses poules grasses fin prêtes pour la consommation... fin prêtes quoique bien vivantes.

Faut dire qu'on est habitué à ce spectacle dans le Cournoyer, à Bécancour. Comme on est habitué aussi à voir passer les camions de pitoues des Durand de Saint-Pierre. Parce que le Cournoyer, c'est aussi la 132, l'ancêtre de la Trans-Canadienne; du trafic dense, on y est habitué! Sans oublier les autobus Deshaies qui font partie du paysage. À l'autre bout du Cournoyer, presque à Gentilly, un match de balle-molle se déroule avec intensité, dans la cour d'étable chez Henri-Paul Tourigny. Une douzaine de jeunes jouent et autant de bicyclettes sont empilées derrière l'arrêt-balle monté avec de la broche à poulet.

Un bon samedi, Elphège tarde à rentrer à cause de son travail.

Jeannette décide alors de se retrousser les manches et de tuer elle-même la fameuse poule.

Malheureusement pour la courageuse cuisinière, la technique assez précise du « palais défoncé » (la saigné de l'oiseau par le bec) n'est pas bien maîtrisée.

Déployant toutes ses forces, elle vise le cou de la pauvre bête à plumes.

La hachette tombe finalement et oh! surprise! la poule prend la poudre d'escampette...

Jeannette fixe avec affolement la tête du stupide oiseau.

Les filles rient de la scène et de leur mère secouée par cet incident.

Mais cela ne l'empêche pas de poursuivre la tâche en femme tenace afin de cuisiner pour toute la famille.

À l'épicerie, chez Wellie Leblanc, quelques voisins font la loi assis sur le perron. Il y a de cela quelques minutes à peine, Lucien Champoux est passé, en route pour le marché du Cap où il opère une table de boucher. À quelques maisons de là, en plein centre du Cournoyer, Hervé Mailhot et son fils Claude sont occupés à « faire les cheveux » à leurs clients. Hervé, particulièrement, est réputé pour y mettre le temps et les relations humaines l'emportent souvent sur la préoccupation capillaire!

Un bon jour, le chef de famille reçoit des bottes de son beau-frère, mais pas n'importe quelles bottes!

Des quatorze avec un bout d'acier.

Ces chaussures de géant lui servent pour faire le train.

Au retour à la maison, il les laisse devant la porte.

« Avec de telles bottes, pas besoin de verrouiller » lui fait-on souvent remarquer.

La nouvelle se répand : le complexe sidérurgique s'établira à Bécancour. On avance même la date de 1966. Une partie de la paroisse sise le long du fleuve est touchée. On parle de fusionner la municipalité et le village de Bécancour. Beaucoup d'interrogations et d'inquiétudes : on ne vend pas, on vend, on sera payé, que faire après? Les gros travaux d'été étant terminés, les enfants étant rentrés à l'école, la vie a pour ainsi dire repris son « cours normal » au rythme plus lent, serein, à la couleur des campagnes québécoises de l'aube des années soixante.

Comme d'habitude, les Cyrenne sont partis aux courses de chevaux, Ti-Louis Descormiers a déjà commencé sa production de bâtons de hockey, Gilbert Provencher n'en finit pas de faire les foins et, en ce soir de septembre, rien ne semble avoir dérangé le rythme normal du Cournoyer. Ce n'est qu'apparence. Parce que, pour les gens du Cournoyer, rien ne sera plus « habituel », rythmé. Quelque chose a commencé à changer... La rumeur s'est répandue comme un coup de vent : il semblerait que Pierre Piché aurait reçu une offre de 200\$ l'arpent pour sa terre, dans l'île Montesson.

Elphège doit quelquefois démontrer beaucoup de sang-froid dans des situations inusitées.

Un soir de belle étoile, le tabac, pendu dans le hangar, fait des ombres troublantes.

Croyant avoir affaire à un quêteux ou pire encore à un voleur, il est prêt à affronter l'intrus.

Malgré sa grande crainte, il crie à son fils le plus sérieusement du monde :  
« Raymond, va chercher mon fusil ».

Et Raymond répond avec embarras : « Mais papa, vous n'en avez pas... »



Enfin, ce seront les six secteurs environnants qu'on fusionnera sous le nom de « Ville de Bécancour ». Bien sûr, pour celui qui vivait à Bécancour vers 1960, il sera facile de se représenter ces années, de revoir ces gens et de les suivre dans leur nouveau milieu de vie. Mais pour les autres, il faudra imaginer soixante-six familles qui seront délogées et qui devront se rapatrier ailleurs. Vous devrez imaginer trois cents personnes environ, adultes et enfants qui devront se relocaliser, rebâtir maison, apprendre un nouveau métier... recommencer à neuf quoi!

Après la vente, la famille s'établit à Trois-Rivières.

La maison de Bécancour se transforme pendant quelques années en chalet d'été.

Il fait bon s'y reposer après avoir si durement travaillé.

Quelques mots au sujet des enfants : quatre des filles travaillent dans les services de la santé soit Jeanne d'Arc, Pauline, Laurette et Irène.

Françoise agit comme postière, Anne-Marie est administratrice et Fernande s'occupe des petits comme jardinière d'enfants.

Évidemment, ce grand dérangement ne s'est pas fait du jour au lendemain, mais à chaque saison, le village voyait partir quelques-uns de ses habitants. Un certain monsieur Paquet, de Québec (un « big shot » avec une gros Chrysler de l'année) aurait l'intention d'acheter plusieurs terres pour, dit-on, la sidérurgie. D'après Paul Dubois, ce serait très sérieux. Tous n'y croient pas, certains ne veulent pas y croire mais une chose est sûre : tout le monde est affecté. Comme si on faisait semblant d'être indifférent.

Il aura fallu à peu près six ou sept ans pour que toutes ces familles se réinstallent dans les villages avoisinants, et un peu partout ailleurs. En effet, tous, les uns après les autres, ont dû se départir de ces terres ancestrales. De leur maison, de leurs bâtiments, il ne reste plus rien aujourd'hui. (Le Gouvernement du Québec les aura revendus pour démolition ou déplacement à des prix allant de un à cent dollars). Ils ont dû laisser mourir tout cela derrière eux pour voir naître, en quelques années, un nouveau parc industriel avec ses infrastructures. Surprise, nos familles ont disparu pour faire place à la grande famille industrielle. Nos registres sont à remettre à jour. Pour le meilleur et pour le pire, rien ne sera plus pareil à Bécancour...

1.3 Document 3 : Conversation Anglaise à l'Aide de l'Image. Livre de l'élève (2<sup>e</sup> livre), Albert Filteau, Charles Villeneuve, Les Éditions Schola, Montréal, 1949.

Figure 1.3 *Conversation anglaise à l'aide de l'image*



*La plasticité de l'intime par ses connexions aux institutions scolaires, politiques et cléricales.*

Au fond de la boîte, plusieurs « structures narratives » (Rogoff, 2003, p. 267-269) s'entremêlent : l'État-nation, l'agriculture, l'habitation, l'éducation nationale, l'industrie sidérurgique, le catholicisme.

*De deux systèmes de langage distincts selon leurs pratiques narratives structurantes, deux façons d'instituer des habitudes de pensée chez les enfants par le storytelling parental analysés par la psychologue Barbara Rogoff dans son livre *The Cultural Nature of Human Development*.*

Des structures narratives distinctes peuvent contribuer à des habitudes de pensée qui se rapportent à certains domaines cognitifs comme la façon dont une personne examine des preuves pour appuyer une réclamation et la façon dont une personne spécifie des idées à elle-même et aux autres.

*Les parents japonais utilisent une forme en trois temps qui s'apparent à celle du haïku : la narration cache certains détails à l'enfant qui est jugé comme étant apte à les inférer s'il ou elle emprunte sa perspective, cohérente avec la manière japonaise de valoriser l'empathie et la collaboration.*

Ces structures narratives constituent des modes d'interface entre l'intime et le(s) public(s) : l'information (la subjectivation) grâce à la transmission d'outils de pensée hérités de notre milieu nature-culture, d'institutions millénaires.

*Du point de vue des professeurs occidentaux, les narrations des enfants japonais sont creuses et manquent d'imagination.*

*Les formats narratifs occidentaux insistent sur les descriptions de décors et d'émotions, élaborées à partir d'une expérience singulière qui comporte souvent un moment fort où se résout un problème.*

*Les narrations d'enfants occidentaux sont ainsi beaucoup plus longues que celles des enfants japonais.*

Figure 1.4 *Mary and John in their playroom*

Voici John.

Voici Mary.

Voici John et Mary.

John est le frère de Mary.

Ils sont de bons enfants.

Nous les voyons dans la salle de jeu.

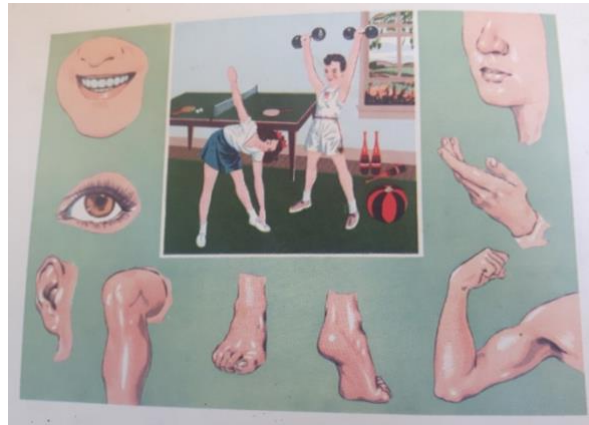
Ils font leurs exercices physiques.

N'ont-ils pas une belle salle de jeu ?

Regarde la table de ping pong.

Peux-tu jouer au ping pong ?

Mary et John sont de bons joueurs.



Écoutons Mary, elle pose une question à John.

« John, quelles sont les parties principales de ton corps ? »

« Ça c'est ma tête.

Sur ma tête j'ai des cheveux.

Ça c'est mon visage.

Dans mon visage j'ai deux yeux, un nez, une bouche.

Voici mes dents.

Voici mes oreilles.

Voici mon cou.

J'ai deux épaules, deux bras et dix doigts.

J'ai deux jambes, deux genoux, deux pieds. »

« Merci John. »

Le discours s'installe comme dernière instance, comme explication suprême.

John et Mary sont empêtrés dans le paradoxe de l'objectivité qui tend à se subjectiver.

La difficulté qu'impose ce paradoxe fait en sorte que John et Mary ont tendance à se censurer lorsqu'ils parlent d'eux-mêmes.

Voici mon cou.

Voici mon bras, voici mon corps.

Voici mon nom, voici mon sexe.

Voici mon âge, voici ma personnalité.

Le but est la fabrication d'un savoir positif destiné à l'évitement des controverses.

La salle de classe et l'apprentissage de l'anglais sont des histoires dramatiques.

L'identité de John et Mary est un des éléments de discussion.

Les positions de John et Mary sont clairement définies.

La définition de ces positions repose sur les verbes d'action qui dirigent l'attention.

Regarde.

Nous les voyons.

Vois-tu la croix sur le mur ?

Écoutons ce qu'elle a à dire.

Remarques-tu le crucifix dans l'église ?

C'est une belle image.

Le discours ignore les incertitudes.

Le doute est évité et la certitude se voit affirmée par l'entremise de problèmes qui contiennent d'emblée leurs solutions.

La démonstration emprunte alors le chemin de la question qui oriente de manière rigide notre regard en plaçant ici et là divers objets dans l'environnement de pensée et d'attention.

Figure 1.5 *John in his bedroom*

C'est le matin.

John est dans sa chambre.

Il récite sa prière du matin.

Il est un garçon pieux.

Il récite ses prières à chaque matin.

Sa sœur Mary n'est pas dans sa chambre.

Regarde, elle sort de la salle de bain.

La chambre de John est très propre.

Elle est toujours propre; elle n'est jamais sale.



Qui est à la porte ?

C'est Rover, l'ami de John.

Rover attend après John.

Rover aime jouer avec John.

La fenêtre est ouverte.

Vois-tu la croix et le portrait au mur ?

Il y a une lampe sur la commode.

Les espadrilles de John sont en dessous du lit.

John n'a-t-il pas une belle chambre ?

Dans la controverse étudiée, Rover est à la porte.

Rover attend après John.

Il se soumet à son maître.

Rover aime jouer avec John.

Ils partagent ensemble du bon temps.

John et Rover développent des points de vue différents sur le monde.

Leur position est claire et non contradictoire.

Pendant que John prie, Rover attend.

John se soumet à sa routine matinale.

Il se met à genou pendant que Rover est assis et attend.

Rover ne prie pas.

La soumission est vœu de piété.

Rover développe un point de vue similaire.

Va-t-il aboutir à un chaos indescriptible ?

Il faut se permettre d'ignorer cette incertitude.

Mary n'est pas dans sa chambre.

Elle sort de la salle de bain.

La salle de bain est dans la chambre de John.

Rover attend après John.

Le défi en soi consiste à se contenter de la situation apparente.

Qui est à la porte ?

Rover, l'ami de John.

Les points de vue contradictoires permettent de développer des versions différentes du monde.

John prie.

Rover attend.

Mary sort de la salle de bain.

La traduction offre des propositions claires pour un monde clair.



Figure 1.6 *John's clothes*

Ceci est une belle photo.

C'est une belle photo.

Nous voyons Mrs. Martin et son fils.

Ils sont dans la chambre de John.

John est un garçon attentionné.

Il n'est pas un garçon négligent.

Regarde-le cirer ses souliers.

Il ne va jamais à l'école en portant des souliers sales.

Fais-tu la même chose que John ?

Mrs. Martin brosse le chapeau de John.



Rover n'est-il pas enjoué ?

Il joue en ce moment avec une chaussette.

« Arrête! Arrête! » répète John à Rover, « ne joue pas avec mes vêtements. »

Le dimanche, John porte un chapeau brun, un habit bleu, une chemise blanche, une cravate rouge et des souliers noirs.

Quand il fait froid il porte un manteau.

John porte toujours des vêtements propres.

Il ne porte jamais de vêtements sales.

Il ne faut pas changer de registre.

Le désordre augmente.

Rover joue avec une chaussette.

John lui répète d'arrêter comme il répète sa prière.      Rover joue avec la chaussette.

Rover joue toujours avec la chaussette.

Il étend l'agnosticisme.      John lui répète d'arrêter.

John est impartial.      Il se censure lorsqu'il parle de lui-même.

John commande à son ami Rover.      Rover salit ses chaussettes.

John ne peut plus les porter.      John porte toujours des vêtements propres.

John s'investit dans l'aspect technique de la vie.      Il cire ses souliers.

John s'investit aussi dans l'aspect social.      Il répète à Rover d'arrêter.

Le choix du vocabulaire n'est pas laissé à John.      John répète : « Arrête! Arrête! »

L'exercice configure la réalité de l'élève et oriente son choix de valeurs.

L'exercice sélectionne pour l'élève à la fois le problème ainsi que les éléments pertinents du problème à étudier.

Mrs. Martin brosse le chapeau de John.      John répète : « Arrête! Arrête! »

Mrs. Martin s'interdit de parler d'elle-même et de son environnement.

Elle croit à l'hypothèse d'une frontière définitive séparant les deux.

Figure 1.7 *Mary's clothes*

Nous voyons ici Mary dans sa chambre.

Elle est assise sur une chaise.

Est-elle occupée ?

Oh! oui, elle est toujours occupée.

Mary n'est jamais oisive.

Elle répare ses chaussettes.

Elle s'occupe avec attention de ses vêtements.

Elle est une fille très prudente.

La femme dans la chambre est Mrs. Martin.

Mrs. Martin accroche le manteau de Mary sur un crochet.

Vois-tu le petit chat ?



Son nom est Pussy.

Regarde-le jouer avec une balle de laine.

La chambre de Mary est toujours très propre.

N'est-ce pas une belle chambre ?

Nous voyons les vêtements de Mary dans la photo : un chapeau, une paire de gants, un mouchoir, un tablier, une robe, des souliers, un élastique, un costume de bain, une écharpe, une paire de chaussettes, un manteau, une jupe et un chandail.

Au Canada l'hiver est froid, alors Mary porte des vêtements chauds.

Réciter « Ô Canada » requiert d'abandonner toute distinction entre faits et valeurs.

La photo de Mary n'est pas aussi belle que celle de John.

Mary est l'amie de Pussy.

Mrs. Martin est une femme dans la chambre

Elle met en œuvre l'aspect technique de la vie.

Pour Mary, l'aspect technique et social de la vie se confondent.

Elle fait attention à ses choses.

Elle s'occupe de ses vêtements.

Mary est toujours occupée.

Elle est très prudente.

Elle répare ses chaussettes.

John répète : « Arrête! Arrête! »

Mary ne compte pas Rover parmi l'inventaire de ses choses.

Elle s'occupe de ses vêtements.

L'hiver est froid au Canada.

Mary et Mrs. Martin sont en discussion permanente au sujet des relations dans lesquelles elles entrent.

Pussy est l'entité mobilisée par Mary.

Pussy joue avec une balle de laine.

Pussy ne mesure pas l'association libre entretenue avec Mary.

Mary suit Pussy sans repérer comment celui-ci définit et s'associe à la balle de laine.

La chambre de Mary est un monde où elle négocie avec différents éléments.

Ces différents éléments qui régissent sa chambre composent le monde social et naturel dans lequel elle existe.

N'est-ce pas une belle chambre ?

La chambre propose une entre-définition : il faut porter attention à Mary qui s'occupe de ses choses dans son monde.

Figure 1.8 *The Martin family at church*

Voici l'église.

C'est la maison de Dieu.

La famille Martin est très pieuse.

Nous les voyons à l'église.

Cette église n'est-elle pas magnifique ?

Le père Smith est à l'autel.

Il récite la messe.

Le père McManus est au rail d'autel.

Il a un ciboire dans sa main gauche.

Il donne la Sainte Communion.

En ce moment, Mr. Martin reçoit la Sainte Communion.



John a reçu la Sainte Communion.

Il retourne à son banc.

Regarde-le marcher dans l'allée.

Remarques-tu le beau crucifix sur le tabernacle ?

Il y a aussi six chandelles sur l'autel.

Regarde le lustre du sanctuaire.

N'est-ce pas un beau lustre ?

J'aime aller à l'église.

Je suis allé à l'église ce matin.

J'ai reçu la Sainte Communion.

Je vais aller à l'église demain et je vais recevoir la Sainte Communion.

Lorsque la famille Martin définit l'église, elle dévoile ce qu'elle est et ce qu'elle veut en retour.

Voici l'église.

J'aime aller à l'église.

L'évangile consiste en l'évangélisation de problèmes.

Il se réfère aussi au mouvement par lequel le père McManus, le père Smith, Mr. Martin (le père) et John (le fils) s'efforcent de se rendre indispensables, au sens de Michel Callon (1986, p. 180).

Ils font à la fois partie de la problématisation et du problème et « s'attachent à démontrer qu'ils doivent, pour atteindre les objectifs ou suivre les indications qui sont les leurs passer obligatoirement par le programme de recherche proposé » (1986, p. 180), l'évangile.

L'entre-définition des acteurs entre en jeu. N'est-ce pas un beau lustre ?

Il y a aussi six chandelles sur l'autel.

L'allée et les bancs de la nef définissent la croix. Le beau crucifix sur le tabernacle.

Ce qu'ils visent, ils ne peuvent l'atteindre eux-mêmes.

John retourne à son banc. La famille Martin est très pieuse.

La famille Martin est représentée par Mr. Martin (le père) et John (le fils).

L'alliance entre le père et le fils grâce à la Communion avec le Père et le Fils.

Le père McManus et le père Smith décrivent un autre système d'alliance.

Ils définissent les entités associées et les problèmes qui s'interposent.

Ainsi se construit un réseau d'associés et de problèmes au sein duquel ils sont rendus indispensables.

C'est la maison de Dieu. Dieu installé comme dispositif d'intéressement.

Inter-essai : se placer entre, s'interposer.

Dieu stabilise les identités et scelle les alliances.

Je vais aller à l'église demain et je vais recevoir la Sainte Communion.

Figure 1.9 *John and Mary doing their homeworks*

John et Mary vont à l'école.

Chaque soir, ils ont des devoirs.

Nous les voyons maintenant à l'étude.

Ne sont-ils pas sérieux ?

Ils travaillent dans une chambre tranquille.

Mary écrit un exercice avec un stylo.

John n'écrit pas, il lit.

Il apprend une leçon difficile.

Certaines de ses leçons sont faciles, d'autres difficiles.

John et Mary ne disent jamais qu'ils ont de trop longues leçons.



Sur la table, nous voyons une boîte à crayons, un crayon, une règle, une efface, un encrier et un compas.

Ils aiguisent leurs crayons avec le couteau à crayon.

Quand ils dessinent, ils utilisent un crayon, une règle et un compas.

Utilisent-ils le dictionnaire ?

Oh! oui, pour trouver le sens des mots.

Étudies-tu chaque jour ?

Oui, je le fais.

As-tu étudié hier ?

Oui, je l'ai fait.

Vas-tu étudier cet après-midi ?

Oui, je le ferai.

Es-tu en train d'étudier en ce moment ?

Non, je ne le suis pas.

As-tu un téléphone ?

Figure 1.10 « *Je n'ai pas de téléphone* »

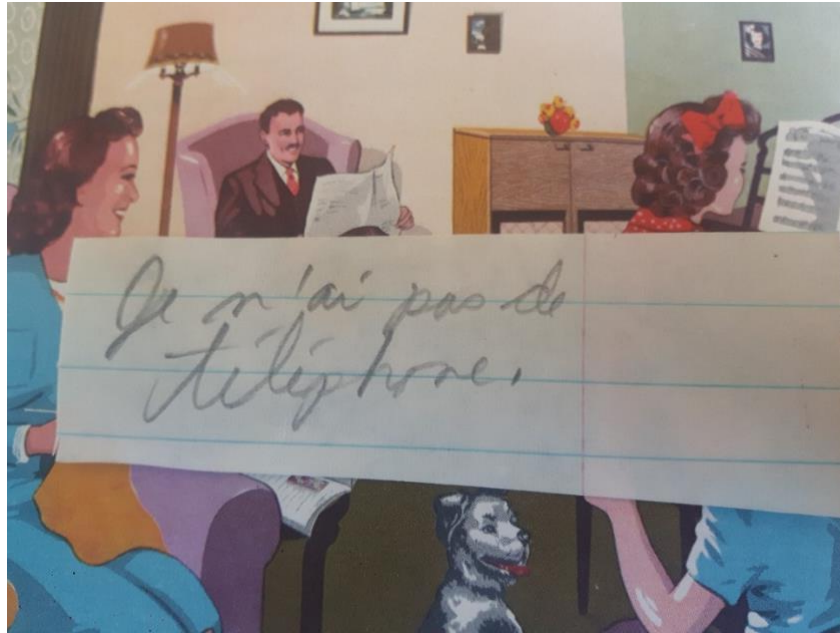


Figure 1.11 « *I have no telephone* »



John (le fils) lit en silence.

As-tu étudié aujourd'hui ?

As-tu modifié ta géométrie ?

As-tu revu ta formulation de problème ?

As-tu terminé ton devoir ?

Remets toujours ton devoir à temps.



Mary écrit un exercice avec un stylo.

Elle dessine quand elle le souhaite.

Pour formuler un problème, l'exercice doit être rédigé au stylo.

Mary ne dessine jamais sans sa règle, son compas, son crayon, son efface.

Elle trace des angles droits, des demi-cercles

Mary scelle des alliances sans se plaindre.

John n'écrit pas, il lit.

John et Mary étudient dans une chambre tranquille.

En silence.

Certaines leçons sont plus difficiles.

Les élèves à enrôler ne sont pas encore distincts.

Mary dessine un mot.

Elle provoque d'éventuelles associations.

John lit en silence.

Vas-tu étudier demain ?

Mary est en concurrence avec l'exercice et le mot.

L'enjeu est de transformer John et Mary en une série d'énoncés.

Mary considère ces énoncés avec certitude. Elle n'implique ni ne distingue les mots.

Mary désigne le mécanisme par lequel un rôle est défini et attribué à l'élève qui l'accepte.

John est un intéressement réussi.

Il lit silencieusement.

John décrit l'enrôlement, l'ensemble des négociations multilatérales.

John et Mary sont une ruse et un coup de force qui accompagnent l'étude et lui permettent d'aboutir.

Figure 1.12 *Mary and John at school*

Mary et John sont à l'école.

Mary est une écolière.

John est un écolier.

Il y a beaucoup d'élèves dans la classe.

La professeure s'appelle Miss Leblanc.

Elle est professeure de français.

Elle enseigne le français et l'anglais.

Miss Leblanc n'est pas une vieille professeure, elle est jeune.

Elle a un cahier rouge dans sa main gauche.

Les élèves écoutent Miss Leblanc.



Qui est au tableau ?

C'est John; il écrit « O Canada » sur le tableau.

Il écrit bien, son écriture est bonne. Pourquoi est-ce que Mary tient sa main levée ?

Elle veut poser une question.

Les bons élèves ne manquent pas l'école quand ils ne sont pas malades.

Sur le bureau de la professeure, je vois des livres, des encrriers, un stylo, un crayon, un globe et un calendrier.

Lèves-tu ta main quand tu veux poser une question ?

Ces élèves aiment aller à l'école.

Ils étudient leurs leçons chaque jour.

Sur le mur, je vois une carte, un crucifix et un tableau.

Les jours d'école sont des jours heureux.

« Ce que l'on apprend dans une salle de classe, c'est à regarder là où l'autre regarde – pour trouver à y remarquer des aspects qu'on n'y avait pas encore aperçus soi-même. » (Citton, 2021 [2014], p. 164).

Je vois une carte, un crucifix, un tableau.

Regarde ici.

Nous les voyons maintenant à l'étude.

Il y a beaucoup d'écoliers et d'écolières dans la classe.

Nous voyons John au tableau.

Qu'est-ce que Mary fait ?

N'est-elle pas prudente ?

John écrit bien, son écriture est bonne.

John réussit à intéresser toute la classe.

John écrit le « O Canada » multilatéral.

Miss Leblanc est une échangeuse de signes et de significations.

Elle enseigne le français et l'anglais. Miss Leblanc n'est pas vieille, elle est jeune.

Elle n'est pas unilingue, elle est bilingue.

Elle mesure la valeur de sa classe en morceaux d'attention.

Elle définit les rôles et leur distribution.

John, comme le Canada ou la salle de classe, résulte de négociations multilatérales.

L'identité de John et Mary est testée.

La main levée de Mary mobilise la classe.

John est-il un porte-parole représentatif ?

Lève-t-il sa main quand il veut poser une question ?

Sur le mur, il y a une carte, un crucifix, un tableau.

Le répertoire de la traduction bilingue est sur le mur.

Les jours d'école sont des jours d'intéressement réussis.

ORGANISATION DES STANDARDS INTERNATIONAUX :  
ÉCHANTILLON 2

*La main prend*

*la forme de*

*l'outil pendant*

*un bref instant.*

*Le temps que*

*le mortier prene.*

*À travers les*

*allées du parc.*

*La ligne d'emprise*

*est en faveur des*

*chemins, fossés, pontons.*

*Côtoyer l'objet*

*perpétue la relation.*

*Il suffit de*

*chercher à en*

*apprendre plus.*

*Avec humour,*

*sans humour.*

*L'observation s'emploie*

*dans tous les*

*sens du corps,*

*boussole de l'attention.*

*Observer, puis remarquer.*

*Dans toute la*

*position du corps,*

*le plus souvent*

*assis ou debout*

*(en marche).*

*La stimulation intellectuelle*

*par l'odeur*

*et les pores.*

*Le regard maintenu.*

*L'observateur observé*

*ressemble à la main  
qui manipule et  
que l'on examine.*

*Grâce à une série  
de tests, désavouer  
ses hypothèses.*

*Une pancarte de  
signalisation ne  
signale pas toujours  
sa présence.*

*En pleine liberté  
d'action; en pleine  
possession de ses  
moyens; en ayant  
conscience des risques  
et des conséquences.*

*Entre deux propos,  
la limite physique  
d'une page (écran,*

*feuille, diapositive, etc.).*

*C'est un parcours pédestre.*

*Au nord-est  
du parc, sous  
basse surveillance.*

*De la façon que  
se forment les amas de  
poussière (qu'il s'agisse  
d'un coin de mur  
ou de galaxie).*

*Garder les traces  
au fil du croquis,  
à la pointe de  
la note (d'observation).*

*Quelques fois, le temps  
passe plus vite.*

*Lorsque le parc  
se peuple de gens,*

*il devient plus  
difficile de s'accorder.*

*Voir comme,  
à l'arrière-plan,  
ce qui semble  
aller vers.*

*La partie extérieure  
d'une surface plane,  
dont les dimensions  
varient, destinée à  
recevoir un message  
d'ordre informatif.*

*Morceau d'étoffe  
qui donne nappe,  
guêtre ou filet tendu :  
tissu, textile, fil,  
trame, tissage toile.*

*D'où Pénélope, celle*



*qui selon la légende,  
déchire la toile  
qu'elle a tissée  
dans la nuit.*

*Un lambeau de nuage  
qui apparaît au-dessous  
d'un autre nuage  
peut s'y souder.*

*L'utilisation de signaux  
pour communiquer se trouve  
au-dessous de la sécurité  
facilitant la circulation.*

*Un panneau de signalisation  
ressemble à ces nuages  
convectifs qui fleurissent  
au contact de l'air  
chaud et très  
humide près du sol.*

*Sous la ligne d'emprise.*

*Décontracter la journée  
en série d'actions découpées.*

*La rivière Saint-Maurice  
comporte sa propre  
grammaire : elle entre  
en dialogue avec la pêche,  
les migrations de poissons,  
d'oiseaux, les barrages  
hydroélectriques, plusieurs  
lignes à haute tension  
d'Hydro-Québec  
ainsi qu'un gazoduc.*

*Les audiences seront publiques.*

*D'autres, auparavant, ont essayé.*

*Lorsque la blessure  
bloque, l'élan se modifie.*

*« Coulé dans du béton »*

*veut dire : passer  
un appel, faire venir  
le camion-bétonnière,  
superviser, puis régler  
la facture.*

*Un endroit où  
se retourner  
sans danger.*

*Peut-être faut-il  
y entrer comme  
dans un congélateur.*

*Appréhender la température :  
commencer à l'aube  
pour finir à midi.*

*Rien ne garantit  
le retour au chantier  
le jour suivant.*

*Le poème coupe la ligne.*

*Son trajet est fait  
de points, de pancartes.*

*La ligne parcourt point  
par point les rivières; elle  
longe la ligne d'emprise  
d'Hydro-Québec, les autoroutes,  
passe sous le fleuve  
et se fend en deux :  
vers nos voisins du sud,  
le reste des provinces  
de l'est et de  
l'Ouest canadien.*

*L'exportation – l'échange de ressources.*

*Constamment à un seuil  
de pression élevée devant être  
maintenu en tout temps.*

*Une pancarte domestique s'impose  
à un échantillon de citoyen.nes,  
au fond ou en face*

*de leurs trajets routiniers.*

*Déplacer, habiter,  
en introduisant une  
imposition (un « test »),  
soutenue par une  
proposition (une « hypothèse »).*

*Certaines règles peuvent  
être enfreintes, mais  
il est souhaitable de s'organiser  
pour effacer les  
empreintes, les traces.*

*Mener la tactique, la contrefaçon.*

*Le ready-made ne tient  
pas debout à l'extérieur,  
quatre saisons durant.*

*(À l'année longue.)*

*Tenter de consumer*

*par la souche les racines  
en sachant qu'elles  
trempent dans un  
mélange à mortier.*

*(À prise rapide.)*

*Se procurer les conseils  
des employé.es de la  
quincaillerie du quartier  
afin de s'informer de  
l'inventaire et des  
dates de livraisons.*

*Les jours de retards  
et les hausses de  
prix s'empilent.*

*L'enquête se colle  
contre les parois de  
canaux subitement ouverts.*

*Revenir à la flexibilité*

*du protocole et  
de l'intervention.*

*À même ce qui  
est amené, ce qui  
rejoint la capacité  
d'intervenir.*

*Rester dans le  
collectif et le suivre  
de A à Z.*

*Sans avoir la capacité  
de mettre ensemble.*

*Pourtant, cela tient,  
même sans pourtour.*

## 2. FORMAT

Mon père me propose de l'aider pour de petits travaux depuis toujours. Il voulait que je devienne ingénieur ou, du moins, que j'absorbe les mêmes savoirs pratiques, mécaniques que mes cousins nés dans le même village que lui. Plus jeune, lorsque mon père m'envoyait chercher un outil à l'atelier ou dans le coffre, je partais souvent sans savoir ce que j'allais chercher. La plupart du temps, c'était parce que je ne connaissais pas le nom de l'objet ou parce que je n'avais pas bien compris son nom; d'autres fois, plus rares, j'allais chercher un objet au nom vaguement familier sans savoir à quoi il ressemblait : j'étais trop timide pour demander à mon père des précisions à propos de son apparence. Depuis, je me suis fait la main avec plusieurs petits boulots, sans toutefois avoir l'occasion de devenir virtuose d'une seule et même tâche, sans arriver à relier mes aptitudes pour qu'elles puissent former un véritable savoir-faire. En juin 2020, peu de temps après mon retour à Trois-Rivières, mon père me fait une offre : travailler pour lui sur le chantier de sa future maison en échange d'un salaire et d'électroménagers. Mon père doit construire des fondations pour sa maison qui sera sur pilotis, érigée sur un cap de roche abrupt. Il engage Luc le maçon pour construire les fondations – un muret fait de blocs de béton épousant les formes du roc – et les pilotis – une douzaine de petites tours en béton avec, au centre, trois tiges en acier. Il m'engage aussi comme ouvrier. Ce sera ma première expérience de chantier. Nous faisons face au roc et devons

- 1) dégager sa surface à la pelle ferrée et au balai
- 2) le laver grâce à un jet d'eau à haute pression
- 3) transporter des blocs de béton
- 4) transporter des sacs de ciment
- 5) préparer le mortier
- 6) construire les pilotis et le muret
- 7) appeler la bétonnière
- 8) couler le béton
- 9) remplir le muret et les pilotis



## 10) flatter le béton.

J'accepte son offre avec mon projet de mémoire en tête, sans m'enquérir des détails du chantier ni des tâches dans lesquelles je m'embarque à l'aveuglette. Je me dis que cette deuxième enquête pourrait porter sur les conséquences d'une conception pragmatiste du langage, car je vais mener, pour une durée d'un mois, une expérience pratique, concrète et inédite où le langage et la parole s'entrelacent aux gestes effectués. Ce processus d'apprentissage et de co-construction des savoirs est au centre de mes préoccupations, car, selon la perspective pragmatiste, le langage ne peut pas être isolé des autres modalités de l'échange. Je dois prendre en compte par la description, la transcription, l'écoute, l'observation tous les aspects qui me mènent dans ce travail temporaire à l'acquisition de nouvelles pratiques et à la formation de nouveaux rapports sociaux « extra » littéraires. Je fais la connaissance de Luc, un homme d'une soixantaine d'années qui pratique le métier de maçon depuis l'âge de 16 ans. Lui et mon père me guident et me supervisent, moi l'ouvrier qui apprend à parler la langue du chantier. Je découvre, lors de mon premier quart de travail sur les lieux, qu'il s'agit d'un projet atypique. J'arrive au tout début du projet et la construction de la maison n'est pas entamée. À sa place, un énorme rocher pointe hors du sol de la forêt. La future maison tiendra sur ce socle en adoptant les contours du roc. Mes premières semaines de travail sont consacrées au pelletage des couches de terres et de sédiments qui recouvrent le cap d'un manteau épais et probablement millénaire. En travaillant, j'apprends à être réactif aux commandes de Luc ou de mon père, j'observe attentivement le déroulement des actions qu'ils mènent en veillant à rester calme même lorsque je ne comprends rien de ce qu'on me dit ou qu'on me propose d'exécuter une tâche que je n'ai jamais faite de ma vie. « Comprendre une phrase, c'est comprendre un langage. Comprendre un langage, c'est comprendre une technique. » (Wittgenstein cité par Cometti, p. 79-80). C'est ce qu'écrit Wittgenstein dans ses *Recherches philosophiques* en réfléchissant à l'application d'une règle, et c'est en pensant à son exemple le plus commenté – celui de l'ouvrier sur un chantier à qui on demande d'aller chercher des dalles, des colonnes, des blocs, des poutres, et dont le langage serait limité à ces seuls mots et aux gestes qui en découlent – que j'ai eu l'idée d'entamer cette enquête nommée *Format*. Je ne peux m'empêcher d'éprouver l'analogie entre l'expérience de pensée qui introduit la notion de « jeu de langage » – « l'ensemble formé par le langage et les activités avec lesquelles il est entrelacé » (§ 7, p. 31) – et les nombreuses actions qui me forcent à me débrouiller avec des mots et d'autres outils que j'emploie pour la première fois. Je regarde, j'écoute, j'enregistre les faits et gestes de

mon père pendant qu'il travaille. En d'autres termes, selon la psychologue du développement Barbara Rogoff, je pratique le « *pitching in* » (Rogoff, 2003, p. 135-138) – l'art de participer par l'observation et l'accomplissement de petites tâches graduelles propre aux enfants qui apprennent auprès d'un adulte – de manière assez réservée, partielle, car mon intérêt pour les jeux de langage propres aux domaines de la construction et de la rénovation demeure limité. Je ressens cette limite à la fois comme une mise à distance qui m'écarte de ces domaines et comme un désir de m'en approcher davantage par soif d'apprentissage. Je suis engagé à titre d'ouvrier et je profite de certains moments (lors des pauses, des silences, des prises de contact avec les employés à qui nous achetons nos matériaux) pour enregistrer et prendre des notes à propos de ce qui se dit. « Ouvrier », dans mon cas, veut dire « jeune homme à tout faire », engagé pour plusieurs tâches qui varient en fonction de l'état des travaux, des conditions météorologiques, de l'arrivée des commandes de matériaux. Mis à part le trio que nous formons, la construction de la maison nous mène à entretenir une relation avec plusieurs champs d'expertise de la construction. Nous sommes la main-d'œuvre vouée à la fondation et faisons affaire avec les employé.es d'entreprises qui se spécialisent en matériaux de fondation (béton, ciment, bois, métal, etc.). Par exemple, à deux reprises, la bétonnière passe nous livrer son béton : nous échangeons avec l'employé qui s'occupe de couler le béton, de conduire le camion et de régler les factures. Mettre en lien les expériences de travail que j'ai avec mon père avec le concept de jeu de langage et l'exemple de l'ouvrier wittgensteinien me permet d'insister sur ce que Jean-Pierre Cometti identifie comme étant « la nature sociale du langage » (Cometti, 2011) en rapport avec l'acquisition et l'échange de nouvelles connaissances, de nouveaux comportements traversés de manœuvres et de grammaires.

La notion de "jeu de langage", au-delà des innombrables commentaires qu'elle a inspirés, met elle-même clairement en évidence la nature sociale du langage, de la signification, et de leur dimension également normative. Les manœuvres qui, à chaque fois que le mot 'dalle' est prononcé, se passent une dalle, sont engagés dans un double processus d'échange : ils échangent des *mots* et des *actes*, dans le cadre de finalités poursuivies en commun sur le mode de la coopération. (Cometti, 2011).

Durant les premiers jours, à chaque ordre que je reçois, ma situation d'apprenti menace d'interrompre le processus ou, du moins, de le ralentir grandement. Sans formation préalable, j'apprends à manier la consistance des règles dans le brouillard de la pédagogie orale de chantier, par essai-erreur. Comme on dit, j'apprends sur le tas. Je pose des questions, m'assure de saisir le bon outil, j'observe des gestes avec minutie, conscient de voguer sur le flot d'une incertitude

inconfortable qui accompagne inévitablement l'apprentissage. Graduellement, je prends confiance et je commence ma journée par une routine de tâches manuelles en profitant de la fraîcheur du matin. Déblayer et récurer la roche pour que Luc puisse couler du mortier frais selon le plan de la fondation; remplir une remorque de terre rocailleuse et aller mener la terre en quatre roues vers un endroit propice; décharger les sacs de béton qui viennent d'être livrés et préparer le mélange à mortier lorsque Luc en a besoin. Le reste de mon travail repose sur l'observation. Je regarde Luc travailler en examinant chacun de ses gestes, prêt à répondre à toutes les demandes qu'il formule lorsque survient l'imprévu. À chaque fois que le mortier vient à manquer, Luc me prévient et, grâce à lui, je commence à comprendre quelles quantités sont nécessaires, à suivre le tempo parfait pour que nous puissions travailler sans interruption. Les jours passent, mon vocabulaire s'élargit et j'intègre de mieux en mieux la grammaire des gestes, leur syntaxe et l'enchaînement routinier des phases de la construction. Je dédie le reste de mes journées à la prise de note et la retranscription, chose que je ne peux pas faire lorsque je me tiens debout sur le chantier, les mains pleines et l'esprit occupé à ne pas perdre le fil des échanges, sans quoi je manque le prochain ordre, la prévision parlée qui fixe ou change nos objectifs. À force de m'accoutumer aux travaux changeants, mes gestes prennent un rythme plus serein. La pensée accompagne le travail et c'est ainsi que j'aboutis à une problématique, déjà énoncée par d'autres auparavant : comment parvenir à décrire le langage, la parole en tant qu'outil (parmi ceux qui jonchent le chantier) ? Comment illustrer la manière dont le langage entre en interaction avec nos autres pratiques ? Comment nos outils langagiers nous permettent-ils de moduler, modifier, créer et transformer des circonstances ?

## 2.1 Extraits du cahier de formation

vendredi le 26 juin 2020

je viens de compléter

une « semaine »

(4 jours sur 7)

de construction

sur le chantier de la maison

à mon père j'ai fait la

connaissance de Luc, 61 ans

natif de St-Élie-de-Caxton

et maçon depuis ses 16 ans

j'ai travaillé en tant

qu'apprenti ou *helper*

sous les ordres de

mon père et Luc

Je commence par accepter de donner un coup de main à mon père qui a besoin d'aide pour décaper, nettoyer et mettre au jour la forme du cap de roche sur lequel sera bâtie sa maison. Je les accompagne lui et Luc le maçon. Il est maçon depuis ses 16 ans, est âgé aujourd'hui de 61 ans et doit ainsi avoir exactement 45 années à son actif en tant que maçon; nous arrondissons quand même et on dit qu'il possède soixante ans de métier.

première journée (jeudi)  
mon père me dit que  
mes souliers ne sont pas adaptés  
il me prête les siens, me montre  
les lieux, le roc, les premiers socles  
de béton que Luc a construit  
les tâches spécifiques comment  
fonctionne le 4 roues ainsi que  
le déroulement de la « semaine »  
nettoyer le roc  
pelleter la terre  
la déplacer  
l'étendre  
gratter  
finir avec l'eau à haute pression

En entrant sur le chantier pour la première fois, j'essaie de ne pas rester les bras ballants ni croisés, ni les mains dans les poches. On se salue mutuellement en hochant la tête vers le bas, mouvement souvent agrémenté d'un coup de couvre-chef ou de casquette. Le soleil de huit heures commence à percer à travers les têtes de pruches et de pins.

préparer le roc pour  
que Luc puisse construire  
murs fondations et piliers  
déplacer des cordes de bois  
déplacer de la tourbe  
étendre la tourbe  
déplacer des blocs de béton  
après la présentation  
on commence à pelleter  
je fais les voyages en 4 roues  
et j'apprends à bien reculer  
avec un trailer il fait très chaud et  
je ne crois pas avoir sorti  
mon enregistreuse ce jour-là

J'appuie sur le bouton-pressoir et dépose  
l'enregistreuse à plat sur un tronc coupé qui  
surplombe encore l'immense cap de roc.  
Qu'il s'agisse du gigantisme de la roche ou  
du silence coupable de l'enregistreuse, on  
s'habitue à leur présence en négociant la  
parole alliée aux tâches du jour. On  
s'acclimate à une présence mutuelle.  
Tranquillement, le cadre de travail devient  
cadre d'expérimentation.

deuxième journée (lundi)  
la surface du roc est presque  
toute nettoyée  
– pendant le weekend  
mon père fidèle à lui-même  
s'en est chargé –  
mais il reste un trou  
où doit aller le mur  
de la salle des machines  
une fois vidé  
(4 voyages de 4 roues  
des micro-interstices  
une terre de plus en plus  
compacte à mesure  
que l'on creuse  
sous le soleil brûlant)  
après avoir creusé le trou  
je peux me tenir debout  
dedans

Le laboratoire possède quelques ressemblances avec le chantier. Ce texte ressemble aussi à ces lieux artificiels où l'on manie du savoir, de la pensée, du son, du geste et de la description. Je me rappelle que je voulais traiter avec exhaustivité de l'oralité et du type de circulation des savoirs que la parole institue; d'oralité trafiquée ?

je commence à enregistrer  
les moments de pause  
divers bruits du chantier  
de la forêt  
j'arrive à capter plusieurs  
séquences d'une dizaine  
de minutes  
mon père apporte  
un premier voyage  
de tourbe que nous  
déchargeons, on continue  
ensuite à creuser  
un carré de 18 par 18 pouces  
mon père me fait fabriquer  
une boîte en bois nivelée  
qui s'encastre dans  
le roc et empêche  
l'eau d'entrer  
dans le trou  
qui doit rester sec

Pas besoin d'aller jusque-là : le langage ordinaire tel qu'il se déploie sur le chantier permet d'approfondir tout autrement cet aspect circulatoire, en le liant au travail manuel, à la construction de bâtiments, aux gestes concrets qui accompagnent la parole et font d'elle un des outils parmi ceux qui jonchent la boîte, le garage ou l'atelier.



Troisième journée (mardi)

*post-scriptum du vendredi 17*

*juillet*

d'autres voyages de tourbe

de béton

j'apprends à faire du bon

mortier, ni trop « gras »

ni trop sec

c'est le dernier jour

avant que mon père

ne s'en aille

il faut avancer

Les mots du chantier ressemblent aux outils que l'on manie. « Pense aux outils qui se trouvent dans une boîte à outils : marteau, tenailles, scie, tournevis, mètre, pot de colle, pointes et vis. – Les fonctions de ces objets diffèrent tout comme les fonctions des mots. (Et il y a des similitudes dans un cas comme dans l'autre.) » (Wittgenstein, 2004, p. 32-33). Les paroles échangées lors des moments de pause font moins référence au bâtiment en train de se faire (dans sa forme finale projetée) qu'aux conditions de réalisation à chaque étape de la construction.

## 2.2 Extraits du carnet oral

Prends de l'eau, parce que ça va en être une bonne après.

Non-stop.

On est le 2 aujourd'hui, hier c'était fermé.

Faque c'est quand même une belle job.

Celle-là c'est la première, après y a un autre voyage.

Ça c'est vos copies.

Celle-là je la garde, ils m'ont dit de garder tout ça.

Deux factures différentes.

Ça c'est vos copies à vous.

Ah ok, laquelle que vous voulez garder entre les deux ?

Celle-là.

C'est 50?

Les savoirs pratiques se retrouvent autant dans les gestes effectués que dans les paroles échangées. Nous disposons toutes et tous d'outils semblables plus ou moins accessibles : l'accès à ces ressources pratiques nous provient toujours d'autrui. La chorégraphie (l'ensemble de règles) liée à chaque outil stimule certaines fonctions motrices; leur accumulation (sédimentation) est la conséquence d'associations répétées entre l'activité et l'objectif.

Oui, mais c'est deux shots de 50.

Tu penses pas, une palette dans mon pickup ça rentre pas hein?

Oui, bien c'est sûr que, combien 90?

Combien ça pèse ça?

3 600 livres.

Ben regarde, il y en a un qui en a sorti 40 rampes de bétons.

Comment?

40 bétons, à 70 livres.

Travailler sur de multiples chantiers, terrains, bureaux, boutiques, laboratoires, scènes, etc. nous oblige à maintenir certaines postures en vue de gagner en expérience. Mon « embauche » ne s'engage pas grâce aux canaux habituels de l'emploi (petites annonces, Emploi Québec, etc.). Je suis plutôt engagé par le biais d'une relation familiale : mon père me demande depuis toujours de l'aider à mille tâches.

On a une livre de trop.

C'est pour vous.

J'ai des ballounes, mais ça c'est 80  
quelques ?

T'en as pas un déjà de commencé?

Si vous me donnez deux minutes,  
oui, je vais aller en chercher une,  
j'en ai une dans l'entrée.

C'est commencé on va le charger  
direct.

Elle est dans le fond.

Elle est dans le fond ?

L'offre d'emploi est atypique : pas de demande d'application à faire, pas de C.V. à monter, un horaire qui varie en fonction de la température ainsi que plusieurs autres tâches imprévues, cernées par la personnalité du chantier. En effet, la face du roc, une fois exposée, nous laisse apercevoir son visage décroulé à la pelle, long d'à peu près 20 mètres et large d'environ 5.

Celle-là là, en arrière ?

Oui, mais, ah oui, ça, ça a, je sais pas combien qui en a.

30, un deux trois, ça fait 45, plus 13.

Mettons 60, moins deux.

Ça il y en a combien ?

60 moins deux, ça fait 58, embarque ça dans le truck.

Pis je reviens pis là on va les dépiler pis les empiler pour la balance.

Pas le choix, on va le faire.

Restez où vous êtes.

Oui à côté, restez là.

Luc commence à 5h du matin afin d'éviter la partie chaude du jour. J'arrive vers 9h et quelques fois il pleut, d'autres fois nous travaillons sous le soleil et la chaleur nous abat. Luc doit construire une douzaine de « pilotis » en blocs de béton : des petites tours carrées dont la hauteur varie en fonction des imperfections logées dans le roc. Même après son rinçage, la surface du roc demeure imparfaite, mal définie, imprécise.

On décharge.

On va laisser ça aller un petit peu partout.

Tu vas en avoir assez pour l'avant-midi.

50 blocs ça fait, ça fait 50 blocs chaque.

1 chaque bord juste 25 voyages.

Oui, mais des fois tu switches à un, c'est pas ça, juste un.

1 chaque bras c'est c'est c'est quelque chose.

À deux au pire ça va être fait.

Ici c'est la semaine prochaine on regardera.

Ça va toute y aller après.

Ça marche.

Nous tentons de délimiter certaines zones en employant des termes communs (« le trou ») à propos d'elles sans pourtant nous rendre compte de l'accord silencieux qui se profile entre nous et certaines autres zones, vouées à la circulation, aux pauses, à l'entreposage. La tourbe de surface se creuse aisément, presque gaiement. On en accumule plusieurs *trailers* attachés derrière le véhicule tout-terrain (le « 4 roues ») qu'il faut aller reconduire (d'avant, d'arrière, à droite, à gauche) pour déverser et étendre afin de niveler le terrain, prévenir les inondations.

Sous la tourbe, nos pelles se cognent à la « roche millénaire » – de la terre sédimentée et tapée par plusieurs centaines d’années de compaction. Les galettes de roche millénaire sont plus difficiles à faire décoller. Au moins, la récompense se trouve juste en dessous, à quelques coups de pelle de plus.

Pis toi t’es-tu venu à en manquer de N95 ou euh?

Oui j’en ai manqué, ceux-là y sont moins bons à cause de la vague en avant.

Ah ok, elle sert à quoi?

Quand t’expies, t’expies de l’air faque l’air passe pas au travers des filtres.

Ok, pour moi c’est bon à cause de la poussière.

Oui, c’est ça, mais pour le virus.

Pour le coronavirus ça  
fera pas grand-chose.

On est bien avancés on a  
le carré de faite.

On va manquer de blocs.

Ah oui ? Va falloir qu'on  
ait une autre euh ?

On va charroyer d'autres  
blocs.

Moi je suis là avec mon  
pick-up.

Parce qu'on les aura pas  
cette semaine.

C'est tu, ça c'est encore  
des délais.

Oui, toujours des délais.

Ayoye, toujours une  
semaine d'attente.

Je le savais parce que  
quand on a commencé,  
ben je le savais.

Tu t'en doutais.

Ah oui, oui.

Nous comptons en fonction des *trailers*.  
J'apprends à manier le véhicule tout-terrain  
d'avant, de « reculon » (d'arrière) en  
multipliant les voyages et décharges, en  
gravissant le roc d'arrière, en guidant le  
*trailer* (vide) vers son lieu de remplissage. Il  
nous faut nettoyer le roc jusqu'à ce qu'il soit  
sec. Luc utilise un tuyau à air comprimé  
branché à une génératrice qui se déclenche à  
toutes les dizaines de minutes. Le bruit de la  
machine intervient plusieurs fois dans les  
enregistrements et nous oblige à nous parler  
plus fort. Le plus souvent, nous gardons le  
silence à attendre que le bruit cesse.



Quand on a commencé là, on pensait qu'on était sur le roc faque moi j'ai mesuré quand on était sur le roc, mais on était sur la terre qui était pas perçable.

Ah oui, oui.

Faque j'ai calculé ça comme ça sur la terre pas percée.

Parce qu'on va avoir quasiment 6 pieds dans le trou là.

Oui, il est profond, un arbre pourrait se tenir debout.

16 pouces lui? Avec deux trous dedans?

Oui. Ça c'est tu alterné les blocs de coins, c'est un peu mêlé.

Si c'est alterné?

Oui, les blocs plats à la fin, je pense qu'il y en a à travers.

Ça me prend ça.

Toi tu vas en prendre quelques-uns.

Je vais en prendre 100 mais je vais venir en 2 shots, deux voyages.

Au total c'est 100 j'ai besoin.

Pour deux voyages.

Il faut constamment porter attention à ce que les autres disent pour ne pas trop les faire répéter. Le bruit du compresseur à air qui se recharge contribue à marquer un temps alternatif, indifférent au soleil. Nous continuons tout de même à naviguer dans le chantier selon l'objectif principal : nettoyer la surface du roc pour y reconnaître le contour de la base du futur bâtiment, soulignée par des pilotis surélevés et liés ensemble grâce au muret posé directement sur le roc.

J'étais content à matin j'avais de l'eau.

Je suis toute allé chercher l'eau à la chaudière l'autre bord.

Une belle affaire de même c'est ce qu'il y a de mieux.

Ça veut dire que demain je vais commencer par charrier ça.

Demain c'est sûr que tu vas les avoir.

Parce que je peux pas les charrier parce qu'ils les livreront pas demain.

Ils vont me le livrer une semaine plus tard.

Eux autres c'est toujours une semaine plus tard.

Tabarouette.

La dernière fois j'ai été chercher les blocs on avait pas de piliers de faite.

Oui, c'est vrai.

Les plans en prévision des prochains jours : la différence entre l'effort du soutien et l'effet de la pose. Comment faire pour que l'eau s'écoule dans le bon sens, par exemple. Le tracé de l'air comprimé nettoiera à sec les carrés des pilotis pour marquer le chemin du muret; nous verrons le dessin du contour de la base émerger peu à peu.

Se placer le dos un peu.

On dirait qu'en vieillissant on est amanchés de même.

Oui, c'est dur de rester droit.

Sans ça on va être rond avant le temps.

On va être rond à 80 au lieu d'être rond à 100.

Ça en fait, il faut être bien rond.

Ah c'est vrai il me reste les fils.

Je pense que t'as tiré sur le fil.

Oui il est juste, je pense qu'il est juste pas tout à fait dessus.

Oui, non, oh parfait.

Ça c'est un coup de chance.

C'était pas prévu.

On va s'arranger avec ça tu vas voir c'est pas un problème.

Luc doit briser en morceaux les blocs de béton à l'aide de sa pioche à main pour en faire plusieurs fragments adaptés à la forme du roc. Il cogne à des endroits précis et m'explique qu'à ces endroits, les blocs sont faits pour « casser droit », c'est-à-dire « fendre sur le long d'un seul coup ». Luc mesure et définit l'emplacement des pilotis grâce à plusieurs outils que lui et mon père se prêtent (ils les utilisent aussi pour beaucoup d'autres tâches).

Il a mouillé aujourd'hui.

Le gars m'appelle, j'ai fait « ça va ben aller ».

Ça y est allé, ça roulait tout seul.

Si tu veux chanter une chanson, c'est le temps !

D'ailleurs on va graver nos noms là-dedans, à l'autre bout.

Avec vos noms parce que c'est vous qui l'avez faite.

On disait « tatouer nos noms ».

C'est une pratique courante de tatouer les immeubles ?

Oui, anciennement on mettait notre nom sur le cap de la cheminée à l'air.

Des armoiries, l'année, le mois, le nom.

Luc décrit cette *job* comme du jamais vu, comme une situation où ses 44 années d'expérience sont mises à rude épreuve. Son corps qui vieillit est probablement une source d'inconfort et contraint le rythme des gestes qu'il s'applique à faire. Dans le transport des blocs que je lui apporte et qu'il place à un endroit de sa tour en scellant d'un coup de truelle chaque joint, j'observe la continuité entre chaque étape ou « station » (ou même « sas »).

On finit de flatter ça.

Après ça on tire la ligne pour voir si c'est droit.

Il trouve ça drôle.

S'il y a de quoi, j'ai une lame à passer, on va y aller au micron.

Au micron ?

On ira chercher le rotatif.

On va recommencer.

Il commence à être pas pire dur.

Je connais pas assez ça.

Une belle curve toi.

T'attendais-tu à ça ? Non ?

Outre le visage impossible du roc, ses cavités, le trou : la chaleur qui se lève parfois tôt avec le soleil; les délais et hauses de prix dans les commandes de béton, de bois; le contexte de pandémie (surcharge de la demande, approvisionnement lent des ressources limitées : les prix montent). Une fois les pilotis construits, d'autres ouvriers sous les ordres d'un entrepreneur (Éric) prendrons le relai. Leur équipe s'en sert comme base sur laquelle monter les planchers, les murs, la maison.

Mais, quand même, tu devais te dire, tu devais t'imaginer un peu d'autre chose ou je sais pas quoi.

Je pensais qu'on allait avoir une bétonnière sur pattes.

Sur quoi ?

Je pensais qu'on allait toute brasser nous-même.

Non, t'aurais abandonné et moi avec.

Le gars a dit : « 80 poches, 1 mètre cube. »

Ça m'étonne. 1 mètre cube.

C'est pas les mêmes mètres que nous autres certain.

Il était dans le champ le gars avec ses 80 poches ostie.

Lui, il était loin de la réalité.

Luc installe trois « *rods* » (tiges) de métal au centre de chaque piloti afin de les solidifier. J'apporte une chaudière de mortier frais, ni trop gras, ni trop sec, la soulève à l'aide de mes deux bras en pliant les genoux (c'est lourd, il ne faut pas se blesser). Une fois les *rods* ensevelies, l'employé d'une bétonnière surgit du bois en camion.

Si tu remarques quand il parlait,  
il regardait à terre.

Oui, ça veut dire de quoi ça.

Ça veut dire je regarde à terre  
parce que c'est pas vrai.

Un regard fuyard.

Oui, il se cachait.

En arrière de sa vérité.

Bon, nous autres il nous reste à  
faire quoi ?

Là je checke ça ici pour voir si  
tout est beau.

Reste que, il y a une place  
qu'on a pas pensé.

Ah oui?

La chaudière est vidée sur la table, une plaque de bois de quatre pieds par quatre pieds. Luc s'emploie à « faire travailler » le mortier : sa truelle dans la main droite, la gauche occupée à manier la plaque. Son geste, nourri par des années de répétitions-improvisations transforme le mortier en « colle millénaire » (plutôt centenaire) et s'applique à le récolter rapidement du bout de l'outil.

### 2.3 Notes du carnet écrit

En ce moment, assis à la table  
de bois du chalet tout en bois;

Luc le maçon est dehors sur

le cap de roc et scie

du béton. J'apprends beaucoup  
de choses

surtout à les mettre en pratique

immédiatement, sur-le-  
champ(-tier)

parce qu'il faut être efficace

chaque mouvement a son  
ingénierie, même quand c'est à

l'arrêt, il faut que ça tienne

sans perte ni danger (risque  
minime).

J'enregistre les moments de

pause où la discussion, les

prévisions, les histoires,  
anecdotes,

etc. sont généralement

abondantes

Luc lance sur le roc, dans la section  
dépeussière à haute pression, son mortier  
« activé ». Ce dernier prend ainsi, grâce à la  
force du lancer, la forme parfaite du visage  
sur lequel nous nous dressons. Plus le muret  
et les travaux avancent, plus ce visage laisse  
sa place à un autre, celui de l'architecture  
prévue, envisagée.



Vers la fin de la première partie de son ouvrage *La fonction psychologique du travail*, Yves Clot esquisse la perspective et la physique d'un lien entre travail et langage en invoquant les savoirs de Mikhaïl Bakhtine (tirés de son *Esthétique et théorie du roman*) et du psychologue et philosophe russe Lev S. Vygotski. Clot se sert d'abord de Bakhtine pour décrire notre façon « d'habiter » le langage, comme nous le faisons avec le travail : « On dira que le travail est ainsi 'habité'. De ce point de vue, il peut être comparé au langage (oral et écrit). La comparaison ne vaut bien sûr que si on peut strictement la délimiter. [...] Pour le moment, on peut cerner le problème à l'aide des remarques de Bakhtine : 'Le mot du langage, écrit-il, est un mot semi-étranger. Il ne le sera plus quand le locuteur y logera son intention, son accent, en prendra possession, l'initiera à son aspiration sémantique et expressive.' » (Clot, 2015, p. 85).

Nous nous trouvons toujours sur le chantier, alors autant y rester : Luc et moi enchaînons les blocs et profitons du mortier qui reste sur la table. En quelques minutes, nous érigeons un petit muret qui relie deux pilotis entre eux. Luc peut rester plusieurs heures agenouillé et plié (attentivement) dans le trou lorsque nous enchaînons les voyages de blocs à répétition. Il débute à genou puis se lève à mesure que les murs autour de lui montent à la manière d'une cheminée assemblée de l'intérieur.

Figure 2.1 Recette de mortier



Au départ, Luc s'occupe de faire le mortier dans une chaudière blanche. Un jour, après avoir travaillé plusieurs fois ensemble, il me montre la recette d'un bon mortier qui ne doit pas être ni liquide ni trop sec. Il faut un fond d'eau et environ trois fois la quantité de mélange à béton. On mélange le tout avec une perceuse (une « drill ») et sa rallonge.

« Jusqu’au moment où il est approprié, le discours n’est pas dans un langage neutre et impersonnel (car le locuteur ne le prend pas dans un dictionnaire !); il est sur des lèvres étrangères, dans des contextes étrangers, au service d’intentions étrangères, et c’est là qu’il faut le prendre et le faire *sien*. Tous les discours ne se prêtent pas avec la même facilité à cette usurpation, cette appropriation. Beaucoup résistent fermement; d’autres restent *étrangers*, sonnent de façon étrangère dans la bouche du locuteur qui s’en est emparé; ils ne peuvent s’assimiler à son contexte, ils en tombent. C’est comme si, hors de la volonté du locuteur, ils se mettaient *entre guillemets*. Le langage n’est pas un milieu neutre. Il ne devient pas aisément, librement, la propriété du locuteur. Il est peuplé et surpeuplé d’intentions étrangères. Les dominer, les soumettre à ses intentions et accents, c’est un processus ardu et complexe ! » (Clot, 2015, p. 85-86).

Le mélangeur à béton est contrôlé par une console numérique à l’arrière du camion à laquelle on ordonne de mettre plus ou moins d’eau dans le béton. Le mortier n’est pas toujours de la bonne texture, sa consistance est inconsistante, la machine et l’employé se trompent parfois. Mon père a installé des allées de *plywood* où nous circulons avec la « brouette à béton » (la moins vieille); je suis celui qui accueille la coulée de béton et la transporte en brouette à l’endroit où Luc travaille.

« C'est également un processus ardu et complexe que de transformer le travail en travail 'à soi'. Car il s'agit alors de mobiliser le genre des actions attendues pour les faire 'siennes'. On le sait, pour en user librement, il faut une bonne maîtrise des genres requis dans une situation; ces genres incrustés dans les outils et les signes en usage dans un milieu, et qu'il faut donc s'approprier. Mais il faut se méfier des comparaisons. Vygotski parle des signes de la langue, de l'écriture, des cartes et des plans comme d'instruments psychologiques dont la vocation est de réaliser une action, à l'instar des instruments techniques. Pourtant, il assortit immédiatement cette idée d'un correctif essentiel : l'instrument psychologique se différencie fondamentalement de l'instrument technique par la direction de son action. Il ne provoque pas, du moins au premier degré, de changement dans l'objet. » (Clot, 2015, p. 86).

Je déverse des brouettes pleines de béton que Luc transpose sur sa « table », la plaque de bois où il masse le mortier à l'aide de sa truelle pour en faire de la colle à étendre entre les briques (et ainsi transformer les pilotis en « roches millénaires »?). Je remarque que les corps de la construction sont alourdis, bloqués, parfois mutilés. Conséquences à court/long terme que ce type de travail (la maçonnerie, être apprenti à tout faire) occasionne au corps. Gestes répétitifs, démarches claudicantes, poussières, bruits, petites blessures, charges lourdes, accidents, etc.

« Il s'adresse au psychisme propre du sujet et à celui des autres. Il traduit d'abord une activité relative à soi-même ou aux autres et non à l'objet. La prudence est donc de mise. Mais on peut retenir cette idée : entre les signes de la langue et l'activité langagière dans l'échange ordinaire, existe, en cours d'action – dans la situation d'énonciation –, le même rapport très complexe qui existe aussi dans la situation professionnelle, entre les artefacts et les activités de travail qui s'y déroulent. La direction de l'action n'est pas la même. Mais sa structure est comparable. » (Clot, 2015, p. 86).

L'âge et les blessures d'autrefois qui affectent la posture et la démarche, l'outil principal étant le corps au travail. Ce sont les corps de travail qui représentent la « force de travail », celle qui construit, érige, bâtit, répare, réfecte, négocie. La forme de vie en jeu ici est celle qui participe à la construction de l'arrière-plan sur lequel nous reposons : comme John Law (Law, 2002, p. 91-105) l'explique à propos des objets qui peuplent notre monde, nous n'apercevons pas ce qui est constamment au travail (« *at work* » (Law, 2002)) dans la production d'espaces, ces derniers étant constitués d'objets.

La parole qui suit/s'enchaîne  
aux travaux manuels : les  
travaux sont à prévoir, à  
exécuter et, lors de la pause, le  
chantier et son contexte (ambiance)  
changent. Le chantier  
fonctionne comme sas  
où se tenir afin de  
circuler, mais aussi pour s'arrêter  
(des « postes », îlots d'outils/  
matériaux, s'articulent autour  
des couloirs de circulation)  
La pause est l'arrêt indéfini  
mais tout de même (implicitement)  
défini, chronométré.  
Lorsque le travail reprend,  
la discussion (conversation ludique)  
change de couleur et adhère  
aux nécessités, urgences, questions.  
Il n'est pas nécessaire de chercher  
à établir des principes généraux;  
les cas particuliers sont sédentaires  
parfois (souvent) mobiles.

Une pluralité de mains-d'œuvre répond aux  
besoins privés de particuliers ou aux  
obligations publiques d'entretien, de  
réfection, etc., et ces mains sont habiles  
jusqu'à ce qu'elles subissent un accident ou  
perdent progressivement leurs fonctions. Ces  
mains se spécialisent en fonction de diverses  
tâches qui correspondent à toutes les parties  
d'un bâtiment, qui peut être vu comme un  
objet-réseau. À l'instar de la caravelle  
portugaise qu'analyse Law, une maison reste  
une maison tant et aussi longtemps qu'elle  
tient en place (« *holds together* » (Law,  
2002)).

Observer une suite d'actions  
découpées en étapes, avec  
soin, de très près : au ras.

La truelle,

le carré (la table),

la motte,

le poignet (le coup de),

la scie à pierre,

le masque N90,

le full-face,

le mortier, l'eau,

bouteilles de Gatorade,

briques, briquettes, balai,

sifflet à pression, bottes,

les coins en bois attachés  
ensemble

par une corde

(niveau + mesure) :

le marteau,

la pioche.

Comment transcrire une suite  
de gestes dans leurs contextes  
respectifs ?

Luc répond :

« Plus on jase, plus on est  
précis. »

Il s'agit d'un travail relativement visible, qui ne s'avance au premier plan qu'en cas de réparation, de modifications à faire ou de nouvelle construction. (Toute une économie dispose de leviers formidables pour modifier l'écologie d'un quelconque environnement.) Lors des moments de pause, nous nous installons à l'ombre des pins et des pruches, buvons une gorgée d'eau et restons en silence, parfois pendant plusieurs minutes. Ensuite, les prévisions, les mesures, les calculs d'inventaire surgissent à voix haute. Inévitablement, on songe à la température (« au temps qu'il fait »), à la fatigue ou la joie de reprendre prochainement le travail.

# ORGANISATION DES STANDARDS INTERNATIONAUX :

## ÉCHANTILLON 3

*De deux grandes  
catégories : savoir-faire  
et savoir-être.*

*Ce qui permet d'articuler  
les catégories ensemble,  
c'est le passage de  
l'une à l'autre.*

*Dans l'écoute des  
besoins, soupirs ou  
notes de réflexion.*

*Jongler, centré sur  
ce qui est apporté.*

*La truelle en triangle  
flatte le mortier  
sur la table.*



*Sur un pied.*

*À l'aide d'un seul membre.*

*Sans accès à ce qui  
est central : aux besoins  
du savoir-être.*

*Le savoir avoir,  
troisième flexibilité  
entre les deux.*

*Dans le savoir-faire,  
le matériel se trouve  
à n'être nulle part :  
il se fait.*

*Le savoir-être se  
perd dans l'explication  
comme on joue avec  
des bouts d'os.*

*Savoir avoir peut*

*s'appliquer aux dossiers  
des bancs du parc.*

*Devant les marches  
de l'église et les piliers  
de l'hôtel de ville.*

*À mesure que l'on  
avance, le regard se  
déplace en suivant  
nos pieds.*

*« Je n'ai pas choisi  
les bons souliers ».*

*« Je me prive d'un  
mot pour décrire ».*

*« Je me déplace  
autrement, avec plus  
de précautions  
et de temps. »*

*Outragé par la violence  
tranquille, obligé de  
déployer la garde  
nationale.*

*Du reste, on  
devait s'y attendre.*

*L'extrême-visibilité.*

*Avoir recourt à  
une sorte de tournant.*

*La famille observe  
l'enfant, naturellement.*

*Cette fameuse  
« patate chaude ».*

*Placardé sur tous  
les babillards, de réseau  
en réseau.*

*Stimulé par  
l'introduction de scénarios  
d'un renversement.*

*Alors qu'en contrebas,  
on les dissimule.*

*Plus ou moins.*

*L'entretien de la zone  
d'emprise est exécuté  
par un contracteur local.*

*Les employé.es circulent  
sur le chantier, parmi  
les nouvelles pancartes  
(empilées, en retailles,  
plantées, tenues, tombées).*

*Ce lot de pancartes fait  
partie du coffre à  
outils des employé.es.*

*Une seule tâche :  
manifester la ligne  
d'emprise et la ligne  
de passage du gazoduc.*

*Leur conjoncture les  
conduit à s'associer.*

*En comptant parmi  
ses alliés la solidité  
du lit d'une rivière et  
la bienveillance (ou  
légère indifférence) des  
marcheuses et marcheurs.*

*La municipalité engage  
des contracteurs pour effectuer  
ses tâches d'aménagement  
paysager, d'entretien  
des voies publiques.*

*L'employé qui tond  
le gazon détoure avec*

*attention le bas  
d'une pancarte.*

*Son contour est tracé  
comme il le faut,  
comme il le ferait  
avec un arbre,  
un banc, une statue.*

*En fixant le bas,  
les pieds, les flaques,  
les pierres : toutes choses  
au niveau du sol  
ou du gazon.*

*La pancarte subit une abduction  
(abduction : processus de formation  
d'hypothèses explicatives, exploratoires)  
si et seulement si  
elle est aperçue  
puis « adoptée ».*

*À force de manier*

*la pince, le marteau,  
la scie, les gants  
en caoutchouc,  
chaque nerf tendon  
muscle gagne en  
dextérité.*

*La peau infusée  
de part en part  
prend la teneur  
de chaque test :  
elle sent ce  
qu'elle tient.*

*Payer pour  
ce qui est usagé.*

*Devoir le récurer  
à chaque utilisation,  
sinon la chaîne brise.*

*Perdre pied,  
casser son doigt.*

*Recevoir sur la tête*

*des dettes ou*

*un « stud ».*

*Se remettre*

*en marche.*

*Sortir d'une position*

*gardée depuis des heures.*

*L'établi calculé en*

*pouces ou en pieds*

*se débarrasse de certaines*

*retailles, d'autres non.*

*Les bras et*

*les poignets ont*

*tendance à se raidir.*

*Si vous n'êtes pas*

*bien protégé.e, gare*

*à vous, c'est*



*de votre faute.*

*Vérifier les dérives*

*de la petite*

*carte municipale.*

*Une petite pancarte*

*ressemble à un permis*

*entérinant les droits*

*et possessions du titulaire.*

*La pratique consiste*

*en l'affichage d'une pancarte*

*possédant lesdits droits.*

*Les cabanes du marché*

*(du parc) ne sont*

*pas ouvertes.*

*L'imposition des taxes*

*marquées (autrefois sur*

*papier) sur une pancarte*

*(un lieu) informe*

*des moments de collecte,  
des fluctuations, etc.*

*La pancarte détient  
une imposition  
(le right-of-way).*

*L'entreprise et l'état  
possèdent l'excuse  
du terra nullius.*

*Par extension : toute pancarte  
destinée à livrer un avis  
au public est garantie  
en pratique par les gens  
qui passent dans la rue,  
entrent dans le parc et  
« adoptent » la vue.*

*(« Embrasser la vue. »)*

*Attachée à un grand  
bâton, lequel mesure*

*huit pieds de long,  
enfoncé à deux pieds  
de profondeur, coulé  
dans un fond de mortier  
à prise rapide.*

*Mais ce travail important  
ne doit pas se limiter  
à des associations d'idées,  
des évocations vagues;  
il doit plonger profondément,  
de façon méthodique, cohérente  
et raisonnée dans les  
ramifications sous-jacentes  
du sujet à explorer.*

### 3. PORTABLE

Depuis le mois de janvier 2020, je suis de près le surgissement d'une crise rapidement avalée par l'urgence qui accompagne les débuts de la pandémie. Sur les réseaux sociaux, le peuple Wet'suwet'en multiplie les appels pour se joindre à leur lutte contre l'entreprise Coastal Gas Link (CGL) en publiant des vidéos en temps réel, des capsules informatives, des articles et des photoreportages. L'entreprise CGL est une sous-branche de TransCanada – aujourd'hui renommée TC Energy – qui opère le reste de la majorité des pipelines pétrogaziers à travers l'Amérique du Nord. Ce mois de janvier marque l'intensification des procédures de revendications territoriales amorcées par les peuples Wet'suwet'en et Gitksan depuis les années 90 face aux plans de CGL visant à faire passer des pipelines de gaz naturel sur leur territoire ancestral, le Yintah, et sous la Wedzin Kwa (aussi appelée « rivière Morice »), une rivière d'eau potable riche en saumons. « En 1997, ces deux peuples [obtiennent] du système juridique colonial la reconnaissance que leur territoire [n'a] jamais été cédé, et que leur système de gouvernance héréditaire [n'a] jamais été éteint » (CLAC, 2021 p. 4), suite au jugement Delgamuukw adopté par la Cour Suprême du Canada. Ce jugement possède une triple importance :

1) il donne une validité juridique aux récits oraux des peuples autochtones dans les jugements en cour; 2) il contribue à la définition de la notion de 'titre autochtone', c'est-à-dire un droit foncier communautaire accordé aux communautés autochtones sur les territoires; et 3) il reconnaît la légitimité et l'importance des Chef.fes héréditaires en territoire Wet'suwet'en (CLAC, 2021 p. 8),

là où celle des Conseils de bande – « un organe décisionnel découlant du colonialisme imposé aux communautés autochtones par le gouvernement canadien en 1876 dans la Loi sur les Indiens » (CLAC, 2021 p. 6) – l'emportait auparavant. Deux camps – le camp Unist'ot'en (2009) et le camp Gidimt'en (2018) – sont érigés afin de protéger le Yintah, de renforcer les pratiques de gouvernance ancestrale et de contrôler l'accès au territoire du clan Gidimt'en. Ces campements – véritables lieux de vie construits à la main servant à la guérison, à l'éducation et à la diffusion des savoirs Wet'suwet'en – bloquent l'accès au chantier de construction du pipeline et, à la fin de l'année 2018, lors de l'installation du camp Gidimt'en, le gouvernement canadien accorde une injonction à l'entreprise CGL, « permettant à la GRC [(Gendarmerie Royale Canadienne)] de dégager une voie de passage pour l'entreprise » (CLAC, 2021, p. 4), criminalisant par le fait même les défenseuses

et défenseurs du Yintah. Le mois suivant, en janvier 2019, la GRC s'introduit en territoire Wet'suwet'en non-cédé et procède à l'arrestation violente de 14 personnes, le journal *The Guardian* ayant révélé à la suite d'une enquête que la GRC était prête à utiliser des fusils d'assauts et à faire usage de *snipers* embusqués (CLAC, 2021, p. 4). Attelé à mon bureau, j'ignore tout de cette lutte des Wet'suwet'en pour leur territoire et leur autodétermination. Malgré ses tendances publicitaires abrutissantes, l'algorithme de Facebook parvient à faire filtrer l'information jusqu'à moi au moment (octobre 2019) où le gouvernement canadien – au lieu de respecter l'avis d'éviction qu'envoient les Chef.fes héréditaires à CGL – décide d'accorder une injonction permanente à l'entreprise gazière, permettant ainsi à la GRC d'établir un barrage à l'entrée du chemin pour bloquer l'afflux de supporters et de vivres qui soutiennent la lutte Wet'suwet'en. Dans les mois qui suivent, le conflit s'intensifie, les arrestations et le harcèlement de la part de la GRC érodent la patience des défenseurs et défenseuses du Yintah. Les hashtags #SHUTDOWNCANADA et #RECONCILIATIONISDEAD commencent à circuler sur internet, le message revendicateur gagne de plus en plus d'allié.es autochtones et allochtones *a mari usque ad mare*. Quelques semaines avant que l'urgence pandémique ne soit déclarée par une majorité de gouvernements dans le monde, l'état canadien connaît une crise sans précédent, dont l'ampleur rappelle la présence de l'armée lors de la résistance mohawk à Kanesatake en 1990 ainsi que la « résurgence autochtone » (Bibeau, 2021, p. 304) qui l'accompagne. Je commence ma session d'hiver 2020 dans le plus grand des calmes, me relevant d'un *burnout*, alors que d'autres sont occupé.es à ériger des barrages sur les voies ferrées. J'écris que « le but de mon travail en recherche-crédation est d'explorer et d'exposer de nouvelles façons de penser les rôles et les fonctions politiques de la littérature » en élaborant mon projet de mémoire. Je ne peux m'empêcher de penser à l'écart qui existe entre ma pratique effective et les convictions théoriques qui l'accompagnent. Je formule le désir d'explorer et d'exposer de nouvelles façons d'articuler politique et littérature en étant à des milliers de kilomètres des luttes qui m'affectent. Cette contradiction propre à nos réseaux sociaux mondialement étendus – suivre le déroulement d'une arrestation violente, d'un blocage ferroviaire fait de bois et de véhicules quatre par quatre dans le confort de son pyjama –, je l'endure des mois durant sans manifester quoi que ce soit, sinon quelques partages ici et là sur ma page virtuelle personnelle ou sur quelques pages de réflexion dans mes carnets à propos de passages du philosophe wendat George E. Sioui traitant de cultures linéaires colonisant les cultures circulaires, de la doctrine du *terra nullius* ou du problème juridique et philosophique qui valorise les traditions

écrites au détriment des traditions orales. « Quelles sont les principales raisons qui font que [ces] aspects essentiels [ont] été évacués du discours canadien sur l'histoire du pays et quelles sont les conséquences d'une telle évacuation ? » (Sioui, 2020, p. 130). Sioui soulève deux pistes de réponse :

premièrement, le besoin des colonisateurs (qui pensent linéairement) de s'appropriier le territoire et, deuxièmement, celui des élites coloniales d'instiller chez les citoyennes et citoyens de « leur » nouveau pays la notion que ceux qui ont été ainsi dépossédés ne savaient pas quoi faire de ce territoire et que, par conséquent, ils ne méritaient pas de l'occuper, et encore moins de le « posséder ». Les nouvelles générations savent aujourd'hui que la notion de « possession » de la terre ne cadre pas avec la pensée circulaire des peuples indigènes, qui défend plutôt l'idée que les peuples eux-mêmes appartiennent à la Terre, comme un enfant appartient à sa mère et à son père, à sa famille. (Sioui, 2020, p. 130-131).

De même, l'anthropologue Gilles Bibeau souligne, en citant l'ouvrage de Thomas King intitulé *l'Indien malcommode. Un portrait inattendu des Autochtones d'Amérique du Nord* (2014), que « le Canada s'est en effet construit sur un double roc, non seulement sur celui d'une politique coloniale à l'égard des Autochtones, mais aussi sur celui d'une économie de type extractiviste avide de ressources naturelles. » (Bibeau, 2021, p. 315). Ces lectures relancent mes perspectives sur l'enquête : si je choisis de m'aventurer dans la préhension de problèmes publics grâce à l'écriture et à l'enquête, il faut que j'évalue les signes et les indices que je rencontre sans les naturaliser, en les prenant pour des hypothèses de recherche et en acceptant de disposer d'éléments qui sont à portée de main de quiconque se situe dans le collectif. Je remarque, en passant des livres savants aux réseaux sociaux, puis des réseaux sociaux aux organes journalistiques de l'information, que la circulation des éléments dans le collectif est partiellement structurée par une disparité relative à leur accessibilité. Ma *situation* (ce « savoir *situé* » (Haraway, 1991)) d'acteur à l'intérieur ou à l'intersection de multiples formes de collectifs me donne accès à certaines lisibilités variables, à une visibilité troublée, à clarifier, toujours *in situ*, qui s'articule « *en fonction de [mes] autres connexions.* » (Dewey, 2005 [1927], p. 186). Au moment où l'attention des médias déplace sa lorgnette vers la nouvelle crise qui se profile, les barrages ferroviaires sont démantelés et la lutte se fragmente en plusieurs occupations, dont celle du peuple Wet'suwet'en qui continue d'accueillir des supporters et de dénoncer les effractions répétées de la part de CGL et de la GRC. L'œil public s'est arrêté suffisamment longtemps, le regard posé vers ce qui tient pour du « jamais vu », une situation « sans précédent », une « urgence nationale ». L'attention s'est saturée. Yves Citton, dans

son livre *Pour une écologie de l'attention*, définit la fragmentation de notre attention collective grâce à un « Postulat de ressource limitée : la quantité totale d'attention disponible parmi les humains à chaque instant est limitée » (Citton, 2021, p. 66), doublé d'un « Corollaire de rivalité : la somme d'attention attribuée à un certain phénomène réduit la masse d'attention disponible pour considérer d'autres phénomènes. » (2021, p. 67). Pour nous donner une image attentionnelle de ce corps à corps hétérogène, Citton fait usage du terme « attention polyphonique : le défi de l'attention partielle continue est d'ajuster aussi finement que possible nos comportements à la multiplicité hétérogène des contraintes, des voix et des projets qui se superposent dans ces grandes improvisations collectives que sont nos formations sociales. » (2021, p. 322). Je quitte la métropole en ayant en tête les luttes Wet'suwet'en, la couleur et l'enseigne de l'entreprise maintenant connue sous le nom de TC Energy. Puisque je reviens dans ma ville natale, je retrouve les chemins de ma jeunesse, les petits boisés où j'allais marcher. Un après-midi à zigzaguer entre les tours à haute tension d'Hydro-Québec, sur l'emprise de la ligne électrique où poussent des sumacs vinaigriers, à scruter leur masse bourgogne pour discerner les oiseaux qui s'y cachent. Au lieu de compter le nombre d'espèces dissimulées, mon attention se dirige de façon écosophique vers de nouvelles pousses, des pancartes TC Energy fraîchement plantées signalant la présence d'un gazoduc sous la ligne d'Hydro. Les pancartes de TC Energy que je rencontre à ce moment constituent un agencement où entrent en collision plusieurs de mes intérêts, mon désir d'engagement, mon besoin d'intervenir concrètement. *Portable*, est le résultat d'une rencontre imprévue qui ne m'aurait pas autant heurté si j'étais resté ignorant à l'égard des luttes du peuple Wet'suwet'en pour protéger leur eau, leurs terres, leurs modes de vie ancestraux. Le terme « écosophie » provient des philosophes Félix Guattari et Arne Naess; Yves Citton retient la définition de ce dernier dont je m'empare afin d'outiller ma pensée en vue de passer à l'action.

« Écosophie » est composé du préfixe « éco- » que l'on trouve dans « économie » et dans « écologie », et du suffixe « -sophie » que l'on trouve dans « philosophie ». [...] La « *sophia* » n'a aucune prétention scientifique spécifique, contrairement aux mots composés de « *logos* » (« biologie », « anthropologie », « géologie », etc.), mais toute vue de l'esprit dite « sophique » doit être *directement pertinente pour l'action*. [...] La « *sophia* » signifie le savoir intuitif (*acquaintance*) et la compréhension, plutôt que la connaissance impersonnelle et abstraite. (Citton, 2021, p. 72).

Dans cette veine, l'anthropologue Anna Lowenhaupt Tsing utilise, à la suite de Gilles Deleuze, le concept d'« agencement » (Tsing, 2017) afin de rendre compte des intercalages, des tracés et des

ratés qui surviennent lorsque nos pratiques attentionnelles se retrouvent adossées à l'économie, l'écologie ou la politique. Tsing transforme un concept hautement discursif – qui témoigne d'une longue histoire de « tentatives variées pour ouvrir le 'social' » (Tsing, 2017, p. 61), s'étirant de Deleuze à Michel Foucault jusqu'à la théorie de l'acteur-réseau de Bruno Latour, Michel Callon et John Law – en « poste d'observation » (Tsing, 2017), en outil nous permettant de porter attention à notre entourage économique, écologique, politique, non humain.

Des formes de coordination non intentionnelles se développent dans les agencements. Pour les remarquer, il faut observer de près, dès lors que des modes de vie divergents sont rassemblés, l'interaction qui se joue entre les rythmes et les échelles temporelles propres à chacun. [...] Tout agencement, en effet, génère en lui des flux d'économie politique – et qui ne sont pas juste réservés aux humains. [...] Les agencements ne peuvent pas se soustraire au capital et à l'État; et, en cela, ils constituent tout aussi bien des postes d'observation pour détecter comment l'économie politique fonctionne. Si le capitalisme n'a pas de téléologie, nous devons examiner ce qui se met ensemble : pas seulement de manière préfabriquée mais aussi par juxtaposition. (Tsing, 2017, p. 60-61).

Ces juxtapositions – « les multiples rythmes temporels et les trajectoires qui courent dans un agencement » (Tsing, 2017) – sont toutefois soumises à un contraste attentionnel proposé par Tsing. Comme Citton (2021, p. 322), celle-ci décrit un type d'attention « polyphonique » (Tsing, 2017) aux relations que nous observons, une forme attentive qui nous force à « faire attention à des mélodies séparées et simultanées *et* écouter des moments d'harmonie et de dissonance qui se [créent] entre elles. » (Tsing, 2017). Je choisis d'intervenir directement afin de tester les propositions avancées par Tsing et Citton : je veux mieux comprendre la polyphonie attentive, expérimenter « les multiples rythmes temporels et les trajectoires qui courent dans un agencement » (Tsing, 2017) en décontextualisant la pancarte pour la soumettre à un usage ainsi qu'à un contexte alternatif. À la fin de l'été 2020, je suis aidé par un ami à qui je confie mon idée : faire passer une pancarte d'un lieu à un autre, d'une forêt semi-urbaine où personne ne va à un parc municipal relativement achalandé, situé au centre-ville de Trois-Rivières. Je me concentre, dans cette enquête, sur l'action qui consiste à transporter une pancarte hors de son contexte original et aux conséquences provoquées par ce geste. Je m'interroge sur ce qu'implique de porter attention à la pancarte ou, plus précisément, sur le fait que les passant.es qui défilent dans le parc ne portent pas attention à celle-ci, bien que sa fonction première soit d'attirer l'attention pour signaler l'appropriation territoriale. Ce paradoxe est la première chose que je souligne dans mon carnet



d'observation. Le manque d'attention à la pancarte intervient en marge de nos pratiques attentives habituées à fonctionner sur le mode linéaire du progrès et de l'unification qui homogénéisent nos expériences en ignorant ce qui dépasse, ceux et celles qui choisissent de rester et d'habiter « avec le trouble<sup>3</sup> » et de se confronter aux injonctions d'accélération et de monétisation des savoirs et des pratiques. Comme l'écrit Isabelle Stengers dans son manifeste *Une autre science est possible !* (2017), il faut se réhabituer à ralentir, reprendre contact avec les aspérités, qu'elles soient en harmonie ou désaccordées : « ralentir, c'est redevenir capable d'apprendre, de faire connaissance avec, de reconnaître ce qui nous tient et nous fait tenir, de penser et d'imaginer et, dans le même processus, de créer avec d'autres des rapports qui ne soient pas de capture » (Stengers, 2017, p. 82). Assis seul à mon banc de parc habituel, je note et griffonne sans être pressé, même si le rythme de la ville qui m'entoure est plus rapide que ma capacité à tout noter. Pour être sûr de créer un lien sans volonté de capture immédiate et capitaliste avec le nouveau lieu de la pancarte, j'étends mes séances d'observation sur des semaines, puis des mois. *Portable* est l'aboutissement d'un travail en cours, la forme écrite d'une enquête prenant plusieurs états arrimés à des temporalités qui s'entrecroisent.

---

<sup>3</sup> Je me réfère ici à l'expression qu'utilise Donna Haraway pour titrer son plus récent ouvrage, *Staying with the Trouble. Making Kin in the Cthulucene* (2016).

Figure 3.1 *Ligne d'emprise*



### 3.1 Impressions, intuitions, répétitions de l'intention

Tu la rencontres un jour, par hasard.

L'emprise d'Hydro-Québec vient de subir une tonte d'entretien.

Aucun arbre ou arbuste ayant grandi dans l'emprise ne doit s'approcher trop près des lignes à haute tension.

La surprise et le danger d'un arc électrique pouvant causer un feu de forêt.

Chaque arbre pris dans l'emprise est sédentaire, périssable et nuisible.

Les sumacs vinaigriers sont couchés.

Des sentiers zigzaguent entre les structures d'acier, s'enfoncent dans le bois dense et compact aux abords de l'emprise.

Celle-ci devrait plutôt être qualifiée de bande ou de ruban, au même titre qu'un ruban d'autoroute ou une bande de trottoir.

Le contraste entre le bois et l'acier choque.

Ensuite, on s'y habitue.

Toi et toute une communauté de trifluvien.nes empruntez les réseaux de sentiers forestiers qui longent la rivière Saint-Maurice.

Vous en faites une utilisation dirigée.

Vous vous croisez en chemin et il est difficile de ne pas se dire bonjour.  
De la même manière, ton regard s'arrête sur un nouvel élément du territoire.

Difficile de ne pas le saluer.

Tu essaies de le reconnaître, mais rien ne te vient en tête alors tu t'approches pour l'examiner.

Jamais vue, jamais lue, l'information que tu observes te fait basculer dans un filet d'autres préoccupations différentes de la marche ou le sport.

Souches, morceaux de terre, fougères, bois mort, mousses et fossés laissés là par l'équipe d'entretien.

Ces éléments pullulent parmi les sentiers, les traces de pattes ou de pieds, cris d'animaux et chants d'oiseaux.

Chaque branche est plus facile à transporter en grande quantité, à l'inverse des pancartes.

Trois-Rivières est à la pointe du Nitaskinan, communément appelée « La Mauricie ».

Comme le rappelle le Conseil de la Nation Atikamekw dans un mémoire intitulé « Les aires protégées et le Nitaskinan. Une affirmation territoriale atikamekw nehirowisiw » (2019) présenté au Bureau d'Audiences Publiques sur l'Environnement (BAPE), « Nitaskinan est un territoire non-cédé, n'ayant fait l'objet d'aucun traité par le passé. »

Constant Awashish, Grand Chef de la Nation Atikamekw Nehirowisiw, ajoute à cela le fait que le territoire revendiqué et occupé actuellement ne représente qu'un « territoire minimum » (Awashish, 2014) comparativement aux récits des aîné.es qui « [racontent] que notre territoire était bien plus vaste que ce que nous connaissons aujourd'hui. » (Awashish, 2014).

L'endroit que tu désignes comme « ta » ville n'est pas exempt de poches et de trous insérés çà et là.

Des îlots de nature plus ou moins bien conservés, des ravins de banlieues ou quelques terrains post-industriels sans courtier ni courtière pour les vendre.

Ces zones grises prolifèrent là où l'urbain craquèle, se fend, s'émousse.

Il est rare que tu te rendes jusqu'à formuler ces verbes pour décrire ces taches lorsque tu es sur le terrain.

Un regard suffit à identifier la faille ou l'arbre tombé.

Dans la plupart des cas, les employé.es du service paysager municipal ont déjà marqué à la peinture orange ou à l'aide de fanions rouge les détails à surveiller.

Nos déplacements forment un périmètre aux contours bariolés d'indications plus ou moins importantes.

Se mouvoir dans la langue ressemble à ces trajets mi-urbains, mi-forestiers qui ne surprennent plus personne.

Une personne a taggué au sol : *Support Land Defenders*.

En ville, notre habitude collective qui consiste à habiter de manière sédentaire dans des maisons à plusieurs étages entraîne en retour une perte de visibilité, un aveuglement progressif à la profondeur de paysages désormais encombrés.

Nous vivons dans de grandes bâtisses silencieuses à plusieurs mètres au-dessus du sol.

Parfois, lorsque nous les quittons afin de s'approvisionner en nourriture, nous nous rapprochons à quelques pouces du sol, soit par le contact de notre semelle lorsque nous marchons, ou bien en position assise, au creux de nos sièges d'automobile.

Tu t'habitues à considérer ton entourage en fonction du code horizontal de la route ou des murs verticaux.

Tu sors parfois te promener et l'espace linéaire où tu te déplaces te rappelle ou non à ton statut d'intrus.

Les signaux familiers à ta culture (un panneau « Arrêt », un viaduc, une ruelle, un centre commercial) reproduisent le partage cardinal auquel tu es accoutumé.

Lorsqu'un mur se termine, tu sais qu'il y en a un deuxième de l'autre côté du coin.

Quand il faut traverser la rue, tu t'assures d'emprunter les bandes peintes en jaune.

Sur l'autoroute, tu fais ton angle mort en vérifiant derrière toi qu'il n'y a personne, puis tu dépasses par la gauche en clignotant.

Wittgenstein dit que l'on peut finir par suivre une règle sans le savoir.

Tu suis des tas de règles sans y penser, en le sachant plus ou moins, en choisissant de mettre de côté certaines contraintes ou en te concentrant sur un petit nombre de celles-ci.

À l'inverse, les employé.es de la Ville sont employé.es afin d'incorporer les règles.

Rendre conformes les poches non conformes aux exigences de base du déplacement urbain.

Transformer un coin rond en coin; rendre visible le chemin de pierre en tondant les herbes folles; nettoyer l'allée de ses déchets, branches ou feuilles.

Isaac Joseph, dans un article intitulé « L'espace public comme lieu d'action », décrit quelques-unes des mises en scène de l'espace public qui ont lieu grâce aux recours à certains de ces « services spécialisés » (Joseph, 1992, p. 210).

Ces derniers veillent à la non-entrave de la visibilité et à la libre circulation des personnes.

Lorsque « la politesse ne suffit pas » (Joseph, 1992, p. 210), la Ville se munit de moyens pour encadrer les choses, qu'il s'agisse d'éviter une altercation entre deux automobilistes, entre une pancarte et une personne distraite ou bien entre quelques branches emmêlées à des fils à haute tension.

Joseph lie cette fonction des relations aux lieux urbains à une autre, celle « de régulation sur l'espace de circulation », en faisant appel au « Qadi ».

« Exercée par un personnage appelé le Qadi, elle [cette fonction de régulation sur l'espace de circulation] consistait à vérifier qu'il n'y ait pas d'entrave à la libre circulation, ni de gêne pour les voisins et d'atteinte à leur droit à la lumière et à la vue. Le Qadi 'veille à ce qu'une porte ou une fenêtre nouvellement ouverte ne gênent pas les voisins, il répond à la plainte des résidents qui s'inquiètent du bruit qu'occasionnera un atelier, il veille au respect des bonnes mœurs'.

Responsable du bon fonctionnement d'un territoire de proximité (le voisin, le témoin) et de distance (le lointain, la vue), il impose régulièrement aux propriétaires le ravalement des façades, veille à la lisibilité des enseignes et contrôle le seuil des boutiques, c'est-à-dire leur empiètement sur l'espace de passage. » (Joseph, 1992, p. 201).

Le Qadi s'est aujourd'hui mutualisé : ses fonctions sont maintenant confiées à toute une flotte de véhicules, personnes et autres outils qui exercent la régulation sur l'espace de circulation.

Or, à mesure que le Qadi se transforme en Léviathan (un corps composé de corps), l'espace public-urbain se vide de ses acteurs et leur pouvoir d'action (leur possibilité d'empiéter sur le passage) fond à vue d'œil.

L'empiètement de la ville sur son socle a toujours un pas d'avance sur le piétinement des acteurs qui l'habitent.

La nuée d'acteurs est circonscrite par sa propre ombre et les traces qu'elle laisse sont toujours (re)couvertes, jamais à découvert (ni à découvrir).

« Le lieu commun ce n'est pas, ou ce n'est pas toujours, le lieu du rassemblement, c'est celui de l'attente, celui qui permet de passer d'une scène à une autre en sauvegardant l'unité d'action, ou le lieu des péripéties et des retournements comme ressorts de l'action. Ce n'est pas l'espace lisse sur lequel se pose ou glisse l'œillade de la raison, c'est au contraire l'espace de la tension, de l'hésitation et de la délibération, le nœud comme moment de mise au point, de mise au présent ou de crise entre deux territoires ou entre deux épisodes dramatiques. » (Joseph, 1992, p. 216).

L'œil de la raison ne te vient pas à l'esprit à mesure que tu dévales la côte à pied.

Apparaît la bretelle d'autoroute.

Tu penses qu'une bretelle rassemble suffisamment en faisant revenir à elle l'unité de l'action.

L'habitacle de l'automobile permet la conduite et la construction d'une scène compartimentée, à la fois distincte et reproductible.

Dans cette scène, tu suis les rails de la bretelle jusqu'à ce qu'elle devienne une autoroute à part entière.

De même, tu ralentis et tu arrêtes avant de traverser la rue, même s'il est tôt et qu'il n'y a personne.

Tu suis des yeux les murs lisses du viaduc couverts de graffitis en accélérant la cadence.

Cela fait plusieurs fois que tu pratiques ce chemin et tu apprends à en discerner les détails.

Tu traverses les rails du chemin de fer Abitibi-Québec.



Tu comprends que d'après Isaac Joseph, le lieu commun est à la fois le lieu du rassemblement et du conflit.

Même si la journée est à peine commencée, tu remarques plusieurs véhicules arrêtés en file aux feux de circulation.

Tu declares l'intersection « lieu commun » puis traverses en direction du centre-ville.

Ton œil, même s'il parcourt la façade des bâtiments, aperçoit un banc au loin : tu te figures déjà assis là-bas, dans le parc, en mode basse surveillance.

À force de multiplier les séances, tu apprends à varier l'étendue et le degré de ton attention, à exercer et surveiller les quelques *body torques* des piéton.nes.

Anthony Pecqueux décrit le concept élaboré par l'ethnométhodologue Emanuel A. Schlegoff dans son article éponyme de 1998 qui « caractérise un moment où un individu est engagé dans plus d'une activité et le manifeste par une direction corporelle divergente entre l'orientation du cou et celle de la taille. Cette structure est marquée par une succession de trois positions : 1. une position de départ [*home position*] qui caractérise l'engagement initial dans une activité, typiquement une interaction verbale, pendant laquelle nous sommes généralement intégralement orientés en direction de notre colocuteur. 2. Un *body torque*, c'est-à-dire l'instabilité corporelle entre deux engagements, avec la taille maintenue selon la position initiale et le cou dirigé vers une *affordance* (c'est-à-dire vers un élément de l'environnement qui donne prise à une action). 3. La troisième position dépend de l'engagement choisi : soit le retour à la position de départ, soit l'adoption d'une nouvelle position. » (Pecqueux, 2014, p. 225).

À prêter (donner) ton crayon, à écouter l'histoire du quartier d'à côté, à reconnaître les personnes qu'il ne faut pas fixer : à écrire en présence d'une rencontre continue.

Être en même temps quelque part et nulle part.

Dans la foule et hors d'elle, sa forme étant découpée et transmise par une tradition qui nous permet de l'accompagner tout en restant à distance.

Être perdu : être partout.

Tout territoire d'observation est fixe.

Se reposer ou observer la pancarte.

S'asseoir à des bancs face à cette fixité, rien qui ne puisse y être rattaché, aucune histoire, aucun personnage.

Rien qui ne bouge dans le parc si ce n'est le parc sur place.

Tout ce qui s'y tient s'y voit et s'entend comme déjà connu, cependant nouveau.

La première fois est comme toutes les autres : pas deux endroits qui se ressemblent.

Pas deux parcs pareils : toujours le même.

À la fois trop touffue, partiellement enfouie sous terre, croyant trouver l'issue, la forêt nous aveugle, n'a pas d'autre but que les arbres.

Car, contrairement au labyrinthe, nos habitudes s'engendrent sans limites.

Dessins bureaucratiques qui passent de mains en mains, de l'imprimante du bureau adjointe à celle du plan de travail, du chèque et du contrat signés aux ordres que l'on imagine circuler sur un chantier.

Les inscriptions en viennent à façonner le territoire.

Elles se négocient, se transportent et s'échangent, bougent du vivant au non-vivant, des humains aux non-humains sans que la plus fine des observations ne permette de déceler quoi que ce soit.

Les institutions construisent une vue synoptique, nous imposent une grammaire, des vocabulaires qui forcent les traits (juste assez).

Tu ne te sens pas seulement *dans* les institutions, à *l'intérieur* de ce point focal ou dôme.

Tu es assis, attablé *avec*, car tu acceptes de négocier en leurs termes, tu agréés à des conditions sur lesquelles tu ne peux pas toujours revenir.

Tu es peut-être aussi *autour* ou *parmi*, car tu côtoies de près ou de loin les infrastructures, les personnes, les chaînes de courriels automatisées et tu choisis de t'en éloigner parfois afin de te poser en ces « lieux vivants ».

Or, pour le dire comme on parle, ceux-ci sont parfois « poches » ou « plates », soit nuls, banals, vides, aplatis, piétinés, roulés, compressés par le rouleau de nos habitudes routinières collectives, ce rouleau étant plus ou moins institué.

Ce rouleau pourrait être vu comme une sorte d'inscription durable, malléable à même le territoire : les traces du serpent humain évoqué par William James, *the trail of the human serpent is thus over everything*.

### 3.2 Sabotages, pancartes, observations en cours de route

Hier, il est entré par la porte-patio en disant bonjour tout haut.

Il traîne deux sacs remplis d'outils, de mèches pour percer le métal.

Les quelques pancartes que vous avez collectées sont rangées dans le toit du hangar.

Vous y montez à l'aide d'une échelle qui monte jusqu'au plafond.

Vous enlevez le panneau relié au poteau de huit pieds en éjectant les ancrs qui le tiennent en place.

En vous intéressant à ce qui est écrit dessus (vous tentez d'appeler l'un des numéros de téléphone qui y figurent) vous avez pu voir que l'inscription « TC ÉNERGIE » couvre maladroitement celle de « TransCanada ».

Une des pancartes a été tordue par un objet inconnu. : vous l'avez trouvée ainsi.

Puisqu'elle est inutilisable (car pliée, courbée), vous lui réservez un sort pratique.

Détour à l'atelier des artistes visuels, il coupe le poteau en deux parties de trois et cinq pieds avec une scie à ruban.

Directement après, il soude deux morceaux de ferraille qui trainaient à l'atelier en guise de poignée.

Cette moitié devient un outil qui vous servira à creuser un trou de plus ou moins quatre pieds de profondeur au fond duquel vous ajouterez un peu de mortier.

La pancarte ne s'enlève pas d'un coup de main (comme vous avez réussi à le faire pour vous emparer des pancartes.)

L'autre moitié devient une demi-pancarte à garder comme relique, souvenir de l'expérience.

Vous revenez chez toi à l'abri des regards pour tester l'outil.

Cela s'avère beaucoup plus simple que prévu.

La portion sabotée (il faudrait lui trouver un nom), une fois dépossédée de ses pancartes, n'est plus effective jusqu'à ce qu'une action de la part de TC Energy (ou d'un.e citoyen.ne : par exemple, réussir à joindre la ligne téléphonique) fasse réembrayer la performance.

Le lieu de la performance se déplace.

Le point de départ de la performance n'est pas le lieu, mais le contexte.

La pancarte, où qu'elle soit, constitue le centre (dans le sens de centrifuger) de cette performance : elle modifie le lieu où elle est installée.

La prochaine étape est donc celle de la transplantation.

Dans le jour, vous vous rendez à chaque site repéré pour y faire des trous préparatoires.

Vous donnez comme excuses aux curieux.ses que « c'est un projet d'art interdisciplinaire ».

Vous reviendrez la nuit à chaque site avec les pancartes et un mélange de mortier.

L'action que tu mènes peut-elle être qualifiée de sabotage ?

« Le sabotage est une sorte de saisie préfigurative, bien que temporaire, de biens. [C'est] à la fois une forme de résistance logique, justifiable et efficace, et un outrage à la sacralité de la propriété capitaliste. » (Lossin, 2018).

Se reposer sur l'histoire des gestes de sabotage en exécutant le prêt suggestif, le détournement anonyme de pancartes, en préfigurant l'emprunt implanté dans la suite des actes de résistance (non-)remarqués.

À partir du spectre diffus sur lequel semble s'étendre les différentes formes de sabotage, action qui vise à interrompre un usage en cours, Andreas Malm, auteur de *Comment saboter un pipeline* (2020) en définit la base : il faut sortir de chez soi.

Même si on ne sort pas de la maison, on peut saboter par hacking et autres techniques de piratage informatique.

On ne peut pas se limiter à ces actions qui, bien qu'elles soient constitutives d'un mouvement, restent enclavées, isolées : elles n'offrent pas un assez grand éventail de conséquences (in)directes.

De même, les luttes sociales qui reposent sur les rassemblements, les manifestations, les marches ou les occupations ne peuvent pas atteindre leur pleine force d'action sans une frange plus radicale : les manifestations-occupations-slogans-etc. se doivent d'être accompagnés par des attaques directes envers les infrastructures, machines, portefeuilles qui détruisent objectivement, localement, globalement.

« Les destructions de biens sont possibles – elles sont juste commises par les mauvaises personnes pour de très mauvaises raisons. » (Malm, 2020, p. 99).

Ces « Mauvaises Personnes » sont celles d'extrême droite qui usent de la violence afin d'exclure, de tuer, d'effacer.

Constat : ces groupes de Mauvaises Personnes ont souvent recours à des techniques spectaculaires pour installer et faire progresser leur violence, alors que ceux et celles (les Bonnes Personnes?) qui luttent pour la reconnaissance de ces violences ne le font pas avec autant de violence.

« Mais elles ne doivent pas nécessairement prendre la forme d'explosions, de jets de projectiles ou d'accès pyromanes [...]. Elles peuvent être réalisées sans une colonne de fumée. C'est d'ailleurs préférable. Le sabotage peut se pratiquer doucement, délicatement. » (Malm, 2020, p. 99).

À l'autre extrémité du spectre, Malm écrit que la non-violence est en quelque sorte devenue une norme, un dogme, une nécessité qui affiche des privilèges assez flagrants.

Elle reste inefficace si on l'isole, à la manière de manifs devant suivre un itinéraire, respecter un périmètre, se plier à certaines mesures (qui favorisent souvent ceux et celles qui adhèrent au pouvoir des forces de l'ordre).

Les pancartes sont une forme de violence adressée au territoire, à ceux et celles qui y vivent, y ont vécu : on plante sur leurs corps, en des points précis (en vue de construire une structure de tuyaux qui, en deçà d'une certaine pression, cassent) des pancartes, poteaux, implants, prothèses.

Vous chargez vos outils, une masse, une petite pelle et foncez vers la quincaillerie pour acheter un mélange de ciment à prise rapide.

Pendant l'achat, tu figes et réalises qu'il faut prendre en compte toutes les étapes de l'expérience que vous menez, essayer le plus possible de considérer tous les points de contact, les nœuds, les échanges.

Vous dissimulez votre intention secrète (planter une pancarte) et très spécifique (un trou en carré de quatre pieds de profondeur et d'un pouce de largeur, une opération qui doit être rapide, incognito) en expliquant au commis que vous appartenez à la catégorie « étudiant.es en arts ».

De quincaillerie en quincaillerie, vous conduisez la voiture, vous la stationnez, vous désinfectez vos mains, vous parcourez les allées, demandez conseil, trouvez ce que vous cherchez, puis passez à la caisse et repartez.

Face à une quincaillerie de quartier, tu prends le temps de t'asseoir sur le rebord du mur à côté de la sortie pour réfléchir à cet enchaînement de scènes.

Tu juges que toutes les interactions doivent désormais être enregistrées, documentées, prises en compte.

Cela constitue un risque, une particularité de l'enquête : tu tentes de jeter l'idée de « scène » et elle te revient en double, à mesure que les journées t'éloignent de ce moment passé.

Il faut donc faire avec un pluriel et son singulier : différentes versions à remanier.

Afin d'arriver à planter la pancarte, il vous faut passer par plusieurs transactions ou « scènes » : c'est en fonction de scènes que tu te remémoires les étapes du plan.

Le transfert de scène en scène s'articule souvent grâce à certains gestes qui servent au transport : marcher vers son véhicule, s'y installer (s'asseoir), repartir.

Il paye et vous rembarquez dans l'auto en direction du parc.

Une fois arrivés, vous vous stationnez à une intersection, mettez vos masques et sortez vos (très gros) outils.

Vous trimbalez une masse et un outil étrange en plein centre-ville achalandé en cette fin d'après-midi ensoleillé.



Vous commencez vos travaux, les coups de masse font un bruit d'enfer, comme si vous faisiez de vrais travaux de construction.

Un curieux s'approche, c'est un homme dans la cinquantaine qui vous dit qu'il vient au parc depuis cinquante ans.

Il répète que c'est son parc où il règne depuis cinquante ans et veut s'assurer que vous ne plantez pas là un objet dangereux pour les enfants.

C'est très légitime : votre outil ressemble à un engin, un piège mortel.

Vous lui dites que c'est un projet d'art, que vous êtes « étudiant.es en arts » et que votre projet consiste à faire un trou.

La musique forte qui sort de son ampli couvre vos voix et l'homme semble soulagé.

« C'est seulement ça. »

Le trou est fait.

Vous repartez pour vous diriger vers un autre secteur adjacent au centre-ville, dans un parc où plusieurs personnes sont accoudées à des tables, avec des vestes en cuir.

Devant le parc, il y a une taverne de motards.

Vous marchez avec vos outils et réfléchissez à comment vous accorder à propos de l'endroit où planter, à comment vous organiser pour la suite des choses, le souper, la plantation nocturne de pancartes.

À ce moment de l'expérience, ton collègue te dit qu'il est entré en transe et tu lui confies que tu es en panique et paranoïaque.

Après tout, ce que vous faites est très visible et très audible.

Un couple et leur immense chien ne sont pas contents lorsque vous décidez de faire un trou à cet endroit, à trois mètres d'eux.

Une fois l'outil enfoncé à quatre pieds de profond, vous n'arrivez plus à le faire sortir de terre.

Vous découvrez, après avoir forcé davantage que vous pensiez être capable (un drôle de sentiment), que de la glaise, de l'argile ou de la terre mouillée (il avait beaucoup plu dans les derniers jours) encombre le centre de l'outil.

Vous vous contentez de creuser deux trous et partez souper.

Après le souper, vous attendez la nuit.

Tu décides de faire une sieste.

Ton collègue est déçu, mais tient à en planter au moins une : il part seul pour remplir le premier trou.

Les plantations suivantes seront de plus en plus difficiles, surtout s'il vous faut suivre la règle de la ligne.

La règle de la ligne exprime un constat très simple : les entreprises du secteur énergétique se doivent d'acheminer l'énergie grâce à des lignes (à haute tension, souterraines, sous-marines) qui partent du point A (point d'extraction d'une ressource afin de produire de l'énergie) au point B (le foyer, l'entreprise, l'institution, les marchés internationaux).

Une ligne est faite d'une infinité de points (tours, pancartes) qui, par leurs connexions réciproques, garantissent la continuité entre le point A et B.

Vous suivez cette règle, car elle vous sert à comparer de manière radicale vos moyens avec ceux de l'entreprise, ainsi qu'à mesurer l'impact d'une recontextualisation qui introduit la pancarte au sein d'un écosystème public.

De manière symbolique mais tout aussi concrète, la ligne renvoie au partage que l'historien huron-wendat George E. Sioui décrit entre pensée du « cercle » et pensée « linéaire ».

« Il n'y a, en réalité, pour nous humains, qu'une façon de voir la vie sur cette terre, et c'est comme un cercle sacré de relations entre tous les êtres de toutes formes et de toutes espèces. [...] Les sociétés humaines qui ont oublié que la vie est un grand cercle de relations pensent et croient que la vie fonctionne selon un mode linéaire. Selon la 'pensée' linéaire, la vie est fonction du progrès. [...] Elles sont celles qui, après avoir compromis leur propre existence, doivent s'en aller de leurs lieux d'origine pour chercher d'autres lieux où la vie est encore sacrée et donc, riche et abondante, pour y transplanter leur 'civilisation' et donc, pouvoir continuer d'exister. » (Sioui, 2019).

En t'endormant, tu as eu la certitude qu'il fallait que tu t'emploies à appliquer les bouts de lectures que tu avais faits ces derniers temps en allant t'asseoir sur un des bancs du parc où l'unique pancarte est plantée.

Voici donc une semaine à peu près que tu observes ce qui se déroule autour de la pancarte. Tu remarques la défaillance d'un objet fait pour signaler, de même que la faillibilité de ton hypothèse de départ.

Hypothèse : l'installation d'un objet conçu pour signaler attire immédiatement l'attention du fait de sa nouveauté.

Constat : la pancarte est immédiatement invisibilisée, ignorée, tout en demeurant visible et accessible.

L'importation d'un objet dans un autre contexte fait saillir la contradiction, préfigure la remarque.

Tu es là pour observer les pratiques attentionnelles, les interactions, les signalements en relation avec la pancarte, mais, au lieu de cela, tu en es venu à considérer ce qui est autour : l'espace urbain public, la circulation, les rencontres, les trajets, leurs directions, la vie d'un objet qui passe inaperçu.

Tu effectues tous les jours la même traversée.

Sortir par la porte avant de la maison, emprunter les ruelles puis longer l'autoroute 40, passer en dessous du viaduc et continuer tout droit jusqu'au fleuve (là où se situe le centre-ville).

Il est probable que tu sois depuis longtemps devenu aveugle à ce qui t'entoure.

Ton corps et tes yeux se sont « peu à peu recouverts d'une seconde peau écailleuse et opaque » (Hocquard, 1997, p. 68) comme les couches superposées à la peinture sur le panneau jaune riveté à la pancarte.

Le parc ?

Rien n'existe dans le parc, hormis l'écureuil gris, les arbres funéraires (marqués de peinture orange, car atteints de l'agrile du frêne) et, maintenant, une pancarte.

Tu ne saurais imaginer un lieu plus solitaire : un milieu confiné sous le ciel, le simulacre figé d'une vie conservée, intacte, non sans coupe à blanc ou pluie acide.

Tu constates un vide (*vacuum*) entre les choses que le vacarme ambiant tente de couvrir.

C'est un sol qui retient beaucoup l'eau.

Lorsqu'il pleut, même les ombres bougent.

Tout est à portée du regard.

Il faut se déshabituer à voir, c'est-à-dire, qu'il nous faut inventer d'autres façons de voir : il faut donner une chance à cette nullité (Hocquard et Valéry, 1993).

Un endroit d'une puissante nullité (Hocquard et Valéry, 1993), d'une nullité très bruyante.

Tu n'insisteras jamais assez sur le bruit, même au plus calme du matin.

Les animations se manifestent sur des coins de rue, sur le rebord d'un monument (fontaine, statue, etc.)

Le roi du parc (autoproclamé) nous a dit on s'habitue.

C'est bien là le problème : on s'habitue. (Hocquard et Valéry, 1993).

Tu as vu le parc une première fois et tu continues de le voir comme tu l'as vu alors.

Mais comment faire en sorte que tu ne puisses pas le voir ?

Le banc, après tout, n'est peut-être pas un si mauvais poste d'observation.

Le banc de parc est une petite île géométrique constituée de fer, de bois vernis, de poèmes, qui fait face à une figure flottante, à un « polygone de forces miroitantes » (Hocquard, 1997, p. 67).

Ceci n'est pas une brillante allégorie digne d'un banc de parc, mais la « très approximative expression d'une énigme ordinaire » (Hocquard, 1997, p. 68).

### 3.3 Constats, bâtons, cartes, projections

« Un texte est constitué d'un/ ensemble d'objets longs ./ tiges, branches, bouts. Cet/ agencement pris dans le/ sol occupe beaucoup le/ marcheur. Il faut dire que/ c'est érigé et que c'est au/ milieu. » (Pilon, 2017, p. 7)

La pancarte est plantée depuis bientôt deux mois : tu l' observes depuis bientôt deux mois.

Tu répètes le même trajet jusqu'au banc de parc, qu'il pleuve ou qu'il fasse soleil, en matinée ou en après-midi.

Trois-Rivières n'est pas une ville très peuplée.

Heureusement, suffisamment de personnes travaillent au centre-ville, ce qui crée un flot constant de passant.es dans le parc.

Tes séances d'observation sont souvent matinales et tu rentres chez toi après deux ou trois heures à regarder, noter, placoter.

Tu mènes aussi des séances d'écriture et d'échange avec certaines de tes collègues à la maîtrise et, puisque tu amorces la compilation des données récoltées, cela te permet de verbaliser autrement ta démarche, ton enquête, les événements qui en font partie.

Discuter sur la plateforme Zoom applique un contexte étrange, nouveau à vos réflexions qui émergent de vos micros et vos écrans relativement fonctionnels.

En réfléchissant à voix haute avec ta collègue, vous parlez de vos projets anciens, en cours, à venir.

Tu lui as décrit le travail que tu mènes au sujet des gazoducs et des pancartes (la déplantation, la replantation, l'observation, l'expérimentation, l'enquête).

Vous évoquez l'attention, les pratiques attentionnelles possibles autour d'un objet conçu pour signaler, la relation que ces pratiques semblent entretenir avec la lecture et le langage.

Selon vous, il est normal qu'un objet *illisible* soit inaccessible, presque invisible, car non reconnaissable.

Nos pratiques attentionnelles amalgament le corps à son milieu, dans une codépendance qui module la lisibilité des objets.

Un corps inattentif, submergé dans une autre temporalité, risque de fonctionner sur le mode automatique en suivant le trajet habituel qui mène au travail ou ailleurs.

L'habitude transforme les aspects du milieu routinier en commodités : l'espace est lu/traversé en diagonale et devient un *environnement*, dans le sens que lui donne la philosophe et éthologue Vinciane Despret, « puisqu'il nous met dans une position à la fois centrale et extérieure. Ce qui nous environne, c'est ce qui est autour et dont nous ne faisons pas partie. » (Despret, 2020).

Ta collègue aborde le travail d'écriture qui traverse son livre *Quelque chose continue d'être planté là* (2017) de part en part : sa résidence à Sept-Îles, sa rencontre avec les Innus, ses excursions à l'extérieur de la ville-réserve pour aller expérimenter la lecture de bâtons et les documenter lorsqu'ils semblent dire quelque chose.

« [T]iré du *Dictionnaire innu-français*, [« quelque chose continue d'être planté là » est] la traduction en français du mot innu *etapikapau*, qui évoque la durée de vie d'un message écrit à même le territoire et qui trouvé, permet de s'orienter, et, non trouvé, continue d'être là, muet jusqu'à ce que quelqu'un le 'lise'. » (Pilon, 2017, p. 41).

On peut aussi parler de *Tshissinuatshtakana*, à la suite de Joséphine Bacon, poète innue : « ... les bâtons à message, servaient de points de repère à mes grands-parents dans le *nutshimit*, à l'intérieur des terres. Les Innus laissaient ces messages visuels sur leur chemin pour informer les autres nomades de leur situation. Ils plantaient deux morceaux de bois d'épinette blanche, plus ou

moins courts, l'un à l'oblique de l'autre. Un bâton penché très près du sol contre un bâton vertical signifiait la famine, et son orientation désignait, comme une boussole, le territoire où ils se rendaient. Les *tshissinuatshtakana* offraient donc des occasions d'entraide et de partage. À travers eux, la parole était toujours en voyage. » (Bacon, 2009, p. 7).

Non pas une langue *du* territoire, mais plutôt une langue *de* territoire : des bâtons dont le message s'interprète, avec la possibilité que ces bâtons ne soient que de simples « bâtons ».

Simple ou complexes, ces bâtons doivent être compris comme faisant partie d'un vocabulaire pour qu'on puisse les suivre.

Leur positionnement nous donne la voie, nous indique un danger, une situation, une histoire.

Une langue *de* territoire faite de branches, de mottes de terre et d'herbes, de jambes et de pieds.

Une marche qui est aussi un langage et qui s'exerce à tracer, traquer, déposer et attendre.

Vous revenez au début de la discussion : un parallèle et plusieurs divergences s'établissent entre les pancartes et les bâtons.

*Quelque chose continue d'être planté là* dans les deux cas, bien entendu, mais la question peut se poser/planter autrement.

Qui plante cette chose ?

Qu'est-ce qui permet à cette chose d'être perçue et lue ?

De quelles manières s'y prendre pour planter cette chose ?



Plus concrètement : TC Energy transmet un message unique, univoque, unidirectionnel (une ligne, un poteau) à l'aide de bâtons métalliques jaunes coiffés de panneaux jaune flash, des pancartes.

Elles ressemblent aux autres injonctions-informations ayant la forme d'une pancarte : les limites de vitesse, les travaux routiers, les noms que l'on donne aux endroits.

Tu remarques que ces types de pancartes sont toujours combinées à un autre réseau effectif, déjà en place : les noms de rues sont fixés aux poteaux électriques, ces troncs d'arbres momifiés, auxquels s'ajoutent souvent des signaux « Arrêt » ou d'autres indications du code de la route.

La signalisation urbaine s'établit par la mise en circuit de différents signaux mettant à profit les infrastructures de la ville : le découpage spatial fonctionne par quadrillage et superposition de signes.

Aux coins des rues, les fils se touchent, les noms de rue se dédoublent, les véhicules s'arrêtent; à l'extérieur des centres urbains, les tracés électriques accompagnent les routes et les gazoducs en profitent pour se joindre au couple jusqu'au port maritime le plus proche.

Contrairement aux autres injonctions-informations prenant la forme d'une pancarte, celle du parc est seule, déracinée, arrachée à sa ligne.

Le regard passe et repasse sur la pancarte jaune flash.

Sa couleur jaune flash rayonne, reflète la lumière.

Un message y est affiché avec la plus grande volonté d'exhaustivité.

Celui-ci, toujours le même, reste muet, car probablement doit-il le rester.

Ce message, toujours le même, reste inconnu et difficilement identifiable.

Le message est relayé par d'autres intermédiaires : permis d'exploration remis par le gouvernement fédéral ou provincial et pouvant être acquis librement sur internet; lobbys faisant pression sur des nœuds gouvernementaux, civils, commerciaux; lois en faveur des entreprises du secteur primaire (ressources brutes) leur accordant le poids d'un individu (ou plutôt : d'*individus* grâce à tous les dividendes en jeu), le statut de personne morale dans le débat public; lois sur les droits d'exploration, le *right-of-way*, le forage et le fracking, le tout chapeauté par la prémisse du *terra nullius*.

La ligne téléphonique affichée est hors service, les sites internet officiels sont méandriques.

Tu accèdes à l'information en lisant des rapports du BAPE pour mieux comprendre la situation québécoise, l'histoire des trajets de pipelines.

Tu écoutes la radio, attrapes au vol une quelconque fuite médiatique : une partie des fonds de pension de la Gendarmerie Royale Canadienne (GRC) est investie dans l'entreprise et le projet Coastal GasLink (CGL)<sup>4</sup>, TC Energy, anciennement TransCanada, vend 65 % de ses parts investies dans le projet CGL suite à la montée des tensions entre défenseurs et défenseuses Wet'suwet'en et agent.es de la GRC<sup>5</sup>.

Des questionnements peuvent commencer à germer en mauvaises herbes autour de la pancarte plantée.

Qu'il s'agisse d'une croix, d'un drapeau de guerre ou de clôtures qui délimitent nos nations, l'action de planter est un geste colonial qui cherche à fonder.

---

<sup>4</sup> Seucharan, C. (2020). RCMP Pensions are Invested in Controversial Gas Pipeline Owner. *Vice*. <http://vice.com/en/article/g5xwn4/rcmp-pensions-are-invested-in-controversial-gas-pipeline-owner>

<sup>5</sup> Rieger, S. (2019). Une société de la Couronne albertaine s'achète un pipeline en Colombie-Britannique. *Radio-Canada*. <http://ici.radio-canada.ca/nouvelle/1450544/gazoduc-coastal-gaslink-aimco-wetsuweten-kkr>

Planter est un geste fondateur, mais la fondation est problématique, car elle prétend à la permanence, à l'immutabilité quasi métaphysique alors qu'en réalité, elle s'use, s'érode, craque, brise.

Une fondation ne résiste pas à l'épreuve circulaire du temps.

Reculer de deux ou trois années.

Toi aussi, tu t'introduis régulièrement en territoire non-cédé Atikamekw-Abénaki.

En fait, tu y habites alors disons que ton intrusion répétée et maintenue en Nitaskinan est tempérée par toutes les autres intrusions répétées et maintenues que tu constates autour de toi.

Routes, maisons, commerces, tout ceci repose sur une discussion, *une rencontre qui n'a pas encore eu lieu.*

Comme l'écrit Emmanuel Hocquard, « il existe des régions entières où mes compatriotes, descendants des pionniers venus dans leurs anciens chariots, n'ont pas encore mis pied à terre. Ils vivent dans leurs longues voitures silencieuses à quelques pouces au-dessus du sol. La véritable rencontre entre le pays et ses habitants n'a pas encore eu lieu. » (Hocquard, 1997, p. 20-21).

« Les peuples des Premières Nations critiquent depuis longtemps l'idée que leurs territoires aient été considérés comme légalement vacant [*legally vacant*] par les Européens lorsque ces derniers débarquèrent sur leurs côtes. » [Je traduis] (Borrows, 2015, p. 701).

En effet, encore aujourd'hui, la Cour Suprême du Canada entérine la doctrine du *terra nullius*, mais d'une manière qui cherche à en effacer toute trace.

Comme l'explique le chercheur Josh Borrows à propos du cas *Tsilhqot'in Nation v British Columbia*, dans le même paragraphe de loi qui stipule la non-applicabilité de la doctrine du *terra nullius* à la situation du Canada, la Cour énonce qu'« au moment de l'assertion de la souveraineté

[*sovereignty*] européenne [en Amérique du Nord], la Couronne a acquis un titre radical ou sous-jacent sur toutes les terres de la province. Si ces terres appartenaient aux Premières Nations avant l'affirmation de la souveraineté européenne, il est légitime de se demander de quelle manière la Couronne a acquis son titre de propriété sur ces mêmes terres en assumant simplement sa souveraineté, sans avoir à déployer une version du *terra nullius*. » [Je traduis] (Borrows, 2015, p. 703).

Cette ambivalence qui penche en faveur de la Couronne et qui tend à justifier sa prise de terres non-cédées repose sur ce que le chercheur Michael Asch appelle la « thèse coloniale [*settlement thesis*] ».

La doctrine du *terra nullius* repose en effet sur l'appréhension d'un territoire en tant que terre vacante.

Cette appréhension se double d'une (non) reconnaissance des formes de vie qui occupent le territoire : leur occupation se transforme en « propriété » (aux yeux de la Couronne) si et seulement si cette dernière est reconnue comme étant la possession d'une entité politique composée de sujets politiques. (Asch, 2002, p. 24).

L'arrière-plan idéologique du *terra nullius* refait ici surface : le territoire est considéré comme vacant puisqu'il est *occupé* (et non pas *possédé*) par des peuplements de cultures dites « primitives », sans capacité d'organisation politique. (Asch, 2002, p. 25)<sup>6</sup>.

Si on s'attarde au message plus « local » (celui affiché sur la pancarte), on remarque que beaucoup d'informations sont affichées pour *signaler*, mais que ce signal ne mène pas loin et demeure touffu, illisible.

Une fois la pancarte parcourue du regard, l'approche s'amorce ou contourne.

---

<sup>6</sup> Pour un point de vue « autohistorique » et « amérologique » (Sioui, 1989), voir l'Annexe « Le problème Indien : un ultime regard » qui clôt le livre de l'historien Huron-Wendat Georges E. Sioui, *Pour une autohistoire amérindienne*. Merci à Alexandrine Sioui pour les références juridiques concernant la notion de *terra nullius*.

La personne qui lit les lettres et les chiffres standardisés, dédoublés en propositions bilingues, peut saisir le propos.

L'enquête s'épuise selon les moyens qui sont à sa disposition.

Si tout ce qui est à sa disposition est une pancarte au message univoque et bancal, qui repose sur des moyens tout aussi dogmatiques et appauvris, l'enquête se voit arrêtée, au repos, empêtrée par des appels téléphoniques qui n'aboutissent pas ou étouffée sous les masses de documents à consulter.

L'enquête ordinaire se doit d'associer et de connecter la pancarte à d'autres éléments par tests successifs.

L'enquête se prolonge grâce à l'effraction d'autres questions annonçant d'autres publics d'autres histoires d'autres problèmes.

Plusieurs choses sont plantées là, et la forme qu'elles prennent est d'abord celle de la ligne (géographique : le tracé transcanadien) qui mute ensuite en réseaux à mesure que l'on approche son visage de la pancarte.

La pancarte recadre le parc incessamment par cette dynamique ajustée aux rapprochements, aux éloignements des passant.es.

Vue de loin, la pancarte flashe et nous aveugle grâce à sa couleur jaune; les troncs d'arbres du parc ainsi que d'autres installations (pancartes routières, touristiques, installations artistiques éphémères) participent de cet encombrement du regard.

Plus on s'approche, moins elle flashe : elle nous enjoint à la lire et l'inspecter.

La pancarte signale la propriété, donc l'entretien ainsi que la protection de l'éventuel dégât que représente le gazoduc, supervisé par une compagnie dont le nom est inscrit en gros.

Les réseaux s'établissent en prenant la pancarte comme actant muni de buts et de méthodes.

Puisqu'elle est, après tout, un panneau de signalisation, la pancarte désire signaler.

Parce qu'elle divulgue des informations, on souhaite qu'elle soit reconnue et lue.

Selon ces informations, la pancarte nous invite à appeler une ligne téléphonique avant de creuser, nous fait reconnaître l'emplacement du gazoduc, nous indique, à un moment défini dans la série de pancartes, où se situent les têtes d'exploration.

La pancarte nécessite la compréhension de l'écrit, mais son écriture ne fonctionne pas en dehors de la ligne.

Un bâton planté là doit être lu à partir du territoire, transmis par une tradition orale qui accompagne le rythme de la marche.

La pancarte est une langue *sur* le territoire, elle cherche à le *surplomber*, par la superposition de points de vue linéaires sur la bande déroulée par les instances gouvernementales.

Le langage de la pancarte est un langage clair, univoque, mais partiellement enfoui sous terre.

Ensemble d'objets longs : pipelines, pancartes, pieux, poteaux.

Le langage du bâton se prend d'une main ou de l'autre.

Plus facile à transporter en plus grande quantité, possède plusieurs fonctions afin de se nourrir, de se retrouver, d'être de retour avant la nuit.

Lorsque les contes, les discussions, les livres portent sur les bâtons, les mains sont pleines et s'agrippent, elles gesticulent et sont prêtes à faire parler les bâtons muets.

Rien ne garantit que ces bâtons nous parlent en retour.

Repositionnement, inflexion du message.

Si la carte bouche la vue, alors la cartographie d'une zone, la délimitation d'une ligne, d'une bande, son déblayage ainsi que l'installation de pancartes sont tous des gestes en vue de boucher la vue.

Il faut considérer la cartographie en fonction des contextes et des circonstances de la production de cartes : en tant qu'« instrument historiquement stratégique, elle permet de s'approprier un territoire entier avant même de le fréquenter. » (Chartier, 2020).

La pancarte, seule, flotte.

Le bâton oriente la marche et se ramasse.

La pancarte prise dans la ligne est sédentaire et périssable, son usage est unique, mais plurivoque.

S'assurer que la démarche n'est pas obstruée et prévenir les alentours de la présence d'un gazoduc.

Le bâton s'intègre au cercle alors que la pancarte pointe toujours vers le haut, en ligne droite.

Seule, la pancarte flotte.

Déplacée puis resituée en plein centre-ville, dans un parc municipal, au milieu d'une zone urbaine sédentarisée.

Les personnes assises dans leurs véhicules s'arrêtent aux lumières qui sont à chaque coin du parc rectangulaire.

D'autres personnes entrent dans le parc par des chemins de pierre afin d'éviter de marcher sur le gazon.

Si elles désirent se reposer ou observer la fontaine, elles peuvent s'asseoir sur des bancs, sinon, elles se déplacent et posent pour la photo, s'abreuvent à la buvette, entrent subtilement dans la cabine téléphonique.

Dans un milieu où tous les déplacements se font sur le rythme de la sédentarité, cette dernière organise effectivement nos sorties en tunnels attentionnels.

Une sortie, une commission, une promenade sont toutes des situations prévues-improvisées qui battent le rythme des chemins découpés, cimentés, calqués dans le centre urbain.



## BIBLIOGRAPHIE

- Alferi, P. Cadiot, O. (1995). La mécanique lyrique. Dans *Revue de littérature générale* (p. 3-22). P. O.L.
- Asch, M. (2002). From Terra Nullius to Affirmation: Reconciling Aboriginal Rights with Canadian Constitution. *Canadian Journal of Law and Society*, 17(2), 23-39.
- Awashish, C. (2014) Déclaration de souveraineté atikamekw. *À bâbord*, (57), 8-9.
- Bacon, J. (2009). *Bâtons à messages. Tshissinuatshtakana*. Mémoire d'encrier.
- Bibeau, G. (2020). *Les Autochtones. La part effacée du Québec*. Mémoire d'encrier.
- Borrows, J. (2015). The Durability of Terra Nullius: Tsilhqot'in Nation V. British Columbia. *UBC Law Review*, 48(3), 701-742.
- Callon, M. (1986). Éléments pour une sociologie de la traduction : La domestication des coquilles Saint-Jacques et des marins-pêcheurs dans la baie de Saint-Brieuc. *L'Année sociologique*, 36(3), 169-208.
- Cefai, D. Terzi, C. (dir.). (2012). *L'expérience des problèmes publics*. Éditions de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales.
- Charron, P. (2019). *Faire avec. L'écriture de l'usage*. Revue critique de fiction française contemporaine. <http://revue-critique-de-fiction-francaise-contemporaine.org/rcffc/article/view/fx20.10/1432>
- Chartier, D. (2020). Renversements décoloniaux de la cartographie de l'Arctique. *Captures*, 5(1).
- Chauviré, C. (2003). *Voir le visible : La seconde philosophie de Wittgenstein*. Presses Universitaires de France.
- Chauviré, C. (2004). Aux sources de la théorie de l'enquête. Dans Karsenti, B. Quéré, L. (dir.) *La croyance et l'enquête. Aux sources du pragmatisme* (p. 55-84). Éditions de l'École des Hautes Études en Sciences sociales.
- Citton, Y. (2015). Documenter les contrefictions. *Multitudes*, 61(1), 177-187.
- Citton, Y. (dir.) (2014). *L'économie de l'attention. Nouvel horizon du capitalisme ? La Découverte*.
- Citton, Y. (2021). *Pour une écologie de l'attention* (2<sup>e</sup> éd.). Seuil.
- CLAC. (2021). *Solidarité avec les Wet'suwet'en*. Convergence des Luttes AntiCapitalistes. <http://clac-montreal.net/sites/default/files/pdf/derniere%20version%202015nov.pdf>

- Clot, Y. (2015). *La fonction psychologique du travail* (6<sup>e</sup> éd.). Presses Universitaires de France. (Publication originale en 1999)
- Cometti, J.-P. (2011). *Qu'est-ce qu'une règle ?* Librairie Philosophique J. Vrin.
- Conseil de la Nation Atikamekw. (2019). *Les aires protégées et le Nitaskinan. Une affirmation territoriale atikamekw nehirowisiw*. Bureau d'Audiences Publiques sur l'Environnement.
- Dawson, N. Roussel, S. (2021). Penser la crise. *Moebius, 168-169*, 4-7.
- Despret, V. (2020). *Après la nature #1. Entretien avec Vinciane Despret*. Mouvement. <http://mouvement.preprod.artishocsite.com/teteatete/entretiens/vinciane-despret>
- Dewey, J. (1991). *The Later Works, 1925-1953. Volume 12 : 1938. Logic : The Theory of Inquiry* (4<sup>e</sup> éd.). Southern Illinois University Press.
- Dewey, J. (2005). *Le public et ses problèmes* (4<sup>e</sup> éd., J. Zask trad.). Gallimard. (Publication originale en 1927)
- Dewey, J. (2014). *Reconstruction en philosophie* (4<sup>e</sup> éd., P. Di Mascio, trad.). Gallimard. (Publication originale en 1920)
- Ferrarese, E. Laugier, S. (2018). *Formes de vie*. Éditions du Centre National de la Recherche Scientifique.
- Garfinkel, H. (2020). *Recherches en ethnométhodologie* (2<sup>e</sup> éd., M. Barthélémy, L. Quéré, trad.). Presses Universitaires de France. (Publication originale en 1967)
- Giroux, D. (2019). *Parler en Amérique. Oralité, colonialisme, territoire*. Mémoire d'encrier.
- Gleize, J.-M. (2014). *Sorties*. Questions théoriques.
- Hanna, C. (2009). *Nos dispositifs poétiques*. Questions théoriques.
- Haraway, D. J. (1991). *Simians, Cyborgs and Women. The Reinvention of Nature*. Routledge.
- Haraway, D. J. (2000). *How Like a Leaf*. Routledge.
- Haraway, D. J. (2016). *Staying with the Trouble. Making Kin in the Chthulucene*. Duke University Press.
- Hocquard, E. (2019). *Le cours de Pise*. P.O.L.
- Hocquard, E. (1997). *Aerea dans les forêts de Manhattan*. P.O.L.
- Hocquard, E. (2001). *ma haie*. P.O.L.
- Hocquard, E., Valéry, J. (1993). *Le Commanditaire*. P.O.L.

- Joseph, I. (1992). L'espace public comme lieu de l'action. *Les Annales de la recherche urbaine*, 57-58(1), 210-217.
- Joseph, I. (2007). *L'athlète moral et l'enquêteur modeste*. Economica.
- King, T. (2014). *L'Indien malcommode. Un portrait inattendu des Autochtones d'Amérique du Nord* (1<sup>ère</sup> éd., D. Poliquin, trad.). Boréal.
- Latour, B. (2006). *Changer de société – Refaire de la sociologie* (2<sup>e</sup> éd., N. Guilhot, trad.). La Découverte.
- Latour, B. (2015). *Face à Gaïa. Huit conférences sur le nouveau régime climatique*. La Découverte.
- Law, J. (2002). Objects and Spaces. *Theory, Culture and Society*, 19(5-6), 91-105.
- Lossin, R. H. (2018). *Sabotage as Environmental Activism*. Public Seminar. <https://publicseminar.org/essays/sabotage-as-environmental-activism/>
- Malm, A. (2020). *Comment saboter un pipeline*. La fabrique.
- Mougin, P. (2019). *Moderne/contemporain. Art et littérature des années 1960 à nos jours*. Les presses du réel.
- Pecqueux, A. (2014). Tordre l'attention. Ajustements perceptifs en situation. Dans Citton, Y. (dir.). *L'économie de l'attention. Nouvel horizon du capitalisme ?* (p. 219-228). La Découverte.
- Pilon, M. (2017). *Quelque chose continue d'être planté là*. Le lézard amoureux.
- Quintane, N. (2019). *Les enfants vont bien*. P.O.L.
- Quintyn, O. (2010). Manuel Joseph : sampling, logistique, éthique, Heroes are heroes are et Amilka aime Pessoa. Dans Thomas Hirschhorn (dir.). *Exhibiting Poetry Today : Manuel Joseph* (p. 19-25). Éditions Xavier Barral.
- Reznikof, C. (2015). *Testimony. The United States (1885-1915): Recitative* (6<sup>e</sup> éd.). Black Sparrow. (Publication originale en 1934)
- Rogoff, B. (2003). *The Cultural Nature of Human Development*. Oxford University Press.
- Rorty, R. (1994). La recherche comme recontextualisation. Dans *Objectivisme, relativisme et vérité* (2<sup>e</sup> éd., J.-P. Cometti trad., p. 105-132). Presses universitaires de France.
- Shah, S. (2020). *Pandémie* (2<sup>e</sup> éd., M. Durand, trad.). Écosociété.
- Sioui, G. E. (1989). *Pour une autohistoire amérindienne*. Les Presses de l'Université Laval.

- Sioui, G. E. (2019). *Les Hurons-Wendat. L'héritage du cercle* (3<sup>e</sup> éd.). Les Presses de l'Université Laval.
- Sioui, G. E. (2020). *Eatenonha. Racines autochtones de la démocratie moderne* (2<sup>e</sup> éd., G. Deschamps, trad.). Les Presses de l'Université Laval.
- Shiva, V. (2021). Je parle de « chaos climatique » parce que personne ne sera à l'abri. Dans *Penser le vivant*. (p. 151-158). Les Liens qui Libèrent.
- Stengers, I. Drumm, T. (2017). *Une autre science est possible !* (2<sup>e</sup> éd.). La Découverte.
- Stengers, I. (2020). *Réactiver le sens commun. Lecture de Whitehead en temps de débâcle*. La Découverte.
- Tsing, A. (2017). *Le champignon de la fin du monde. Sur la possibilité de vivre dans les ruines du capitalisme* (2<sup>e</sup> éd., P. Pignarre trad.). La Découverte.
- Wittgenstein, L. (2004). *Recherches philosophiques* (5<sup>e</sup> éd., F. Dastur et al., trad.). Gallimard. (Publication originale en 1953)
- Zask, J. (2004). L'enquête sociale comme inter-objectivation. Dans Karsenti, B. Quéré, L. (dir.). *La croyance et l'enquête. Aux sources du pragmatisme*. (p. 141-163). Éditions de l'École des Hautes Études en Sciences sociales.